

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
<i>LE CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES</i>	
DAVID ANGYAL. — <i>Le Comte Étienne Széchenyi.</i>	5
ELEMÉR CSÁSZÁR. — <i>Les rapports de l'Académie Hongroise des Sciences avec l'Académie Française</i>	29
JOSEPH SZINNYEI. — <i>L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise</i>	41
LÁSZLÓ NÉGYESI. — <i>Cent ans de littérature hongroise.</i>	62
IMRE LUKINICS. — <i>L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie</i>	78
GÉZA MAGYARY. — <i>L'Académie Hongroise et la science juridique en Hongrie.</i>	90
★	
ALBERT BERZEVICZY. — <i>L'Émigration hongroise et la Campagne d'Italie en 1859.</i>	112
Chronique : Le travail linguistique en Estonie (ELEMÉR VIRÁNYI).	145
Notes et Documents : Sources italiennes d'une ballade hongroise (BÉLA ZOLNAI). — Télémaque en Hongrie (ALEXANDRE ECKHARDT). — La thèse rousseauiste d'un Serbe de Hongrie (VICTOR MACHOVICH). — L'Institut Hongrois de l'Université de Berlin (A. D.). — † ROBERT GRAGGER. In Memoriam. — L'activité de l'Association hongroise des sociétés et établissements scientifiques. (J.G.).	158
Comptes rendus critiques : C. Diculescu : Die Gepiden (ANDRÁS ALFÖLDI). L. Bopp : H. F. Amiel (B.).	187
Bibliographie française de la Hongrie : (1925)	193
Bibliographie des traductions françaises de Jókai	204

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1926

Tous droits réservés

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

La Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes, qui paraît sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints la grammaire comparée des langues finno-ougriennes et les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

Nous vouerons un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : grammaire comparée des langues finno-ougriennes ; histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie des peuples finno-ougriens ; rapports préhistoriques, historiques et autres des peuples finno-ougriens (en premier lieu du peuple hongrois) avec leurs voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

Chaque numéro contient une « Bibliographie française de la Hongrie », faisant suite à l'excellent ouvrage d'Ignace KONT (Paris, 1913).

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

*Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.*

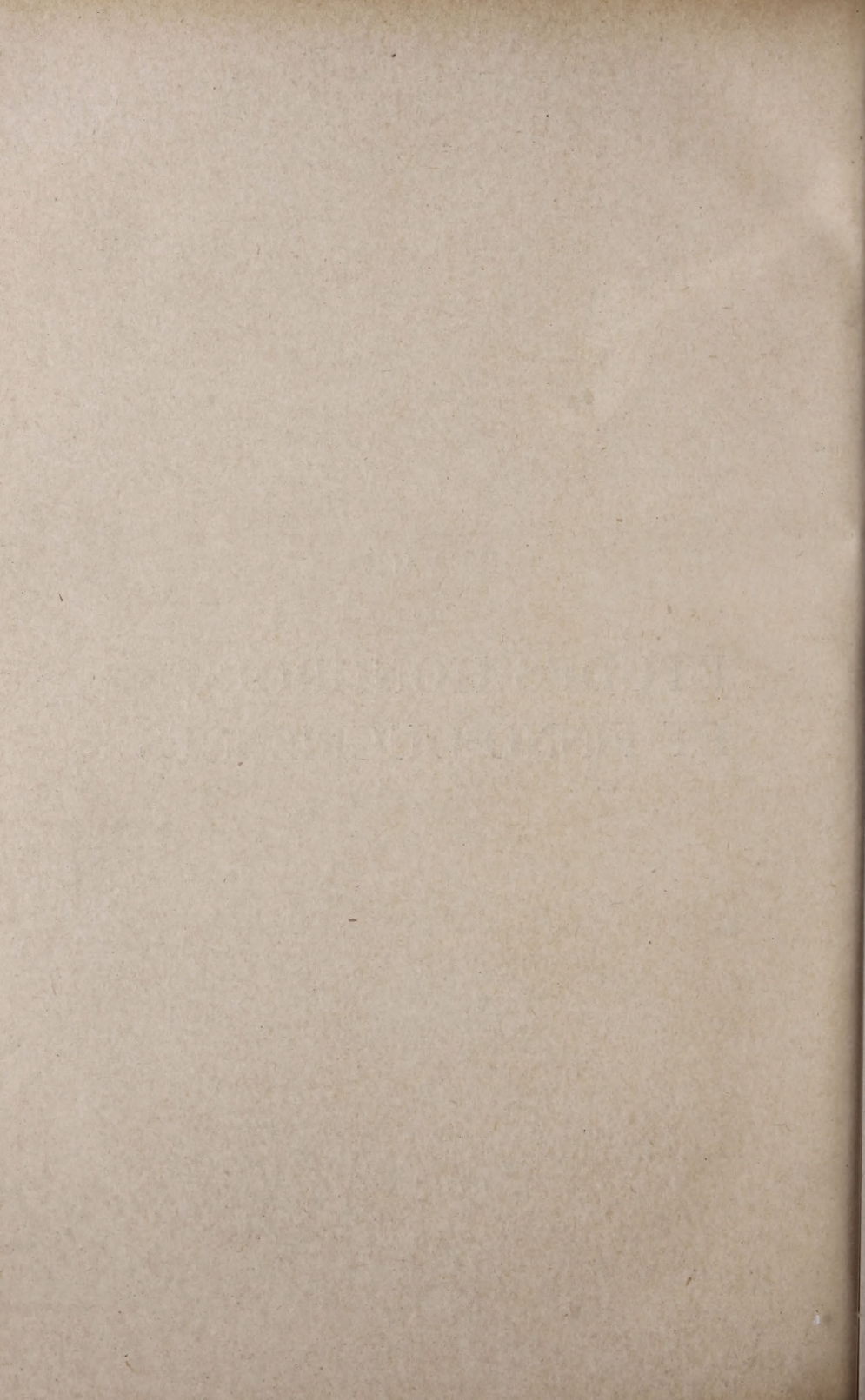
*Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.*

La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged, (4, chemin de Miremont, Genève), et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI).*

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES





REVUE,
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

4^e ANNÉE — 1926



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1926

Tous droits réservés



LE COMTE ÉTIENNE SZÉCHENYI

(1791-1860)

FONDATEUR DE L'ACADÉMIE HONGROISE

I

Dans l'automne de 1814, un espion du gouvernement de Metternich écrivait dans un rapport secret daté de Prague ceci : « Au cours d'un souper dans un restaurant, le comte Etienne SZÉCHENYI, capitaine de hussards, a déclaré devant ses compagnons de table que l'Autriche ne combat que pour prolonger provisoirement son existence. Quels que soient ses victoires et ses progrès, elle se rapproche chaque jour davantage de son démembrement. Encore un siècle, tout au plus, et elle tombera en morceaux, car les différences entre les parties qui la composent s'accroissent de jour en jour et ces parties s'éloignent de plus en plus les unes des autres. »

En lisant aujourd'hui cette prophétie d'un capitaine de 22 ans, nous sommes frappés de stupeur. Ne s'est-elle pas réalisée de point en point, avec une exactitude où il y a quelque chose de diabolique ? Et cependant il ne faudrait pas croire que notre capitaine eût simplement exprimé dans cette prédiction ses vœux les plus secrets ; il était un partisan sincère de la famille régnante et c'était aussi pour l'avenir de la Hongrie qu'il tremblait en songeant au péril qui menaçait le trône des Habsbourg. L'image qu'il se faisait de l'avenir l'assombrissait ; il tentait en vain de chasser ces pressentiments. Par une intuition géniale, il prévoyait le grand avenir du sentiment de la nationalité et l'action destructive qu'il devait exercer sur les destinées de l'empire autrichien. Nous retrouverons au cours de sa carrière d'autres exemples de ce don de divination.

Le comte Etienne SZÉCHENYI naquit en 1791. Il y avait alors près d'un siècle que les Széchenyi portaient le titre de comte. Conformément aux traditions des familles aristocratiques, c'est comme soldat qu'il voulut servir le pays et la dynastie. Dès 1809 il prit part aux campagnes contre Napoléon ; pour sa conduite à la bataille de Leipzig il fut promu au grade de capitaine de première classe ; après bien des fatigues et des périls, il entra dans Paris avec les alliés.

Bientôt, avec toute la fougue de sa jeunesse et de son caractère passionné, il se lança dans les réjouissances organisées à Vienne à l'occasion du Congrès. En 1815, dans la campagne contre Murat, il se distingua plus d'une fois par sa bravoure. En 1824, avec Paul ESZTERHÁZY, il représenta l'Autriche à Reims, au couronnement de Charles X. Mais jusqu'alors son nom n'était guère connu qu'à la cour et dans les milieux militaires. C'est en 1825, à la Diète hongroise, qu'il le fit connaître du grand public en offrant une année de son revenu (60.000 florins, soit 5.000 livres sterling) pour la fondation de l'Académie Hongroise des Sciences. Sa réputation grandit encore en 1830, quand il eut fait paraître son premier livre, intitulé *Hitel* (Crédit), qui causa une grande sensation. Mais cette offre magnifique et cet ouvrage fameux n'étaient que les détails d'un vaste plan qu'il avait conçu en son âme, sous l'influence de sa vie intérieure et des circonstances publiques, depuis le commencement du congrès de Vienne jusqu'à la Diète Hongroise de 1825.

Car avec son âme sensitive, ambitieuse, agitée par les passions et par une imagination toujours inquiète, SZÉCHENYI n'avait pu se résigner, après Waterloo, à la monotonie du service militaire en temps de paix. Même s'il avait obtenu de l'avancement, il n'aurait pu se faire à cette vie ; or, après les guerres napoléoniennes, Széchenyi était encore capitaine ; il l'était encore au commencement de l'année 1826, quand il démissionna, malgré l'avancement qu'on lui offrait alors. Il est caractéristique pour l'époque de François I^{er} qu'un officier de haute naissance, attaché à la dynastie et d'une valeur éprouvée, comme l'était Széchenyi, dut se contenter pendant quinze ans du grade de capitaine ; et

pourtant, en temps de paix comme en temps de guerre, Széchenyi remplissait consciencieusement ses devoirs, il était pour ses hussards un véritable père, il les instruisait, il encourageait leur zèle au moyen de gratifications, enfin, par devoir d'abord mais aussi par goût, il consacrait à l'hippologie des études approfondies. Mais Széchenyi se faisait une opinion personnelle sur la situation publique et voyageait beaucoup à l'étranger, et cela n'était pas du goût des dirigeants. On se doutait bien, — et depuis 1825 on put constater, — qu'il n'hésitait pas à contrecarrer le gouvernement si ses convictions étaient en jeu.

Un pareil homme ne pouvait plaire au gouvernement que le nom et le système de Metternich ont rendu célèbre dans l'histoire. Ce régime exigeait de ses sujets une obéissance absolue. Influencé par le souvenir de la Révolution française et de la Terreur, Metternich avait en horreur toute innovation en Autriche et en Hongrie. La nation hongroise était isolée de l'étranger, de peur que les idées libérales ne trouvassent le chemin des âmes. La censure de la presse, les restrictions apportées à l'instruction publique, le refus du droit de réunion paralysaient la vie intellectuelle. Effrayée de l'effet destructeur des idées démocratiques, la noblesse craignait aussi pour ses privilèges et dans sa grande majorité donnait raison au gouvernement, jugeant qu'il ne fallait rien changer ni à la condition des serfs ni à la situation subordonnée des municipalités. En ce qui concerne les libertés constitutionnelles, la noblesse aurait eu aussi le droit de se plaindre, mais l'occasion lui manquait, car depuis 1812 le roi n'avait pas convoqué la Diète. C'est qu'en effet, à l'assemblée de 1812, l'opposition constitutionnelle avait attaqué le gouvernement et le général Joseph VAY qui était alors le chef de ce parti, avait osé, en se référant à la constitution anglaise, parler de responsabilité ministérielle. Metternich ne voulait pas fournir à ses adversaires l'occasion de proclamer encore une fois de pareilles hérésies. Mais ce fut surtout à partir de 1817, quand il vit l'esprit libéral se ranimer en Allemagne et en France, qu'il serra plus fermement encore les rênes du gouvernement. C'est alors que le comte Sedlniczky fut nommé ministre de la police.

Sur son ordre, la censure devint encore plus sévère qu'auparavant et la Hongrie plus fermée encore à toute influence étrangère. Les services de la police secrète prirent un nouveau développement et les principes du bureau suprême de la police de Vienne furent appliqués aussi, sur l'ordre du roi, par les organes du gouvernement : la chancellerie et le conseil « de lieutenance ». D'ailleurs les employés du ministre de police en Hongrie, sans se soucier de ces organes responsables du gouvernement, envoyaient directement leurs rapports au ministre. Le gardien prédestiné de la constitution hongroise, l'archiduc-palatin JOSEPH, était impuissant en présence de ces faits, car la police et la cour le regardaient aussi d'un œil soupçonneux. Seules, les protestations ou les pétitions des comitats troublaient parfois dans son repos le gouvernement, mais par d'adroits stratagèmes ou par la violence celui-ci paralysait dans leur activité ces derniers organes de la vie constitutionnelle.

Une grande partie des aristocrates avaient déjà tout à fait oublié leurs devoirs envers la nation : dans leur langue, leurs habitudes, leur façon de penser, ils se réglaient sur la cour autrichienne. Quant à la petite noblesse, ou les questions publiques la laissaient indifférente, ou elle n'osait se rebiffer qu'en secret. Les serfs souffraient en silence, les conseils municipaux courbaient la tête devant la toute-puissance du gouvernement. Il est vrai que dans la vie publique on pouvait remarquer les signes d'un avenir plus consolant, notamment dans le domaine économique et surtout dans la littérature, mais c'étaient là comme des tisons qui s'allument sous la cendre. Pour le jeune capitaine de hussards, qu'envenimait à tel point la vie de garnison, la vie publique hongroise semblait quelque chose de si désolé qu'il était consumé du désir de voyager, et que l'on aurait pu dire de lui, comme de Childe Harold ¹ :

*Then loathed he in his native land to dwell
Which seemed to him more lone than Eremite's sad cell.*

Ce n'est pas sans raison que nous citons ici ce poème : le

1. Il était las de vivre en son pays natal, qui lui semblait plus désert, plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

comte SZÉCHENYI était un enthousiaste de BYRON et il aurait aimé traduire Childe Harold. Son âme, à lui aussi, était consumée par la passion de l'amitié et de l'amour, son imagination était attirée vers les monuments du passé, les particularités des diverses nations et les luttes de son époque. C'était un poète, mais incapable de traduire ses impressions dans des œuvres artistiques. Son instinct le poussait vers l'action, il voulait tirer son pays de l'état d'abaissement où il le voyait ; d'une société divisée en groupes distincts il voulait faire une nation unie dans un même sentiment d'aspiration vers les buts les plus nobles. Instinctivement d'abord, puis de plus en plus consciente et plus claire, cette pensée l'occupait au cours de ses voyages. De son séjour en Angleterre, en 1815, il garda une impression particulièrement profonde. Il y a, écrit-il alors dans son journal, trois choses qu'il faut étudier en Angleterre : la constitution, les machines et l'élevage des chevaux. Il admire entre autres dans la constitution anglaise que la noblesse et le peuple ne soient pas séparés, que le dernier domestique ait exactement les mêmes droits que le plus riche propriétaire. Dès lors la constitution anglaise devient son idéal, mais il ne veut pas la transplanter d'un seul coup en Hongrie, car il sait qu'en Angleterre elle s'est développée naturellement ; il faut que la constitution hongroise évolue dans le sens de l'idéal anglais, mais la Hongrie n'est pas encore mûre pour toutes les réformes, une imitation pure et simple viendrait tout gâter.

Széchenyi étudia avec un grand intérêt la *London Chartered Gaslight and Coke Company*, fondée en 1810. Il était très fier d'avoir réussi à passer en contrebande un modèle de machine à gaz. Il visita la fabrique des machines Maudslay, la fabrique de scies et de chaussures Brunel : chaque jour, pendant trois heures, il se faisait donner des leçons par les contremaîtres et les ouvriers. Etant allé aux courses de Newmarket, il trouva que c'était là une institution à la fois très utile et très amusante. Il tenait la nation anglaise pour la première de l'Europe, et motivait son opinion par cette boutade : « L'Allemand écrit beaucoup, le Français parle beaucoup, mais l'Anglais agit. »

Encore tout enivré de la grandeur de l'Angleterre, il disait en soupirant, en quittant ce pays à la fin de l'année 1815, qu'on ne pouvait venir en aide à sa malheureuse patrie.

Dans la suite il lut beaucoup : parmi les écrivains anglais, ce furent Bentham, Adam Smith, Bacon, Franklin, Arthur Young, l'auteur de l'Arithmétique politique, qui exercèrent sur lui la plus forte influence, mais il s'inspirait aussi constamment des écrivains français, comme Montaigne, Voltaire, Montesquieu et M^{me} de Staël. Au moyen de ses lectures et de ses observations personnelles il se forma un système de philosophie de l'histoire qui le consolait et l'excitait à l'action en dépit de la tourmente continuelle de son âme et des tristes leçons de l'expérience. Nulle part il ne développa ce système d'une façon méthodique, mais les points principaux — tels qu'on peut les extraire de ses livres — en sont les suivants : avec la religion chrétienne, nous avons adopté la croyance selon laquelle, par ses vertus et son entendement, l'homme s'élève de plus en plus haut vers la divinité. Nous voyons aussi dans l'histoire de l'humanité les résultats de cet instinct du progrès que la religion chrétienne a eue dans son âme. Depuis l'antiquité, le genre humain n'a cessé et ne cesse de faire des progrès au point de vue intellectuel et moral. Széchenyi ne croyait pas à une perfectibilité indéfinie : l'homme ne saurait y atteindre, et c'est pour lui un grand bonheur que d'être capable de s'en rapprocher le plus près possible. Mais quel est ce chemin de la perfection où l'humanité ne cesse d'avancer ? Ce chemin, répond-il, est composé de gradins qui sont les nations. La nation est un organisme moral formant une partie constitutive de l'humanité ; elle est une de ces marches par lesquelles le genre humain s'élève de plus en plus sur le chemin du perfectionnement, sa vocation finale. Les nations passent par les différents âges de la vie humaine jusqu'à la vieillesse et à la mort. Dans la première moitié du XIX^e siècle, l'humanité a atteint l'âge d'homme, qui est pour les peuples l'âge de la vraie grandeur nationale. Mais il est donné à peu d'entre eux d'y atteindre. Et cependant la possibilité du développement se trouve chez toutes les nations ; il est vrai qu'elle ne leur est pas distribuée également. La valeur des nations est

aussi diverse que le sol dans lequel on plante les arbres. Combien sont rares les chênes séculaires ! Souvent le jeune rejeton devient un arbre tortu et dont les branches pourrissent. Mais il arrive aussi que la cause de la dégénérescence doive être cherchée dans une éducation défectueuse, et non pas dans les particularités primitives du caractère national. C'est à l'éducation à développer ces particularités de telle sorte que chaque groupe ethnique devienne pour le genre humain une marche nouvelle dans son ascension vers la divinité. Mais comment une nation peut-elle être élevée en vue de si hauts desseins ? En développant chez elle les particularités morales et intellectuelles ainsi que la vie économique. Car si la vie économique est plus ou moins satisfaisante selon que la moralité publique est plus ou moins grande, nous pouvons être également certains qu'une vie économique florissante a sa répercussion sur les mœurs. Il n'y a là rien que de très naturel, car le plus haut degré de la raison est aussi le plus haut degré de la vertu. D'une manière générale, ces notions : vertu et sagesse, honnêteté et bonne intention, utile et juste, bon et glorieux — sont synonymes. Ainsi donc l'éducation d'un peuple ne peut conduire au progrès que si l'éducateur ne néglige aucun des facteurs exposés plus haut. Et quand une nation est ainsi devenue grande, dans le domaine moral, intellectuel et économique, ses particularités spéciales ayant été mises en harmonie, dans la mesure du possible, avec les idéals humains, c'est l'humanité tout entière qui s'en trouve enrichie. Et quand, après l'âge d'homme, un peuple connaît une longue et heureuse vieillesse, il cède au genre humain, toujours en marche, ses traditions morales, et sa vie nationale est achevée. De même que l'homme ne vit qu'une fois, une seule époque nationale est possible dans la vie des nations. Et Széchenyi s'écrie (et dans ces mots nous pouvons voir, en quelque sorte, le couronnement de son système) : « Comme je crois en Dieu, je crois à la perfectibilité humaine. » Quelque opinion que l'on ait de la valeur ou de l'originalité de ce système historique, nous sommes forcés de lui attribuer une grande importance dans la vie intérieure de Széchenyi, dont la religiosité le pénètre de

fond en comble, si bien qu'il se nourrit aux sources les plus profondes de son âme.

Quand ce système eut pris forme dans l'esprit de Széchenyi, il lui fallut se demander comment s'y adaptaient le passé et l'avenir de son pays. Il ne partit pas de l'examen de l'histoire hongroise, mais posa des thèses générales et en déduisit des conclusions. Le passé historique n'ayant qu'une minime valeur, aux yeux des partisans de la perfectibilité, en comparaison du présent et de l'avenir, Széchenyi ne trouve dans l'histoire de la nation hongroise que bien peu de chose dont elle puisse se glorifier. Mais puisque, jusqu'au XIX^e siècle, la nation hongroise n'a pas encore eu véritablement sa grande époque nationale, n'est-il pas très probable qu'elle peut encore s'attendre à une pareille grandeur ? Si du moins elle n'est pas entièrement dégénérée, si l'on peut découvrir en elle des traits qui permettent de conclure à sa jeunesse. Széchenyi aperçoit deux traits de ce genre : en premier lieu le développement continu de la littérature hongroise à partir de la fin du XVIII^e siècle ; — des écrivains et des poètes aux âmes d'apôtres, et qui n'ont à espérer ni le succès matériel ni la véritable gloire, produisent des œuvres telles que Széchenyi lui-même, si délicat qu'il soit, en est ravi ; — en second lieu l'indignation soulevée dans tout le pays par les décrets gouvernementaux de 1821 et 1822 qui, arbitrairement, et sans que la Diète fût même consultée, ordonnaient la levée des recrues et augmentaient considérablement les impôts. La plupart des comitats protestèrent et demandèrent l'intervention du gouverneur et du prince-héritier. Quinze comitats allèrent même jusqu'à refuser l'exécution de ces décrets illégaux. Une partie de la noblesse eut une conduite si héroïque que le gouvernement se trouva fort embarrassé : étant donné le caractère aristocratique de la constitution hongroise, l'empereur François ne voulut pas passer, aux yeux de l'Europe conservatrice, pour un ennemi irréconciliable de cette constitution, et c'est pourquoi, en 1825, après une interruption de treize ans, il convoqua de nouveau la Diète nationale. Une circonstance tranquillisait et encourageait Széchenyi : l'attachement des Hongrois à leur langue et à leur constitution ancestrales,

bien que cette dernière ne fût pas encore entièrement purifiée. Il en concluait que les défauts de la nation n'attestaient pas la faiblesse et la dégénérescence, mais la force et le bouillonnement de la jeunesse. La nation est donc jeune et peut encore atteindre l'âge viril, l'âge de la grandeur nationale, à condition d'être guidée par un éducateur qui sache appliquer les moyens appropriés en vue d'un rajeunissement moral, intellectuel et matériel. Chez les peuples jeunes, il faut que les hommes d'Etat remplissent l'office d'éducateurs de la nation. Après avoir bien réfléchi à tout cela Széchenyi décida qu'il servirait d'éducateur à la nation hongroise. Pareille entreprise semble une idée fantastique, surtout de la part d'un simple particulier dépourvu de toute espèce de pouvoir officiel et que le gouvernement ne regarde même pas d'un bon œil. Et cependant Széchenyi voyait clairement son but et appliquait d'une main sûre des moyens habilement choisis. Ce n'était pas en dirigeant la lutte constitutionnelle qu'il entendait faire l'éducation de son peuple, mais en développant la société. Le but qu'il s'efforçait d'atteindre par cette voie était d'amener la nation hongroise, débarrassée de ses tares originelles et acquises, à mettre en valeur ses qualités propres afin de participer et de contribuer à la civilisation occidentale.

Appartenant par sa naissance à l'une des familles aristocratiques les plus considérées, c'est dans sa propre classe sociale qu'il voulut commencer son œuvre éducatrice. L'aristocratie hongroise était germanisée, en général elle gaspillait son temps et son argent : Széchenyi lui apprit à aimer la langue hongroise et à mener une vie plus laborieuse, plus digne d'hommes cultivés et plus profitable au pays. Il savait bien que la petite noblesse suivrait l'aristocratie et que la bourgeoisie se rallierait volontiers à ceux que leur naissance désignait au rôle de guides de la nation. En même temps Széchenyi désirait soulager le sort des serfs, pensant qu'ainsi non seulement ils ne troubleraient pas dans leur transformation les classes supérieures, mais qu'ils se fondraient dans celles-ci.

II

Dès que Széchenyi se fut mis à exécuter ce grand projet, quand il eut fondé en 1822 la Société pour l'élevage du cheval et qu'il se fut occupé de réaliser son dessein d'introduire en Hongrie les courses de chevaux, le gouvernement accumula les obstacles sur son chemin, présentant bien que l'effet de ces innovations ne se ferait pas sentir seulement dans le domaine économique. Széchenyi avait coutume de dire que par les chevaux il essayait d'élever les hommes. Les courses, l'activité qu'ils déployaient comme membres de la société d'élevage rendaient plus cher aux aristocrates le sol de la patrie ; ils se rencontraient davantage, ce qui contribuait à répandre les idées, à créer une opinion publique et à dissiper les préjugés.

Un des préjugés les plus funestes de l'aristocratie hongroise dont l'éducation était tout austro-allemande, consistait à croire que la langue hongroise n'était pas encore assez développée. Dans la vie publique la langue officielle était le latin, les lois mêmes étaient rédigées dans cette langue morte. Széchenyi fit époque, à la Diète de 1825, à la Chambre des Magnats, en prononçant le premier discours hongrois. La culture de la langue hongroise était l'une des plus grandes pensées de son projet de réformes. C'est dans ce but qu'à cette même assemblée, par un geste généreux, il fonda l'Académie Hongroise des Sciences. Ces exemples réveillaient chez l'aristocratie le sentiment national.

Après la dissolution de l'Assemblée, en 1827, Széchenyi fonda le *Nemzeti Casino* (Casino National). Dès lors la capitale de la Hongrie eut aussi un club qui servit de lieu de réunion aux hommes les plus distingués par la naissance ou le talent. Le *Casino National* a contribué puissamment à créer dans le pays entier une opinion publique et à atténuer les oppositions de classes ; d'autant plus qu'à l'exemple de la capitale il se forma bientôt en province des sociétés semblables. Széchenyi tourna ensuite ses efforts vers une autre

tâche : la construction d'un théâtre national hongrois permanent. Il fonda aussi la première société hongroise d'assurances contre l'incendie. Mais toutes ces réformes, dans le domaine intellectuel comme dans le domaine économique, avaient un but commun : infuser un sang nouveau dans l'organisme dépéri de la société hongroise.

En 1826, à Presbourg (Pozsony), fut courue la première course de chevaux que l'on eût vue en Hongrie, au grand dépit de la cour de Vienne, laquelle ne put cependant empêcher les courses organisées l'année suivante, et cette fois à Pest, ce qui donnait à l'événement une portée beaucoup plus considérable. En 1828, Széchenyi écrivit même sur l'hippologie un livre où il s'appuyait particulièrement sur l'exemple de l'Angleterre pour montrer quelle heureuse influence les courses peuvent avoir sur l'élevage du cheval. Cet ouvrage parut aussi en allemand et en danois et fut très remarqué au Danemark, dans les milieux compétents. Széchenyi fonda ensuite la *Société d'Élevage*, qui prit plus tard le nom d'*Association Économique*. Il donna une grande impulsion à l'exportation du vin et contribua aussi à introduire en Hongrie la culture du ver à soie. Il acquit le droit de citoyen de Pest et encouragea les autorités à développer la propriété publique et à travailler à l'embellissement de la capitale hongroise. A cette époque Pest ressemblait encore à une petite ville de province autrichienne, Széchenyi voulut en faire la véritable capitale de la Hongrie et telle qu'on pût l'appeler à bon droit « le cœur du pays ». Dès qu'il s'agissait de travailler, de concert avec les bourgeois, à l'embellissement de cette ville, Széchenyi était prêt à mettre de côté tout orgueil aristocratique. C'est vers ce temps-là qu'il écrivait à une dame de l'aristocratie : « c'est une chose honteuse que de se croire meilleur et plus distingué que les autres parce que l'on est favorisé du sort : le plus grand homme est celui qui est le meilleur, le plus noble, le plus excellent. »

Cette multiple activité n'avait pas tardé à porter ses fruits. La vie économique et intellectuelle hongroise prenait un essor peu commun, et partout le nom de Széchenyi était prononcé avec les marques de la plus vive admiration.

Mais son influence devint encore plus forte et plus générale après la publication de son *Hitel* (Crédit), qui parut en 1830. Vanté par les uns, réprouvé par les autres, le livre fut lu et acheté dans toutes les parties du pays. L'auteur y a résumé tous les vices de l'organisation sociale du pays. En raison des privilèges nobiliaires et particulièrement de l'inaliénabilité des domaines seigneuriaux, les lois hongroises ne protègent pas suffisamment le créancier. Le propriétaire ne peut obtenir d'emprunts à bon compte, de sorte qu'il est incapable de se procurer l'outillage qu'il lui faut. Comme il ne peut amender ses terres, leur capacité de rendement diminue. Il ne peut régler ses dettes, de sorte que souvent il ne sait même pas ce qu'il a. L'inertie intellectuelle, l'attachement à des institutions injustes et surannées marchent de pair avec cette triste situation. Plusieurs autres entraves à la vie économique, telles que : les pâturages communs, l'indivisibilité des domaines, les guildes, la *limitation*, la corvée, la dîme, sont inséparables du manque de crédit. A tous ces obstacles vient s'ajouter encore la mésentente sociale, dont l'éducation, l'instruction générale, la vie sociale et le système politique lui-même subissent l'effet paralysant. Les compagnes fidèles de la pauvreté et de l'isolement sont l'ignorance, la grossièreté, l'iniquité et l'horreur de toute réforme humanitaire. C'est sur le crédit, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire sur cette circonstance que nous nous fions et pouvons nous fier les uns aux autres, que repose la vertu civique, qui pour la prospérité d'une nation est un plus sûr appui que n'importe quelle institution ou loi. Dans ces idées, ce qui se rapporte au domaine juridique et économique ne contenait rien de nouveau, même pour les lecteurs hongrois. La nouveauté était que Széchenyi représentait les faits d'ordre économique et les faits d'ordre moral comme dépendant étroitement les uns des autres. Mais c'est dans d'autres circonstances qu'il faut chercher les causes de la profonde impression produite par le livre de Széchenyi. Notons tout d'abord que l'auteur, l'aristocrate hongrois, parle des serfs avec une sympathie pour ainsi dire sans exemple et attaque les nobles, qui d'après lui abusent iniquement du travail de leurs serfs,

sottement aussi d'ailleurs, car ce travail amoindrit le revenu de leur propriété. Et n'oublions pas non plus que Széchenyi étale impitoyablement les défauts nationaux. Le public hongrois était habitué à chercher la source de tous ses maux dans les actes du gouvernement. Or Széchenyi crie à ses compatriotes : Cherchez en vous-mêmes la cause de votre pauvreté et de votre décrépitude ! Il estimait que l'éducateur de la nation avait le devoir d'étaler au grand jour les défauts nationaux. Il aimait à dire avec le prophète : *Popule meus, qui te beatum praedicant, ipsi te decipiunt*. Mais la sensation causée par cet ouvrage s'explique surtout par le dédain avec lequel Széchenyi s'exprime sur le passé de la nation hongroise. C'est en exaltant ce passé que les poètes et les écrivains de l'époque cherchaient surtout à consoler et encourager leurs contemporains. Ce ton était alors habituel dans la littérature hongroise, où la glorification du passé était devenue pour ainsi dire un lieu commun. Mais en vertu de sa philosophie, Széchenyi dédaignait le passé et estimait le présent plus que toutes les prétendues gloires du moyen-âge et des siècles suivants. C'était là un ton complètement nouveau et qui fit sensation. La conclusion naturelle du système de Széchenyi sur la philosophie de l'histoire est contenue dans les paroles par lesquelles se termine son ouvrage : « Beaucoup disent que la Hongrie a été, et moi je dis que la Hongrie sera. » Cette conclusion hardie déconcertait le lecteur. Mais ce qui était alors une hardiesse devint plus tard une phrase rebattue. Il n'y a pas, dans la littérature hongroise, de citation dont on ait tant abusé.

Széchenyi développa bientôt dans deux nouveaux ouvrages, intitulés *Világ* (Monde) et *Stádium*, les idées qu'il avait exposées dans son *Hitel*. Dans le *Világ*, il prend la défense du *Hitel*, attaqué par les conservateurs ; dans le *Stádium*, il rédige les douze articles de lois dont il juge que le rajeunissement de l'Etat hongrois exige d'urgence l'entrée en vigueur. Dans ces ouvrages, il souligne de nouveau, et de la façon la plus expresse, la nécessité qu'il y a d'améliorer radicalement la condition des serfs. Il n'est pas permis de tolérer plus longtemps que 400.000 privilégiés jouissent de tous les droits et de toutes les commodités de

l'existence pendant que 10 millions d'hommes languissent dans la servitude et, pour la plupart du moins, dans la pauvreté. Il faut que tous les Hongrois sans exception jouissent des mêmes droits et soient astreints aux mêmes devoirs, et que la terre soit complètement libérée des charges que le droit privé fait peser sur elle depuis si longtemps. C'est à cette pensée que les livres de Széchenyi préparent les esprits, mais il ne formule pas encore de préceptes dans ses articles de lois. Les seules réformes qu'il réclame provisoirement sont celles qui doivent préparer la voie à la pleine liberté civile et économique, sans cependant trop effaroucher les détenteurs des privilèges. A son apparition, en 1833, le *Stádium* — qui après 1840 devait déjà passer pour un livre conservateur et plus que timide — sembla si radical de ton et de pensée qu'il fut interdit, car à cette époque le gouvernement était conservateur jusque sur le terrain du droit privé.

On a coutume de voir en ces trois brochures de Széchenyi des ouvrages qui ont fait époque et qui, en agissant sur la législation, ont fondé le nouvel Etat national hongrois. Cette conception n'est pas entièrement juste. S'il est hors de doute que les travaux de Széchenyi ont renforcé le courant réformateur, il ne faut pas oublier non plus qu'avant la révolution de juillet, mais surtout après, il était devenu impossible de barrer l'entrée de la Hongrie au flot des idées démocratiques. Ces idées, une bonne partie de la noblesse les avait adoptées, et la graine semée par Széchenyi tombait ainsi dans une terre prête à la recevoir. Il est vrai que parfois, avant de répandre la semence, il fallait briser un sol dur et pierreux. Le travail législatif des années 1830-40 ne suivit d'ailleurs pas entièrement la route tracée par Széchenyi, bien que l'influence de ses écrits contribuât à stimuler l'opposition lorsque celle-ci revendiquait les droits de la langue nationale, qu'elle luttait pour l'amélioration du sort des serfs ou qu'elle exigeait pour les confessions protestantes la pleine égalité des droits. Széchenyi lui-même prit aussi part aux travaux législatifs, il se fit entendre en plusieurs occasions, et ses discours frappaient vivement ses auditeurs par un singulier mélange d'humour et de pathétique. Mais

il ne prenait la parole qu'à la Chambre des Magnats, dont il était membre de par sa naissance. Quant à la Chambre des Députés, où se déroulaient les débats décisifs, il ne s'y fit élire qu'en 1848. Il n'était même pas très assidu à la Chambre des Magnats, parfois même il se tenait éloigné pendant longtemps de la ville où siégeait la Diète nationale ; enfin il ne se rallia à aucun parti. Ce n'était d'ailleurs pas aux travaux parlementaires, dont le cours, assez pénible alors, était encore retardé par le gouvernement, que Széchenyi attachait le plus grand poids, mais à ses propres créations, au moyen desquelles il voulait fortifier la société hongroise.

Ce n'est ni dans ses livres, ni dans ses travaux parlementaires, si importants qu'ils soient les uns et les autres, qu'il faut chercher la véritable importance de ce réformateur.

S'il marque le commencement d'une ère nouvelle, c'est qu'il fut le premier représentant d'un type d'homme d'Etat entièrement inconnu avant lui dans la vie hongroise. « Travaillons, travaillons sans relâche ! — proclamait-il dans ses discours et par son exemple. — Le patriotisme ne consiste pas à prononcer de beaux discours aux assemblées des comitats. » Selon Széchenyi, la meilleure loi perd son effet si elle est appliquée à une société faible ; en revanche une société forte n'a pas de peine à obtenir de bonnes lois. Et c'est pourquoi, tout en continuant de prendre part aux travaux parlementaires et de rédiger ses brochures de propagande, il poursuivit l'œuvre créatrice par laquelle il se proposait de fortifier la société hongroise. Vers 1830 il s'occupa de donner une puissante impulsion à la navigation à vapeur sur le Danube. En ce domaine, ce qui avait eu lieu avant lui n'était qu'une timide expérience. C'est à l'activité organisatrice et directrice de Széchenyi que nous devons l'important trafic, et digne des conditions de la vie moderne, qui prit naissance sur le Danube hongrois. Mais cette activité s'étendit plus loin encore. Voulant que la navigation fût libre de Budapest à la Mer Noire, il s'occupa de régulariser les Portes de Fer. Depuis le temps de l'empereur Trajan, Széchenyi fut le premier homme d'Etat qui voulut, en évitant les cataractes et en éloignant les récifs, ouvrir au trafic une

nouvelle route sur le Bas-Danube. « Ce n'est pas une joie médiocre, — écrit-il de là au Palatin en 1843 — en ces régions d'une sauvage majesté, en face du chemin de halage de Trajan, relativement assez misérable, que de voir de nouveau, après tant de siècles écoulés, des hommes qui grimpent sur les rochers comme des chamois pour frayer à l'industrie un nouveau sentier et faire pénétrer le perfectionnement et l'anoblissement humains jusque dans ces solitudes qui jusqu'alors n'étaient hantées que par les aigles. »

La *Dunai Hajózási Társaság* (Société de Navigation Danubienne), dirigée par Széchenyi, commanda la machinerie de son premier bateau à la maison Boulton et Watt, des environs de Birmingham. Cette maison était de 25 pour cent plus chère que n'importe quelle autre usine, mais c'était précisément cette cherté qui accroissait la confiance de Széchenyi. « Ce qui est cher — écrit-il dans un de ses articles — n'est pas partout le meilleur, mais en Grande-Bretagne, où la publicité et la concurrence sont si grandes, si d'une manière générale on est prêt à donner 25 pour cent de plus pour une chose, c'est à coup sûr que cette chose vaut 25 pour cent de plus. » Non seulement il commanda et acheta les machines, mais il en étudia le maniement. Il apprit aussi la préparation du ciment et du béton imperméables, observa le mode de fabrication des briques et leur pose dans les murs telles qu'on les pratique en Angleterre, expérimenta la cloche à plongeur, étudia le fonctionnement des grues et de la presse hydraulique. A Birmingham, Liverpool, Manchester, Dublin et en d'autres villes de Grande-Bretagne ou d'Irlande, il étudia les travaux de régularisation, de dragage et de constructions en pierre, les procédés et instruments propres à l'éclatement des récifs, la structure et le fonctionnement des diverses dragues. Dans l'automne de 1834, un Anglais, Michel QUIN, fit en Hongrie un voyage qu'il décrivit dans un livre intitulé *A steam voyage down the Danube*. Cet ouvrage parut à Londres l'année suivante, atteignit trois éditions et fut même traduit en français¹, en

1. *Voyage sur le Danube*. 2 vol. 1836. Cf. H. Tronchon, *Les débuts de la littérature hongroise en France*. Revue des Études hongroises, 1925 [t. 3], p. 181.

allemand et en hollandais. Parlant des travaux sur le Bas-Danube dirigés par Széchenyi, Quin écrit qu'ils font songer aux entreprises grandioses des anciens Romains. Partout où le regard se dirige, il aperçoit des centaines d'ouvriers empressés à leur besogne. Les trouées et les tunnels sont d'une telle hardiesse que notre voyageur éprouve en les franchissant un sentiment qui ressemble à de l'angoisse; sur les ponts et les remblais, outre la solidité et la stabilité, il aperçoit la beauté et l'élégance des travaux. Au fond d'une vallée, dans un petit village formé par les maisons de bois où logent les ouvriers et les employés, il règne une activité et une animation telles que depuis Vienne il n'a rien vu de pareil. Ce fut un Anglais nommé Georges Dewar, excellent marin, qui servit de guide à Quin sur le Bas-Danube. Quelques années avant, il avait retiré du fond de la mer les trésors enfouis dans la *Thétis*, sombrée dans les eaux mexicaines; c'est pour cette raison qu'il avait été recommandé à Széchenyi à Londres même. Dans les travaux sur le Bas-Danube, celui-ci lui confia la manœuvre des grues et des cloches à plongeurs. Dewar parla de Széchenyi, devant Quin, avec un enthousiasme sincère, comme « d'un magnat immensément riche qui consacrait à sa patrie toutes ses forces et tout son temps. » Széchenyi fonda les chantiers navals d'Ó-Buda et projeta la construction du port d'Ujpest. Il voulait faire de Budapest le centre de la navigation danubienne.

Széchenyi s'affligeait déjà dans sa jeunesse à l'idée que c'était à peine si depuis le temps de l'empereur Trajan un pont fixe avait été bâti en Hongrie, et se demandait déjà comment il serait possible de relier par un ouvrage de ce genre les villes de Pest et de Bude. En 1842 se forma à Pest une Société pour la construction d'un pont et Széchenyi en devint le sous-directeur. Pendant un voyage en Angleterre, en 1832, il avait étudié particulièrement ce genre de travaux. Il pria des ingénieurs anglais de faire connaître par écrit leur avis sur la question. En voyant pour la première fois le pont de Hammersmith à Londres, il sentit battre son cœur. Ce monument était l'œuvre de William Clark, qui devait plus tard dresser les plans du *Lánchíd* (Pont de

chaînes) de Budapest, copie fidèle du pont de Hammersmith tel qu'il était en 1832, avant les modifications qu'on lui fit subir. C'est grâce aux efforts de Széchenyi qu'en 1836 le roi finit par ratifier la loi concernant la construction du *Lánchíd*. La Chambre des Magnats ne l'avait approuvée qu'à une faible majorité, car il ne lui plaisait pas que chacun dût payer le droit de péage, les nobles comme les autres. Mais pour Széchenyi cette dernière disposition était des plus importantes, car ainsi, presque insensiblement, suivant sa manière favorite, il ouvrait une brèche dans la bastille des privilèges nobiliaires. Dans l'intention de Széchenyi, ce pont devait à la fois embellir la capitale et développer le trafic, mais il fallut encore des années de labeur acharné pour conclure le contrat de construction, pour obtenir l'agrément du roi et pouvoir enfin commencer les travaux. Mais Széchenyi ne s'en tint pas là. Pour développer l'industrie meunière hongroise, dont la renommée est aujourd'hui universelle, il fonda la *Pesti Hengermalom Társaság* (Société pestoise de minoterie) et édifia la *Pesti Hengermalom* (Minoterie de Pest). Il agita l'idée du tunnel de Bude et donna une grande impulsion à la navigation à vapeur sur le Balaton. Peu après 1840, et comme pour couronner ses entreprises danubiennes, il aborda une tâche nouvelle. Celle-ci consistait à régler le cours de la Tisza et de ses affluents et à introduire sur la Tisza la navigation à vapeur.

III

Cette prodigieuse activité servit de la manière la plus heureuse la grandiose idée de l'éducateur de la nation. L'aspect de la société hongroise changea peu à peu depuis l'entrée en scène de Széchenyi. L'aristocratie se remagyarisa, la noblesse secoua son apathie traditionnelle et s'intéressa aux nouvelles entreprises, la bourgeoisie s'adapta plus complètement à la vie nationale et la condition des serfs s'améliora. Il est vrai que l'égalité des droits et l'égalité devant les charges publiques n'étaient pas encore réalisées en 1847, mais il était certain dès ce temps que le système féodal

n'allait pas tarder à subir une transformation radicale.

Pour que cette transformation s'accomplît dans le calme, sans secousses révolutionnaires, et pour que l'effet des diverses réformes dues à l'initiative de Széchenyi pénétrât aussi profondément que possible l'organisme entier de la société hongroise, il était nécessaire de gagner les bonnes dispositions du roi. Quand il ne pouvait l'éviter, Széchenyi lui-même tenait tête au gouvernement, et il n'échappait pas non plus à l'espionnage de la police. Cependant, depuis une dizaine d'années, il était persuadé que dans le domaine économique la bienveillance du gouvernement pouvait être acquise à des réformes nationales. Aussi mettait-il en garde ses concitoyens contre toute provocation superflue à l'adresse de ce dernier, mais principalement contre tout ce qui était propre à envenimer les différends où le droit public était en jeu. A partir de 1840, c'est de plus en plus ouvertement qu'il se rapproche des milieux gouvernementaux, et dès 1845 il se fait nommer, au Conseil du gouverneur, président de la Section des Communications publiques. Il espérait à la fois agir sur le gouvernement et montrer aux Hongrois que celui-ci ne s'opposait pas à leurs aspirations nationales. Pour éviter cette révolution qui menaçait de détruire les fruits de son activité de réformateur, il était prêt à tous les sacrifices. Lorsque le Baron Miklós WESSELENYI, qui dans sa jeunesse avait été son ami le plus intime, fut entré en conflit avec le gouvernement, les sentiments de Széchenyi se refroidirent à son endroit. Mais depuis 1841 l'opinion publique hongroise commençait de prêter l'oreille à des excitations beaucoup plus dangereuses : Louis KOSSUTH avait fondé un journal, et ses articles avaient un retentissement considérable. Dès lors Széchenyi vit clairement que la révolution ne pouvait plus être évitée. A peine avait-il paru quelques numéros du journal de Kossuth que Széchenyi publia son *Kelet Népe* (Le peuple oriental), dans lequel il attaquait Kossuth et prédisait la révolution. Il continua d'ailleurs ses attaques après 1841.

Mais l'importance de cette lutte n'est pas dans le fait que la révolution fut annoncée par Széchenyi dès 1841. Metternich et d'autres hommes d'Etat aussi timidement conserva-

teurs répétaient de leur côté que les mouvements oppositionnels précipitaient la Hongrie vers la révolution. Mais leurs prédictions s'expliquent par la crainte que leur inspirait le souvenir de la révolution française bien plus que par une véritable clairvoyance politique.

Széchenyi fut le seul à déterminer longtemps à l'avance les causes qui devaient provoquer la révolution. Il s'efforça de mettre en garde le public hongrois contre l'influence du radicalisme européen. Il appela son attention sur les périls que renfermait la question des nationalités. Il proclama que la langue hongroise ne pouvait être imposée aux minorités nationales, surtout dans la vie religieuse, une réaction de ce côté paraissant inévitable, et l'Autriche pouvant fort bien, en pareil cas, s'allier contre nous aux nationalités. Les Hongrois doivent se garder de chercher querelle à l'Autriche. « Ce mariage de convenance dans lequel vivent nos deux peuples, il faut le rendre supportable par de sages concessions, si nous ne voulons pas exciter définitivement contre la Hongrie la colère du parti militaire autrichien. » Et depuis 1841 c'est surtout contre la personne de Kossuth que s'élève Széchenyi. Il ne dit pas que Kossuth aspire de parti pris à la révolution, mais que sa nature impressionnable le portera toujours vers les partis extrêmes, en sorte que, bon gré mal gré, il se trouvera à la tête du mouvement. Les angoisses de Széchenyi se changèrent en réalité en 1848. L'influence du radicalisme européen, la jalousie de la cour et du parti militaire autrichien, qui craignaient pour leur pouvoir, la rage des minorités nationales et la personnalité de Kossuth, telles sont les causes qui se combinèrent pour provoquer la révolution. Sur un seul point, les angoisses de Széchenyi ne furent pas justifiées par les événements : il avait craint constamment que les excitations sans mesure auxquelles les adversaires du servage s'étaient livrés contre la noblesse n'accrussent encore l'entêtement de celle-ci, ce qui retarderait la libération des serfs ; il en résulterait un soulèvement paysan où la réaction militaire autrichienne ne manquerait pas d'intervenir. Cette crainte n'était pas non plus sans fondement. Dans les premiers mois de l'année 1848, une certaine effervescence régnait parmi les paysans, et si la dernière

Diète de l'ancien régime n'avait pas, au moment opportun, proclamé la libération totale des serfs, un soulèvement était inévitable. C'est grâce à cet événement imprévu que les craintes de Széchenyi ne se réalisèrent pas, et ce qui semble une erreur au premier abord prouve en fait la clairvoyance de son esprit.

Mais personne en Hongrie ne croyait à ses prédictions. Les plus grands hommes d'Etat hongrois tenaient pour entièrement vaines les accusations qu'il portait contre Kossuth. Celui-ci lui-même avait, en 1841, prononcé l'anathème contre quiconque tenterait de faire une révolution en Hongrie. La popularité de Széchenyi diminuait, surtout depuis que « le plus grand des Hongrois », ainsi que Kossuth l'avait surnommé en 1840, eut accepté un emploi du gouvernement. Széchenyi aimait la popularité, mais seulement autant qu'il pouvait la mettre au service de ses idées. Et quand il le fallait, il savait aussi braver l'impopularité; jusqu'en 1848 il ne cessa d'attaquer Kossuth. Mais c'est surtout dans ses *Politikai Programmtörvények* (Fragments de programme politique), publiés en 1847, qu'avec une inspiration véritablement prophétique et toute la puissance de son patriotisme passionné, il fait le procès des méthodes et des idées de Kossuth. Il le supplie de renoncer à son rôle de chef de parti et lui adresse cet avertissement : « Mais si quelque jour, alors qu'il sera trop tard, vous vous voyez forcé de reconnaître que ce que vous avez appelé sur nos têtes était une malédiction, et non pas un bienfait, n'essayez pas de vous excuser en alléguant que dans la nation tout entière il n'y avait pas un homme fidèle, assez résolu pour dissiper vos rêves d'illusionniste, quand il en était temps encore, et qui s'efforça de le faire, dans la mesure de ses capacités. »

Széchenyi se fit élire député à l'Assemblée Nationale de 1847-48, afin de contrebalancer à la Chambre des Députés l'influence de Kossuth. Il y fût sans doute parvenu si la révolution n'avait éclaté à Paris et par contrecoup à Vienne. Ce fut alors, à la dernière Assemblée des Etats, l'époque de la législation improvisée : on libéra entièrement les serfs, sans pourvoir au dédommagement de leurs anciens maîtres ; on garantit par une nouvelle forme de régime parlementaire

l'antique indépendance légale de la Hongrie, sans avoir pris soin de régler ses rapports avec l'Autriche. Au point de vue du droit public les lois de 1848 présentaient ainsi une lacune. Et c'est par cette brèche que pénétra la révolution, qui bouleversa pour un temps la partie la plus précieuse des nouvelles conquêtes de la nation.

Au début de cette période de législation fiévreuse, Széchenyi songea à se faire investir de la dictature, à réfréner le radicalisme, et à défendre la dynastie contre les révolutions européennes en s'appuyant sur la fidélité hongroise. Par ce moyen, il ne se proposait pas seulement de rendre service à la maison régnante, mais aussi d'assurer un grand avenir à sa nation, en opérant un rapprochement entre elle et la dynastie. Mais les milieux gouvernementaux avaient pris peur et n'osaient pas se résoudre à une mesure aussi hardie. Széchenyi vit bien que son temps était passé. Il ne devait plus songer à être le chef, et son grand projet, l'éducation du peuple hongrois, semblait bien décidément enterré. Il est vrai que les lois de 1848 avaient réalisé tout à coup ce dont Széchenyi n'avait fait que rêver, ce dont la préparation systématique avait été le but de son existence. Mais Dieu bénirait-il ces dons inespérés dont s'enrichissait si brusquement la nation ? Tantôt plein de confiance, tantôt abattu, Széchenyi était partagé entre l'espérance et la crainte. Sa force de volonté était brisée. Malgré les mauvais pressentiments qu'il ne pouvait chasser, il accepta le portefeuille des communications publiques. Le ministère était dirigé nominale-ment par le Comte Louis BATHYÁNY, mais en fait il était dominé par Kossuth, en raison de son immense popularité. Széchenyi se consacrait tout entier aux affaires de son ressort, afin d'oublier ses angoisses. Il poursuivait l'achèvement de ses grandes entreprises. Il voulait construire un grand réseau de voies ferrées qui aurait fait de Budapest le centre des communications et relié la capitale à la mer. Mais l'ère des passions politiques n'était pas favorable à de semblables travaux. Széchenyi essaya de modérer la politique du ministère à l'égard de la cour et des nationalités non-magyares, mais il n'avait plus la force nécessaire à une tâche aussi difficile. Son imagination, que l'activité exté-

rieure n'était plus capable de réfréner, le tourmentait chaque jour davantage. Il s'imaginait être la cause de tous les maux. Si par ses premiers livres, dont l'influence avait été si puissante, il n'avait pas surexcité l'opinion publique, l'évolution aurait pris un cours plus paisible, et la nation ne se serait pas écartée de sa voie, pour son malheur. Tandis que maintenant le sang allait couler, et le sang répandu retomberait sur sa tête. Son excitation croissait de jour en jour, l'insomnie le tourmentait, et lorsque Kossuth eut déclaré devant lui qu'il était prêt à traiter avec l'enfer plutôt qu'avec le gouvernement autrichien, Széchenyi en fut accablé. Le 5 septembre, alors que le conflit avec la dynastie était devenu inévitable, il eut un accès de folie et fut transporté à Döbling, dans la maison de santé du docteur Goergen.

C'est là qu'il devait apprendre les nouvelles de la guerre d'indépendance de 1848-49, de la gloire des *honvéds* (soldats de l'armée nationale), de la répression sanglante, puis du régime centralisateur de Bach qui voulait fondre la Hongrie dans l'empire autrichien, comme une simple province. Dans les premiers temps, Széchenyi n'avait conscience de rien ; plus tard son état s'améliora physiquement, mais sa folie le poussait à se faire le bourreau de soi-même en évoquant des horreurs monstrueuses. Avec les années, la maladie sembla s'atténuer, Széchenyi recouvra entièrement sa lucidité d'esprit et suivit les événements avec le plus vif intérêt. Mais il ne voulait pas quitter la maison de santé de Döbling, car si sa vigueur intellectuelle était revenue, son âme était restée malade. Il continuait à s'accuser d'avoir causé le malheur de la Hongrie, lui seul, car Kossuth et tous ceux que lui, Széchenyi, avait attaqués autrefois étaient des âmes nobles et généreuses, et s'il ne s'était pas mêlé des affaires publiques, ils auraient conduit leur nation vers les Iles Fortunées. En guise d'expiation, il ne sortira pas de la maison de fous, pas même pour quelques jours. Ses forces intellectuelles revenues, il les emploie à mener une campagne de presse contre la politique de centralisation et de germanisation de Bach. Il fait rédiger des articles dans ce sens et en rédige lui-même un grand nombre. Parmi les écrits datant

de son séjour à Döbling, le plus remarquable est un livre en langue allemande intitulé *Blick* (Coup d'œil), qu'il fit imprimer à Londres et qui parut sans nom d'auteur en 1859. Il fut répandu dans le pays par des voies clandestines. Dans ce pamphlet, où l'humour et le pathétique de l'auteur se déploient avec une force irrésistible, Széchenyi tire une sanglante vengeance des ennemis cruels de la nation. Les travaux littéraires de Széchenyi ainsi que son activité politique avaient aussi attiré l'attention des milieux gouvernementaux. Le 3 mars 1860, la police ordonna une perquisition domiciliaire chez Széchenyi, et celui-ci fut menacé, de la façon la moins équivoque, d'avoir à quitter Döbling. Il ne put supporter cette idée. Ce n'était pas de la mort qu'il avait peur, mais d'être chassé de cette maison où il fallait, pour expier ses erreurs, qu'il demeurât jusqu'à sa mort. Cette idée s'était emparé de son esprit et le torturait à la manière d'un démon. Dans la nuit du 7 avril, du samedi saint au dimanche de Pâques, il se brûla la cervelle. Dans l'histoire, si riche en scènes tragiques, de la nation hongroise, cette mort est peut-être la tragédie la plus émouvante. Széchenyi fut le martyr d'une passion patriotique dont rien n'égalait la profondeur, et de l'extrême délicatesse de sa conscience.

(Université de Budapest.)

DAVID ANGYAL.

LES RAPPORTS DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES AVEC L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si l'on considère son organisation et son rôle actuels, l'Académie Hongroise des Sciences ne se rapproche pas plus de l'Institut de France que de toute autre académie scientifique ; il y a même en Europe plus d'une académie dont la composition et le genre d'activité concordent mieux avec ceux de l'Académie Hongroise. En effet, l'Académie Hongroise s'est tellement écartée de l'Académie Française qu'elles représentent déjà pour ainsi dire deux types opposés : la française, les académies qui se consacrent à la culture de la langue, et la hongroise, les académies scientifiques. Le rôle que l'Académie a joué en France est rempli en Hongrie, en grande partie, par une société littéraire, la Société KISFALUDY, qui, fondée une dizaine d'années après l'Académie Hongroise des Sciences, et devenue bientôt la première de toutes les sociétés hongroises de ce genre, réunit aussi dans son sein les écrivains dont s'illustrent les belles-lettres : poètes, conteurs, dramaturges, avec les critiques et les esthètes que la perfection de leur style élève au-dessus du commun.

Mais, ainsi que nous allons le voir, l'Académie Hongroise n'en tient pas moins pour son trait le plus caractéristique ses rapports avec l'Académie Française ; en outre, dans son origine et sa formation, elle est dominée entièrement par cette compagnie ainsi que par les académies scientifiques de la France. Sans ces organes de l'activité littéraire et scientifique françaises, l'Académie Hongroise des Sciences ne se serait pas constituée comme elle le fit en 1830, date de

sa fondation, et ne serait pas devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

En jetant les fondements sur lesquels l'Académie Hongroise des Sciences devait s'élever dans la suite, Georges BESSENYEI se conforma entièrement, en théorie comme en pratique, au modèle français. Dès 1778, quand il soulève l'idée d'une académie hongroise (*Holmi*, p. 239), il invoque le puissant essor qu'a donné à la langue française l'académie de Richelieu (*Magyarság*, p. 5), et l'année suivante il groupe autour de lui six de ses amis et fonde la *Hazaifui Magyar Társaság* (Société Hongroise des Patriotes), la première académie hongroise qui ait existé et fonctionné. Un petit cercle d'amis se constituait en académie ; ainsi, de la réunion de huit hommes (un de plus seulement que dans la société de Bessenyei), amis des lettres et des sciences, était née l'Académie Française. C'est de l'Académie Française que BESSENYEI s'inspire, c'est à elle qu'il emprunte jusqu'aux principes fondamentaux de son académie et jusqu'à la tâche qu'il assigne à celle-ci : cultiver la langue hongroise pour en faire l'instrument tout préparé de la vie scientifique et de la culture nationale. Mais il n'y a pas encore de vie scientifique en Hongrie, il faut d'abord en créer une. Et c'est pourquoi, tout en suivant les traditions de l'Académie Française, la Société de Bessenyei assume aussi la tâche des deux académies scientifiques françaises : l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres et l'Académie des Sciences. Il y a là un fait digne de remarque : la fusion des deux types d'académies, le type littéraire et le type scientifique, donna naissance à un troisième type d'où sortit plus tard, avec ses particularités propres, l'Académie Hongroise des Sciences. Dans l'Académie de Bessenyei, les deux types français ne se fondaient pas encore d'une manière organique : en apparence, elle s'attachait surtout à l'activité scientifique, mais en réalité, elle marchait sur les traces de l'Académie Française et semblait devoir se consacrer principalement à la culture de la langue. Elle se proposait trois grandes tâches : porter un jugement et, au cours de ses débats, prononcer une opinion sur les travaux de ses membres, diriger leur activité par un commun accord, pourvoir à l'impression de

leurs ouvrages. Ces trois points sont empruntés au programme de l'Académie Française, d'où le premier est purement et simplement copié. Il y a concordance complète jusque sur le mode et la tâche de la critique. De même que le programme de l'Académie insiste sur ce point que la compagnie doit juger avant tout le style des auteurs et la pureté de leur langue, et que dans la pratique l'Académie Française, en jugeant un ouvrage, ne faisait autre chose que d'en passer au crible et les termes et le style, de même, dans les jugements de BESSENYEI, le point de vue principal est toujours la plus ou moins grande correction de la langue. L'organisation de cette société était copiée sur celle de l'Académie des Sciences de Paris : au *président* français correspondait un membre *protecteur*, au *directeur* le *praeses*, au *secrétaire perpétuel* les deux *titkos* (secrétaires) non élus et tout comme le *trésorier* français, l'*actuarius* était en même temps bibliothécaire. Il est vrai que Bessenyei n'osa pas diviser en sections son académie, mais celle-ci compta, comme la française, quatre sortes de membres : honoraires, pensionnaires, associés, élèves, avec les mêmes conditions d'admission et les mêmes pouvoirs que dans les deux académies françaises. De même que, malgré son caractère aristocratique, l'Académie des Inscriptions comptait aussi des roturiers, il y eut des gens de condition modeste dans la société académique de Bessenyei, si distinguée qu'elle fût par ailleurs. Comme à l'Académie des Sciences, les séances y devaient être secrètes.

L'Académie était constituée, mais faute de l'autorisation royale, elle ne put entrer en fonctions. C'est pourquoi, en 1781, Bessenyei en modifia le projet de fondation. Il désirait le rendre public dans un écrit intitulé : *A Hazának főrendeihez* (Aux Magnats de la nation). Suivant ce projet, il songeait dès lors à une *Tudós Magyar Társaság* (Société savante hongroise), mais sa nouvelle académie imitait l'Académie Française plus fidèlement encore que la première.

Le but de cette société hongroise : « Etendre notre langue à tous les objets, en perfectionner les expressions ou en trouver de nouvelles, appropriées aux objets et au caractère de la langue » est, sinon littéralement du moins essen-

tiellement, conçu tout à fait dans le sens de la lettre de fondation de l'Académie Française (1635). C'est encore le programme de cette dernière que Bessenyei copie sans y rien changer quand il définit la tâche de son académie. Elle se ramène aux quatre points suivants : 1. Rédaction d'un dictionnaire et d'une grammaire ; 2. Critique systématique des livres écrits en langue hongroise ; 3. Attribution de prix ; 4. Impression des ouvrages couronnés et autres. Ces quatre points figurent au programme des travaux de l'Académie Française, et l'ordre dans lequel ils sont rangés correspond même aux étapes successives que celle-ci avait déjà parcourues : en effet ce n'est qu'à partir de 1671 qu'elle ouvrit annuellement un concours pour l'attribution du prix Balzac à deux ouvrages, l'un en prose et l'autre en vers. A l'exemple de l'Académie Française, Bessenyei revendique même pour son académie le droit de rédiger le dictionnaire et la grammaire, et par conséquent de fixer le vocabulaire et déterminer les lois du langage. Quoi d'étonnant après cela si dans son organisation la nouvelle académie copiait encore fidèlement son aînée ? Comme son modèle, elle ne connaît que deux sortes de fonctionnaires : le *praeses* ou *directeur*¹ qui, à l'exemple de son collègue français, ne reste en fonctions que peu de temps (trois mois), et le secrétaire perpétuel. Bessenyei demande pour les membres de son académie un paiement régulier ainsi que certains privilégiés, se conformant encore en cela aux traditions de l'Académie Française.

Le projet ne fut imprimé qu'en 1790, par les soins d'un grand linguiste hongrois : Miklós RÉVAI, sous le titre de *Jámbor szándék* (Projet bienveillant). Cette publication n'eut aucun effet direct : ni cette année-là ni plus tard l'académie projetée ne vit le jour. Néanmoins, ce projet d'académie, le premier qui fût rendu public, n'agit pas seulement à la façon d'un stimulant sur les générations suivantes, car l'influence en est encore visible sur l'organisation et les statuts de l'Académie Hongroise des Sciences, telle qu'elle est constituée aujourd'hui.

1. Bessenyei se sert du terme français.

A l'exemple de Bessenyei, RÉVAI lui-même élabora et publia un projet concernant l'établissement d'une académie (*Planum erigendae eruditae Societatis Hungaricae*, 1790) qui devait, à l'instar de celle de Bessenyei, se consacrer à la fois à la culture de la langue et à l'avancement des sciences. C'est évidemment la situation spéciale qu'occupent en France les académies scientifiques qui lui donna l'idée des quatre sections dont devait se composer son académie, mais dans le choix de ces sections il s'écartait visiblement de son modèle.

D'autre part, c'est plutôt des exemples allemands que s'inspirèrent les auteurs des nombreux projets que l'on vit surgir dans la suite, tels que György FEJÉR (*Egy magyar tudós társaság felállításáról* = De l'établissement d'une société savante hongroise, 1809), le comte Ladislas TELEKI (*Ueber die Einrichtung einer gelehrten Gesellschaft in Ungarn* = De l'établissement d'une société savante en Hongrie, 1810), ou ceux dont les plans restèrent manuscrits, comme le projet de Miklós JANKOVICS concernant une *Société savante royale de Bude* (1816), projet plus mûrement réfléchi que les précédents, et qui atteste beaucoup de sens pratique. Une preuve de cette influence allemande est que la philosophie, à laquelle aucune place déterminée n'a été attribuée à l'Institut — ni à l'Institut National établi en 1795, par la Convention, ni à l'Institut de 1803, réorganisé en 1816 — figure chez Jankovics à titre de section spéciale. En outre, dans la plupart de ces projets, un rôle important revient à la jurisprudence, qui dans les académies de France obtint d'abord une humble place à côté des sciences historiques, pour être ensuite reléguée parmi les *sciences morales et politiques*. Il est vrai que ce n'est pas seulement l'influence de l'esprit allemand qui se retrouve ici, mais aussi, et bien plutôt, celle de la mentalité hongroise.

Il est certain que dans le premier quart du nouveau siècle, à mesure que mûrissait et se clarifiait l'idée d'une académie hongroise, c'est vers le type allemand qu'elle inclinait de plus en plus. C'est ainsi qu'en 1830, lorsque, d'une inspiration soudaine et d'un geste généreux du comte Etienne SZÉCHENYI (1825), naquit l'Académie Hongroise, elle ne

revêtit pas une forme analogue à celle de l'Académie Française ou de l'Institut, mais, tout en cherchant ses modèles en Allemagne, devint une institution d'allure tout à fait hongroise. Cette évolution est d'autant plus curieuse que l'étincelle qui alluma l'enthousiasme de Széchenyi jaillissait de l'antagonisme des Hongrois envers les « Allemands » (en vérité envers les Autrichiens, représentants du germanisme envahissant). On se rappelle dans quelles circonstances Széchenyi offrit, pour l'établissement de l'Académie Hongroise, une somme équivalente à ses revenus annuels : assistant à une séance de district de la « Basse Table » (de la Diète), il entendit tomber des lèvres du député Pál NAGY la déclaration suivante : « Pour que... la langue hongroise ne soit pas sacrifiée, — et qu'elle puisse même résister efficacement aux tendances germanisantes... le meilleur instrument... est une Société savante hongroise... » (le 3 novembre 1825).

Le don princier offert par le comte SZÉCHENYI EN entraîna d'autres ; ce furent surtout les aristocrates qui se distinguèrent par leur libéralité. La fondation de l'Académie fut résolue ; en 1827 le projet fut ratifié par le roi et une commission de 26 membres élaborâ les statuts de la nouvelle société. Ce furent justement ces statuts qui lui donnèrent un caractère allemand. Le titre même de cette institution en atteste l'origine : bien que la loi parlât d'une *Académie Hongroise*, elle porta d'abord le nom de *Magyar Tudós Társaság* (Société Savante Hongroise), qui ne fit place que plusieurs années plus tard à celui de *Magyar Tudományos Akadémia* (Académie Hongroise des Sciences). Son organisation constituait un singulier mélange : on y retrouve, adaptés aux conditions spéciales du milieu hongrois, des formes et des cadres étrangers empruntés à l'Allemagne. Elle ne se composait pas de plusieurs académies, à la façon de l'Institut de France, mais de six sections distinctes (philologie, philosophie, histoire, mathématiques, droit, sciences naturelles) opérant chacune séparément dans son domaine spécial — tel était le cadre emprunté aux académies étrangères. Mais en réalité les sections n'avaient pas de vie propre : outre que les fonctionnaires étaient communs à toute l'Académie, les sections siégeaient ensemble et même, s'il y avait

une élection, votaient toutes ensemble pour ou contre les divers candidats. Combien on était loin du projet de Besenyei et loin de l'Académie Française, qui avait donné la première impulsion à l'idée d'une académie hongroise ! Cette dernière comprenait d'ailleurs des catégories tout à fait différentes : il n'y eut pas une seule sorte de membres, jouissant des mêmes droits, comme à l'Académie Française, ni trois sortes, comme à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mais, outre les membres ordinaires, des membres d'honneur jouissant des mêmes droits que ceux-ci, des membres correspondants à droits pour ainsi dire entiers, mais n'appartenant à aucune section particulière, et des membres directeurs qui n'étaient pas élus dans le monde des lettres ou des sciences mais parmi les personnages de distinction, afin de rehausser le lustre de la compagnie. La gestion financière était leur unique ressort.

On ne retrouve dans cette organisation aucun des traits caractéristiques de l'Académie Française, aucun point de rapprochement entre les deux institutions. Mais en examinant les statuts de l'Académie Hongroise des Sciences et les premières manifestations de son activité, on arrive à une intéressante constatation : bien qu'indépendante — en apparence — de l'Académie Française, et malgré le contraste apparent, l'Académie Hongroise des Sciences n'est autre chose qu'une Académie Française transplantée sur le sol hongrois ! Fidèle à son nom, elle cultive les sciences, mais afin que « la langue elle-même gagne par là en richesse, en beauté et en majesté. » Sa tâche principale est d'ailleurs la culture de la langue hongroise. Selon ses statuts, formulés en un certain nombre de paragraphes : « l'Académie Hongroise des Sciences se propose uniquement de cultiver la langue nationale dans tous les genres de sciences et d'arts » (§ 1). Elle recherche les anciens monuments de la langue hongroise, elle observe la vie intellectuelle des peuples parents, recueille les formes dialectales, remet en usage les expressions tombées en désuétude, encourage par son appui les voyages d'études, et sa sollicitude s'étend jusqu'au théâtre, car les représentations dramatiques contribuent puissamment à l'embellissement de la langue natio-

nale, etc., etc. Et cette préoccupation se retrouve sans cesse dans le plan et dans les statuts, elle est comme l'axe même autour duquel évolue l'activité de l'Académie Hongroise. A en juger par les statuts, celle-ci, au temps de sa fondation, ne se distinguait guère de l'Académie Française que sur un point : elle déclarait expressément mettre les sciences elles-mêmes au service de la langue. A vrai dire, suivant le but qui lui était assigné, elle n'était qu'un institut destiné à l'étude et à l'embellissement de la langue : comme jadis l'Académie Française, elle considérait la rédaction d'un dictionnaire et d'une grammaire comme le plus urgent de ses devoirs. Et si l'Académie Hongroise des Sciences, bien que divisée en principe en quatre sections distinctes, ne s'est pas disjointe dans la pratique, mais est devenue au contraire un organisme aussi uni que l'Académie Française, elle le doit peut-être avant tout à la place prédominante que la culture de la langue avait prise chez elle.

Ainsi donc, en dépit de ses modèles allemands, l'Académie Hongroise des Sciences réalise tout d'abord, par la tâche qu'elle s'impose et l'activité qu'elle déploie, l'ancienne idée de BESSENYEI : elle transplante sur le sol hongrois l'Académie Française. Elle rédige un dictionnaire et une grammaire, elle juge à leur apparition les nouveaux ouvrages hongrois (elle se bornera plus tard à en donner un abrégé), elle fait traduire les chefs-d'œuvre étrangers afin de rendre le hongrois plus souple et plus expressif et, la scène étant dans le développement d'une langue le facteur le plus important, elle fait écrire des pièces de théâtre, afin qu'un beau parler hongrois résonne sur les lèvres des acteurs : si les moyens ne sont pas les mêmes, dans le principe dont ils procèdent se reconnaît facilement l'esprit de l'Académie Française.

Peu à peu, cependant, dans l'activité de l'Académie Hongroise des Sciences, la culture de la langue, en tant que programme, fut reléguée à l'arrière-plan. A mesure que se fortifiait en Hongrie l'esprit scientifique, le développement des sciences devint l'objet principal de l'activité académique et comme la raison d'être de l'académie elle-même. L'organisation de celle-ci fut transformée à son tour. On garda

provisoirement les anciens cadres, mais les six sections devinrent indépendantes et vécurent de leur vie propre, tout en participant à la vie commune ; elles eurent chacune leurs fonctionnaires, leur président, leur secrétaire, et aussi leurs séances spéciales. Bientôt même leur indépendance devint encore plus complète et leur domaine scientifique plus étendu, mais dans une organisation nouvelle ; l'Académie se partagea en trois sections principales comprenant chacune deux subdivisions : Ia, philologie ; Ib, belles-lettres, histoire littéraire, esthétique ; IIa, philosophie, sociologie, jurisprudence, politique ; IIb, histoire et géographie ; IIIa, mathématiques, physique, chimie ; IIIb, histoire naturelle. Voilà plus d'un demi-siècle que l'organisation de l'Académie s'est fixée de cette manière ; elle n'est plus ni française ni allemande, elle est proprement hongroise. Le sens hongrois de l'ordre public, affiné par des siècles de luttes constitutionnelles, se manifeste dans cette organisation singulière qui concilie les exigences opposées de l'indépendance et de la dépendance mutuelle.

L'Académie Hongroise des Sciences n'a rien perdu de son unité ; elle a ses organes communs : le président et le vice-président, élus pour trois ans, et le secrétaire perpétuel, ainsi que le conseil de direction ; elle a ses séances communes, dites séances plénières, qui ont lieu une fois par mois : c'est à ces occasions que sont prononcés les discours intéressant l'académie entière (discours solennels, éloges des membres décédés), que sont réglées les affaires concernant toutes les sections (comptes de clôture, budget), et que les candidats élus par telle ou telle section sont admis ou refusés. Tous les académiciens peuvent y assister et y prendre la parole, mais les membres d'honneur et les membres ordinaires y ont seuls le droit de vote. L'Académie a aussi ses publications communes : un *Almanach* annuel, une revue mensuelle : *Akadémiai Értesítő* (Bulletin de l'Académie), les éloges et discours et enfin des ouvrages originaux. D'autre part les sections jouissent d'une pleine autonomie dans leur activité scientifique et dans les questions personnelles ou financières. Chacune d'elles se réunit en séance particulière une fois par mois autour de

son propre président ; ces séances sont publiques, mais les affaires de la section se règlent en des séances secrètes auxquelles ne peuvent assister que les membres mêmes, mais sans qu'il soit fait aucune distinction entre les trois catégories (membres d'honneur, membres ordinaires et membres correspondants). Chacune des sections édite ses publications spéciales (études, ouvrages originaux, périodiques). Qu'il s'agisse de ces dernières ou de toute autre affaire de la section, celle-ci dispose souverainement, sans que l'Académie elle-même ait le droit d'intervenir. Il est superflu d'insister sur le profit que retirent de cette indépendance les diverses sciences. Ce qu'il convient de noter, c'est que la grande autonomie dont jouissent les parties ne porte aucun préjudice à l'ensemble : depuis que le système actuel est entré en vigueur, jamais la moindre collision ne s'est produite entre une des sections et l'Académie elle-même, ce qui est d'autant plus significatif que les sections d'une part et l'Académie de l'autre présentent dans leur composition une certaine divergence. Dans les premières, en effet, grâce à la présence des membres correspondants, ce sont les jeunes qui l'emportent (dans la proportion de 3 à 2), tandis qu'aux séances plénières, où seuls ont un vote les membres d'honneur et les membres ordinaires, la situation est renversée. L'ambiance scientifique a sans doute un effet modérateur sur l'esprit hongrois, généralement enclin à la dissension, car les travaux de l'Académie Hongroise se poursuivent dans une parfaite harmonie.

Telle qu'elle existe aujourd'hui, l'Académie Hongroise des Sciences ne rappelle ni l'Institut ni l'Académie Française. Elle se distingue de celle-ci tant par l'organisation — unité en Hongrie, et sectionnement en France — que par le but : l'Académie Française est un institut littéraire, la hongroise un institut scientifique ; à la première sont élus des écrivains, à la seconde des savants. D'autre part, si par sa destination l'Académie Hongroise correspond à l'Institut de France, elle en diffère entièrement quant à l'organisation. Tandis que l'Institut réunit des académies qui en réalité sont indépendantes l'une de l'autre, l'Académie Hongroise, bien que partagée en trois sections, reste une unité ; aucune des sec-

tions ne constitue une académie particulière, comme les cinq académies dont se compose actuellement l'Institut. Devant l'opinion publique elles sont des égales, au contraire de ce qui se passe en France, où l'Académie Française n'est pas seulement la plus ancienne, mais aussi la plus considérée, avec ses quarante immortels. En Hongrie, les académiciens des trois sections sont égaux, en droit et en fait.

Cependant, et bien que l'Académie Hongroise des Sciences se soit développée dans un sens tout différent, il est un point sur lequel elle ne saurait renier ses origines, un trait qui la différencie de toutes les autres académies scientifiques et la rapproche étroitement de l'Académie Française : bien qu'elle soit, conformément à son titre, un institut scientifique, loin de rompre avec les belles-lettres, l'Académie Hongroise est restée fidèle à la tâche qu'elle s'est assignée, à côté d'autres devoirs, de cultiver, d'élever, de diriger la littérature hongroise. Elle admet dans son sein les écrivains éminents (poètes lyriques, romanciers, dramaturges), et même parmi les membres ordinaires et les membres correspondants. Aux séances solennelles aussi bien qu'aux séances de la première section des œuvres littéraires, vers et prose, figurent au programme. Il y a quelques années à peine, elle éditait encore, entre autres publications, un volume de poèmes lyriques et une grande composition épique. Le *Grand Prix de l'Académie*, affecté tour à tour et d'année en année aux diverses sciences, et qui doit récompenser le meilleur ouvrage, est ainsi attribué périodiquement à une œuvre de poésie. Une grande partie des prix académiques servent d'ailleurs à récompenser des conteurs, des lyriques et des dramaturges. Parmi ces prix deux surtout mettent en lumière l'importance dans laquelle l'Académie Hongroise des Sciences tient la production littéraire et quel grand poids le public attache à chacune de ses décisions. Le premier est le *Prix Vojnits*, que l'Académie décerne, sur la proposition de la première section, à l'œuvre dramatique parue pendant l'année précédente qui, tout en ayant la plus grande valeur littéraire, a remporté sur la scène le plus grand succès. Le second est le *Prix Péczely*, décerné tous les deux ans au

meilleur roman historique. Si l'on considère ce que nous venons de rappeler, et particulièrement les prix Péczely et Vojnits, dont l'attribution est toujours un des événements marquants de la vie littéraire hongroise, on voit que l'Académie Hongroise ne se contente pas d'observer et d'enregistrer les résultats : elle prétend diriger et conduire le mouvement littéraire, et représenter dans la vie littéraire la plus haute autorité.

Ces liens étroits qui l'unissent aux lettres contemporaines, le rôle important qu'elle joue dans la vie littéraire, l'autorité dont elle jouit auprès des auteurs et des lecteurs : voilà ce qui assure à l'Académie de Budapest, entre toutes les académies scientifiques, une place à part. Voilà ce qui, depuis sa fondation, n'a cessé de la caractériser.

Nous ne croyons pas nous tromper en cherchant dans cette caractéristique l'influence directe ou indirecte de l'Académie Française et dès lors, si notre compagnie occupe une place à part, et vraiment particulière entre toutes les académies scientifiques du monde, en dernière analyse le mérite en revient à l'Académie Française.

(Université de Budapest).

ELEMÉR CSÁSZÁR.

L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES ET LA LINGUISTIQUE HONGROISE

Le 3 novembre 1825, la *Magyar Tudós Társaság* (Société Savante Hongroise) — pour laquelle l'ardent Miklós RÉVAI avait si longtemps lutté en en propageant l'idée dans ses lettres et ses articles, en échangeant une correspondance avec les écrivains de sa génération, en voyageant de tout côté pour chercher des protecteurs et des donateurs, en adressant des requêtes aux autorités et en sollicitant personnellement le haut appui du souverain — entra dans la phase de la réalisation.

La régularisation et le développement de la langue hongroise : c'était là ce que RÉVAI avait le plus à cœur et ce qui aurait été aussi la tâche essentielle de sa société savante. Dans ces aspirations il n'était pas isolé : elles étaient dans l'esprit du temps, elles se transmirent aussi à la génération suivante. A cette mémorable séance du 3 novembre, bien des voix enthousiastes s'élevèrent, proclamant qu'il fallait non seulement répandre la langue hongroise, c'est-à-dire l'aider à rentrer dans ses droits, mais aussi la cultiver, et le comte Etienne SZÉCHENYI consacra lui-même le don magnifique qu'il faisait à la nation à la fondation d'un institut « qui développe la langue hongroise et contribue ainsi à faire de bons Hongrois de tous nos concitoyens. » La loi XI de l'année 1827 parle aussi de la fondation d'une société savante ou académie hongroise pour le perfectionnement de la langue nationale et déclare dans son introduction que la Diète ne se propose pas seulement « de répandre la langue nationale, mais en même temps de la rendre propre à tous genres de sciences et de métiers. »

Ainsi donc, cultiver la langue hongroise, c'est-à-dire la régler et la développer, était la première tâche que les vœux de l'opinion publique assignaient à la *Magyar Tudós Társaság*. Il était dit dans le projet de la fondation que « la *Magyar Tudós Társaság* a uniquement pour but de contribuer à ce que les sciences et les beaux-arts soient cultivés dans la langue nationale et que cette langue à son tour gagne en beauté, en majesté et en richesse.

Elle comptait six « sections scientifiques » dont la première était celle de linguistique, mais les autres sections collaboraient aussi à la culture de la langue.

Les besoins les plus urgents étaient : la fixation des règles orthographiques, la rédaction d'une grammaire qui réglât la langue littéraire et enfin la publication d'un grand dictionnaire. Quant aux deux premiers points, il fallait choisir entre les principes des deux grands adversaires, RÉVAI et VERSEGHY, et ce fut pour RÉVAI que la *Société Savante Hongroise* se décida sans hésiter. En 1831, elle établit les règles de l'orthographe. La grammaire destinée à régler la langue parut d'abord en 1834, sous le titre de *A magyar nyelv rendszere* (Le système de la langue hongroise), puis en 1847, dans une édition corrigée et augmentée. Les travaux préparatoires du *Nagy Szótár* (Grand Dictionnaire) furent entrepris dès le début. Les membres des six sections furent invités à chercher dans les livres, tant anciens que modernes, les termes techniques se rapportant à leur science et à les communiquer dans l'ordre alphabétique ; et en outre à recueillir — si l'occasion s'en présentait — les mots dialectaux et les termes de métier, usités par les artisans. Tous les membres ordinaires et correspondants et aussi quelques membres honoraires entreprirent la première de ces besognes, et se partagèrent le dépouillement de 782 ouvrages.

Parmi les dictionnaires techniques, trois ont paru : les dictionnaires mathématique et philosophique en 1834 et le dictionnaire de jurisprudence en 1843. Beaucoup recueillirent des mots de patois et aussi des mots désuets. Quand on eut ainsi rassemblé un grand nombre de ces mots, l'assemblée générale de 1834 en décida la publication sous la forme d'un dictionnaire pour que « les écrivains et en géné-

ral tous les Hongrois pussent les retrouver réunis, afin d'en faire leur profit ou à tout le moins de les connaître, en attendant qu'ils parussent dans le Dictionnaire », et aussi pour que, « au lieu des nouveaux mots hongrois formés contrairement aux lois de la langue, on y choisît, pour les faire entrer dans la circulation, des mots mieux appropriés. » Enfin le *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire des dialectes hongrois), parut en 1838, à peu près sur quatre cents pages in-8. Dans ce livre, la Société Savante s'était contentée de rassembler des matériaux et déclarait elle-même qu'il ne fallait pas y chercher autre chose, mais à ce titre même il resta pendant longtemps une source indispensable aux linguistes hongrois.

En ouvrant ses premiers concours linguistiques, la Société Savante désirait encore servir la cause de la langue. Les résultats de ces concours furent les *Nyelvtudományi Pályamunkák* (Travaux de concours linguistiques), parus en quatre volumes, où étaient rassemblés les suffixes et les terminaisons (1834), les racines (1838), les règles du style et de l'éloquence (1846).

Miklós RÉVAI avait fait du vieux langage, de la « veneranda antiquitas », le régulateur de la langue littéraire. Aussi jugeait-il nécessaire la publication des anciens monuments linguistiques, accompagnés d'explications appropriées. Il en ouvrit la série par le *Halotti Beszéd* (Oraison funèbre, du XIII^e s.) et comptait la continuer par le *Bécsi Kódex* (du XV^e s.), mais la mort le prévint. KAZINCZY avait entrepris un travail de ce genre, mais il n'en parut également que le premier volume ; le second, qui devait comprendre le *Debreceni Kódex*, resta manuscrit. Mais ces travaux furent poursuivis par la Société Savante Hongroise. L'assemblée générale de 1834 décida qu'elle éditerait un recueil des *Régi magyar nyelvméltékek* (Anciens monuments de la langue hongroise), et le premier volume, un imposant in-4, parut en 1838 ; il contenait le *Halotti Beszéd* et le *Bécsi Kódex*, pourvus tous deux d'une introduction étendue et d'explications philologiques. Il parut ensuite deux volumes entiers et un incomplet (1840, 1842, 1846) contenant, outre trois codex importants, de vieux écrits hongrois se rapportant à divers sujets.

La publication du recueil était dirigée par Gábor DÖBRENTÉI et fut continuée par Ferenc TOLDY.

Jusqu'en 1848, ce recueil des monuments de la langue fut peut-être l'édition scientifique la plus précieuse de la Société Savante de Hongrie, et jusqu'à nos jours elle est restée pour la philologie hongroise une source des plus précieuses. La Société Savante élaborait en 1839 ses instructions concernant la rédaction du grand dictionnaire hongrois, et après qu'elles eurent paru, l'année suivante, sous le titre de : *A nagy magyar szótár belső elrendelésének terve* (projet relatif à la composition du grand dictionnaire hongrois), les membres des six sections se mirent à l'œuvre. Mais cette division du travail s'étant avérée peu pratique, la Société, qui dès les années 1840 portait déjà le nom de *Magyar Tudományos Akadémia* (Académie Hongroise des Sciences), décida en 1844 de confier la rédaction du dictionnaire à deux spécialistes dont l'un serait le rédacteur et l'autre le « réviseur » chargé du contrôle. Elle choisit pour le premier de ces rôles l'abbé Gergely CZUCZOR et pour le second János FOGARASI. En même temps, l'Assemblée Générale de 1844 décida que cet ouvrage serait purement explicatif, donnerait simplement le sens des mots, et ne serait donc qu'une partie du Grand Dictionnaire projeté, lequel traiterait aussi l'histoire, l'analyse et l'étymologie des mots. Mais les deux savants désignés par l'Académie dépassèrent leurs instructions et s'engagèrent aussi dans l'analyse des mots et leur comparaison avec d'autres langues, ce qu'ils annoncèrent en 1847 à la section linguistique. Après lecture des spécimens soumis à son approbation, celle-ci « heureuse du zèle louable déployé par ses rédacteurs », résolut de le signaler à l'Assemblée Générale.

C'est ainsi que naquit *A magyar nyelv szótára* (Dictionnaire de la langue hongroise) que le grand public connaît sous le nom de *Nagy Szótár* (Grand Dictionnaire). Le manuscrit de cet ouvrage, composé de six forts volumes et contenant environ cent onze mille articles, fut achevé vers le milieu de l'année 1861, et l'impression en dura de 1861 à 1874. Il est regrettable que les critiques de cet ouvrage ne se soient attachés qu'aux côtés faibles et qu'ils aient négligé de reconnaître le mérite de la partie purement explicative.

Dans les années 1840, l'Académie Hongroise servit encore la cause de la philologie comparée. Un jeune Hongrois, doué d'un beau talent et d'une volonté forte, avait, au hasard de ses voyages, été conduit dans la capitale de la Suède où il fit la connaissance de quelques Finnois. Un jour la conversation tomba sur la parenté des langues finnoises et hongroises et notre Hongrois tint à se faire une conviction personnelle. Il se mit à feuilleter SAJNOVICS, GYARMATHI et tout à coup il découvrit sa vocation. Il résolut de ne prendre aucun repos avant de pouvoir donner la réponse — affirmative ou négative — mais décisive, à la question controversée de la parenté linguistique finno-ougrienne. Ce jeune homme était Antal REGULY. A peine sa résolution mûrie, il se mit en route. Quatre années durant, avec un zèle infatigable, il se livra — d'abord en Finlande, puis à Saint-Pétersbourg — à ses études et à ses recherches, après quoi il s'apprêta à son voyage dans l'Oural.

L'Académie Hongroise, ayant eu connaissance de ce projet, incontinent le chargea d'une mission et lui accorda un modeste appui matériel. A se considérer comme le mandataire de la science hongroise, l'ambition de cet enthousiaste jeune homme ne fit que s'accroître encore. Il envoya à l'Académie un rapport détaillé sur ses travaux antérieurs et projets pour l'avenir. Ce rapport fut soumis à une commission qui exprima son approbation de la manière la plus éclatante et proposa au conseil de direction de prendre entièrement à sa charge les frais de voyage de REGULY. La chose était impossible, l'Académie ne disposant que d'un budget fort modeste, mais à l'Assemblée générale de 1842 le comte Etienne SZÉCHENYI embrassa chaleureusement la cause de Reguly, pour lequel il obtint du conseil de direction une subvention de mille florins à titre de frais de voyage. Reguly dut aussi à l'intervention de l'Académie un subside équivalent qui lui fut alloué par le roi. Reguly, à qui des savants russes prêtèrent aussi leur aide, put réaliser son projet et atteindre le but qu'il se proposait en quittant Stockholm : il put se convaincre que la langue hongroise est sans aucun doute possible une langue finno-ougrienne. Il recueillit dans la région de l'Oural et de la Volga des matériaux abondants,

entre autres au sujet de deux langues parentes à peine connues jusqu'alors. Dès que le résultat de ses recherches devint accessible aux milieux savants, l'influence en fut décisive sur la direction que prit dorénavant la linguistique hongroise comparée, et bien des études, d'une portée considérable, qui ont paru plus tard, ont leur point de départ dans les matériaux recueillis par REGULY.

*
**

Vers le milieu du XIX^e siècle, une forte impulsion fut donnée à la linguistique hongroise par Pál HUNFALVY, une des plus hautes figures du monde scientifique hongrois. C'est à lui et à quelques-uns de ses collègues de l'Académie que le périodique *Uj Magyar Muzeum* (Nouveau Musée Hongrois) a dû son existence. Au début de l'année 1851 il donna lecture à l'Académie de son essai intitulé : *Nyelvészeti nagy tennivalóink s a finn népek régisége* (Les plus grandes tâches de notre linguistique et de l'antiquité des peuples finnois) ; il y proclamait que c'est le devoir des Hongrois de marcher à la tête et de frayer la voie aux savants étrangers sur le terrain de la linguistique ouralo-altaïque : c'est là pour les Hongrois une occasion unique de se rendre nécessaires à la science européenne. Il fonda en 1856 sous le titre de *Magyar Nyelvészet* (Linguistique hongroise) un périodique dont, avec l'appui de l'Académie, il assura la publication pendant six années. C'était une revue de linguistique générale ; on y traitait de généralités, de questions de méthode ; on y lisait des articles sur des langues indo-européennes ou sémitiques, cependant c'était à la linguistique comparée ainsi qu'à des questions de linguistique hongroise qu'elle se consacrait de préférence. HUNFALVY était un homme aux convictions profondes, prêt à défendre jusqu'au bout ce qu'il jugeait être la vérité. Qu'un comparatiste raisonnable ne puisse chercher ailleurs que parmi les langues ouralo-altaïques les langues parentes à la hongroise, c'est ce qui pour lui ne fit jamais l'objet d'un doute, aussi livra-t-il des combats acharnés aux partisans de la parenté « distinguée » avec les idiomes sémitiques ou indo-européens, de même qu'à ceux qui cherchaient plutôt la « distinction » du hon-

grois dans une prétendue « originalité », dans l'absence de toute parenté avec les autres langues.

Au commencement de l'année 1856, l'Académie institua la *Commission permanente de linguistique* qui dès 1861 demanda à l'Assemblée de lui donner les moyens d'éditer une revue de linguistique : les *Nyelvtudományi Közlemények* (Contributions linguistiques), ce qui lui fut accordé. Alors HUNFALVY cessa la publication de son propre périodique pour devenir, en sa qualité de rapporteur de la commission, le rédacteur de la nouvelle revue, académique celle-là. Dès lors la Commission linguistique fut pour tous les linguistes hongrois le centre sur lequel ils réglèrent leur activité.

Hunfalvy rédigea — et dans le même esprit que son premier périodique — quatorze tomes des *Nyelvtudományi Közlemények*. Des travaux sur la linguistique ouralo-altaïque et spécialement hongroise y tenaient le plus de place, mais sans exclure les études sur des questions linguistiques indo-européennes ou sémitiques, ou bien encore mythologiques ou ethnologiques. HUNFALVY lui-même y donna entre trois études très étendues : la Grammaire des langues lapponnes ; un Traité de la langue vogoule du Konda ; un Traité de la langue ostiaque du Nord, chacun de ces deux traités (grammaire, texte et vocabulaire) remplissant un fort volume. A l'époque où Hunfalvy était rapporteur de la Commission parut aussi le *Corpus grammaticorum linguae Hungaricae veterum* (1866) rédigé par Ferenc TOLDY.

Dès la fin des années 1850, un jeune savant allemand, Joseph BUDENZ, élève de Benfey, se fit le collaborateur de Pál Hunfalvy. Ce jeune docteur de Göttingen se consacrait à des études de linguistique gréco-latine et de philologie indo-européenne comparée et il était en voie de devenir, sur le terrain de la philologie classique ou de la linguistique, l'une de ces personnalités éminentes que se disputaient à l'envi les universités allemandes. La connaissance fortuite qu'il fit de la langue hongroise et ensuite la lecture des travaux ouralo-altaïques de Schott et de Boller le détournèrent de sa voie primitive. Le comparatiste indo-européen subit l'attraction de tout ce que les langues ouralo-altaïques renfermaient pour lui de neuf et de surprenant. L'envie lui

vint de se plonger dans l'étude de cette *terra incognita*. Outre le hongrois il se mit à étudier le turc. Si BUDENZ consacra entièrement son grand talent, son savoir et sa puissance de travail à des recherches relatives aux langues ouralo-altaïques, c'est à Hunfalvy que nous le devons. C'est lui qui lui fournit le moyen de venir en Hongrie, d'y devenir et rester un savant hongrois.

BUDENZ était le premier représentant de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes qui ne fût pas un autodidacte. Il appliqua à ses nouvelles études les méthodes de la linguistique indo-européenne qu'il avait apprises de Benfey et de ses autres maîtres de Göttingen : c'était là justement le collaborateur que rêvait Hunfalvy.

A l'époque où Budenz s'établit en Hongrie, la grammaire comparée des langues ouralo-altaïques en était encore à la période des tâtonnements. Que la langue hongroise appartînt au groupe des langues ouralo-altaïques, c'était pour les savants sérieux un point hors de doute, mais Hunfalvy comme Budenz hésitaient sur la nature de ses rapports avec les deux familles de ce groupe, la finno-ougrienne et la turque. Les linguistes étrangers tenaient pour incontestable le caractère finno-ougrien de la langue hongroise. La présence dans le vocabulaire hongrois d'un assez grand nombre d'éléments concordant avec les langues turques venait fausser toutes les théories et l'idée — apparue cependant depuis longtemps déjà — ne vint alors à l'esprit de personne que les concordances entre les vocabulaires hongrois et tures pussent s'expliquer autrement que par une origine commune. En outre, la matière dont disposait la grammaire comparée ouralo-altaïque était encore très pauvre ; on ne connaissait pas assez les langues turques, et les langues finno-ougriennes encore moins. C'étaient justement les plus proches parents du hongrois qui étaient les moins connus ; quant à l'ostiak, les savants n'avaient à leur disposition qu'une grammaire imparfaite de deux dialectes, et pour le vogoule quelques centaines de mots, rien de plus ¹.

1. Le *Pater* noté par Wilsen suivant l'orthographe hollandaise, entre 1690 et 1700, ne saurait entrer ici en considération, car les mots vogoules y sont à ce point déformés que c'est à peine si quelques-uns sont encore reconnaissables.

Les notes laissées par REGULY contribuèrent à élucider d'une manière définitive la nature des rapports du hongrois avec la famille finno-ougrienne et turque. Le héros et martyr de la science sacrifia au but qu'il s'était assigné sa belle jeunesse, sa santé et sa puissance intellectuelle. De retour dans son pays, il n'était plus que l'ombre de lui-même ; les grands projets qu'il roulait toujours dans son esprit le tourmentaient comme autant de démons, car dès qu'il se mettait à la besogne il sentait que ses forces l'avaient trahi pour toujours. Ces matériaux rassemblés au prix de tant de fatigues, de sacrifices, de privations, il était incapable d'en tirer parti, ne fût-ce qu'en les publiant. A sa mort, survenue en 1858, ses manuscrits devinrent la propriété de l'Académie. HUNFALVY se chargea de débrouiller et remanier les matériaux recueillis dans la région de l'Oural et laissa à Budenz ceux que Reguly avait rassemblés dans la région du Volga.

C'est des matériaux recueillis par Reguly parmi les Vogoules qu'est tiré le volumineux ouvrage de Hunfalvy paru en 1864 : *A vogul föld és nép* (La terre et le peuple vogoules), formant le premier (et unique) volume d'une collection intitulée *Reguly Antal hagyományai* (Œuvres posthumes d'Antal Reguly). Ceux des textes rassemblés par Reguly que Hunfalvy parvint, à grand'peine, à déchiffrer (une petite partie seulement était accompagnée d'une traduction juxtalinéaire) modifièrent profondément les idées qu'il avait professées jusqu'alors sur la place occupée par le hongrois dans les divers groupes linguistiques. Il opinait désormais que cette langue appartient au groupe ougrien de la famille linguistique finno-ougrienne, rompue en deux tronçons et que ses plus proches parents sont : la *vogoule* et l'*ostiak*. Le groupe ougrien occupe, d'après lui, le milieu entre les groupes finnois et turc, mais la langue hongroise est plus proche des langues finnoises que des turques. Parmi les éléments turcs de notre vocabulaire il y en a toute une série que l'on *peut*, qu'il *faut* peut-être même considérer comme empruntés au turc, et non comme un bien ancestral commun. C'est là un grand progrès sur les théories professées auparavant.

C'est en s'appuyant sur les données recueillies par

Reguly dans la région du Volga, et en utilisant les travaux antérieurs que BUDENZ écrivit ses traités sur le tchouvache, le tchérimisse et le mordve, publiés dans les *Nyelvtudományi Közlemények* (et partiellement aussi en éditions séparées). Ils consistent en grammaires, dictionnaires, et reproductions de textes.

La matière publiée par Hunfalvy ainsi que ses propres études convinquirent pleinement Budenz que le hongrois appartient à la famille finno-ougrienne, et cette conviction donna une direction déterminée à ses recherches ultérieures. Les éléments qu'il avait tenus autrefois pour la preuve de la parenté linguistique hungaro-turque, il les voyait désormais sous un tout autre jour et plus tard (1871) il élucida définitivement, dans ses grands traits, la question des rapports des langues hongroise et turque. C'est en s'appuyant sur ses travaux que l'on affirme encore aujourd'hui la possibilité d'une parenté primitive entre les familles linguistiques finno-ougrienne d'un côté et turco-tartare de l'autre, en ce sens que toutes deux dériveraient d'une souche unique dite *ouralo-altaïque*. Cependant on ne saurait parler d'une parenté linguistique hungaro-turque distincte : les éléments turcs du vocabulaire hongrois ont passé dans la langue hongroise par voie d'emprunt, les plus anciens venant du vieux-tchouvache.

L'immense activité scientifique déployée par BUDENZ se déroula pour la plus grande part dans le cadre de l'Académie Hongroise. Il fut le collaborateur le plus fécond des *Nyelvtudományi Közlemények*, d'abord aux côtés de Hunfalvy, plus tard en qualité de directeur, et dès qu'il eut pris la direction de cette revue il la consacra exclusivement aux langues ouralo-altaïques. Grâce à son étonnante puissance de travail, il pouvait embrasser chacune des branches du tronc ouralo-altaïque, mais il sut se discipliner et vouer le meilleur de ses forces à la branche la plus importante : la finno-ougrienne. Ainsi il donna ses deux ouvrages fondamentaux : le *Magyar-ugor¹ összehasonlító szótár* (Dictionnaire comparé hongrois — finno-ougrien, 1873-1881) et *Az*

1. *Ugor* est mis ici pour *finnugor*.

ugor nyelvek összehasonlító alaktana (Morphologie comparée des langues finno-ougriennes, 1884-1894).

Dans ces deux ouvrages, pour la première fois étaient démontrés d'une manière précise et méthodique la parenté des langues finno-ougriennes et le caractère finno-ougrien du hongrois.

Mais la parenté linguistique turco-hongroise devait être une fois encore à l'ordre du jour de l'Académie Hongroise. En 1882 parut l'ouvrage intitulé *A magyarok eredete* (L'origine des Hongrois), d'Armin VÁMBÉRY. Dans ce volumineux ouvrage l'auteur s'efforçait de prouver que la langue hongroise n'appartient pas au groupe finno-ougrien et que Hongrois et Turcs sont parents de langue et de race. Le livre fit sensation non seulement dans les milieux savants, mais encore et surtout dans le grand public. Il provoqua de vives disputes qui se prolongèrent pendant plusieurs années et auxquelles prirent part Hunfalvy, Budenz, Vámbéry, Ferdinand Barna et en dehors de l'Académie quelques linguistes de la jeune génération. Ce fut la théorie de la parenté finno-ougrienne qui en sortit victorieuse. En 1895 VÁMBÉRY lui-même reconnut sa défaite, il écrivait en effet : « Pour le chercheur non prévenu il ne peut plus faire aucun doute que dans ses fondements l'édifice de la langue hongroise soit ougrien » (recte : finno-ougrien) ¹. La parenté linguistique magyaro-turque était abandonnée pour toujours.

Fidèle à ses vieilles traditions, l'Académie prêta de nouveau son appui à la culture de la langue dès qu'elle jugea son intervention nécessaire. Les monstruositées créées par certains néologistes avaient soulevé des protestations jusque dans le camp des novateurs. On entendait répéter aussi, de plus en plus, dans les milieux académiques, qu'il fallait opposer une digue à ce flot de créations hybrides et mettre fin à cette invasion d'expressions étrangères transplantées dans la langue hongroise par méprise ou de parti pris. Vers 1865, l'Académie offrit un prix au meilleur ouvrage contenant la critique des expressions étrangères et incorrectes

1. *A magyarság keletkezése és gyarapodása* (L'origine et l'expansion des Hongrois), p. 94.

mises à la mode depuis la rénovation de la langue et traçant les règles d'une rénovation rationnelle. Après que ce concours eut été renouvelé à plusieurs reprises sans résultats satisfaisants, le prix fut décerné en 1872 à l'ouvrage d'Emile PONORI-THEWREWK : *A helyes magyarság elvei* (Les principes du bon parler hongrois), tandis que Sándor IMRE obtenait une mention honorable avec *A magyar nyelvújítás óta divalba jött idegen és hibás szólások bírálata* (Critique des expressions étrangères et incorrectes mise à la mode depuis la rénovation de la langue). Ces deux ouvrages parurent l'année suivante.

En 1871, la Commission linguistique obtint de l'Académie Hongroise, sur sa demande, les fonds nécessaires à la publication d'un périodique intitulé *Magyar Nyelvőr* (Le gardien de la langue hongroise). Cette revue, dont le titre exprimait clairement la destination, parut dès le début de l'année suivante, et bénéficia pendant une trentaine d'années des subsides réguliers de l'Académie. Pour rédiger cette revue, la Commission linguistique avait choisi GÁBOR SZARVAS dont deux études, précédemment publiées sur les barbarismes en langue hongroise, justifiaient ce choix. G. SZARVAS était une individualité des plus caractérisées ; il parlait une langue nerveuse et succulente et maniait la plume en maître. C'était un adversaire redoutable pour les partisans de la rénovation linguistique : tremblant pour leurs innovations, ils voyaient en lui un outrancier qui voulait extirper tous les néologismes, qui voulait appauvrir et « empaysanner » la langue littéraire. La lutte s'engagea contre le *Nyelvőr*, dans la littérature et à l'Académie. Ferenc Toldy, János Fogarasi, Móric Ballagi, Sámuel Brassai, Sándor Imre attaquaient violemment les jeunes « *ósdia*k » (vétustes), ainsi qu'ils appelaient par dérision les orthologues, mais G. Szarvas et ses compagnons repoussèrent victorieusement toutes les attaques. La lutte des néologistes et des orthologues se renouvelait constamment dans la littérature et maintenait éveillé l'intérêt du public pour le bon parler hongrois. Le *Nyelvőr* avait beaucoup de lecteurs, son influence fut immense non seulement sur la langue littéraire, mais encore sur la langue de la science et de la presse.

Mais la phalange du *Nyelvőr* ne se contentait pas d'élaguer les « rejets bâtards », d'extirper les « sauvageons étrangers » du néologisme, ni d'enseigner à parler le bon hongrois. Elle ne pouvait invoquer simplement l'« instinct de la langue » dont tant de fois, et avec tant d'ironie, elle avait fait resplendir l'omniscience et la toute-puissance aux yeux des néologistes. Elle avait aussi besoin de la science linguistique : il lui fallait une connaissance approfondie de la langue ancienne et de la langue populaire.

Le *Nyelvőr* cultiva diligemment toutes les branches de la linguistique hongroise ; c'est aux écrivains de ce groupe que cette science a dû son grand développement.

Ce que Joseph Budenz était pour Pál Hunfalvy, Zsigmond SIMONYI le fut pour Gábor Szarvas. A partir de la fondation du *Nyelvőr*, et durant une cinquantaine d'années environ, il ne parut peut-être pas un seul numéro de cette revue où l'on ne retrouve le nom de SIMONYI au bas d'une ou plusieurs communications de plus ou moins grande étendue. Après la mort de Gábor Szarvas son nom remplaça d'ailleurs celui de ce dernier sur la couverture de la revue. La syntaxe est par excellence le domaine dans lequel nous lui devons le plus. Parmi ses ouvrages les plus importants nous citerons le premier (et unique) volume de sa grammaire hongroise systématique (*Tüzetes magyar nyelvtan*, 1895) écrite en collaboration avec M. Joseph BALASSA. Dans l'édition de l'Académie parurent les deux volumes d'un ouvrage intitulé : *A magyar nyelv* (La langue hongroise, 1889), livre de vulgarisation destiné au public lettré et écrit sous une forme très attrayante.¹ Avec Gábor SZARVAS il rédigea le *Magyar Nyelvtörténeli Szótár* (Dictionnaire historique de la langue hongroise) dont la publication commença en 1888 et fut achevée en 1893. Les trois volumes de cette œuvre monumentale, recueil du vocabulaire littéraire d'avant la réforme de la langue, eurent sur la linguistique une influence fécondante.

Le *Magyar Nyelvtörténeli Szótár* ouvrit la série des dictionnaires scientifiques publiés par l'Académie. Il fut suivi

1. Une traduction allemande a paru en 1907 : *Die ungarische Sprache. Geschichte und Charakteristik*. Strassburg, Trübner. Gr. in-8°, VIII, 443 p.

du nouveau *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire des dialectes hongrois), deux gros volumes in-4 (1893-1901), dont le rédacteur, Joseph SZINNYEI, dépouillait avec critique les recueils et publications de formes dialectales ainsi que les recueils de poésies populaires, sans parler d'une foule de manuscrits.

Un supplément au *Magyar Nyelvtörténeti Szótár* est le *Magyar Oklevél-szótár* (Dictionnaire des chartes hongroises, 1902-1906), recueil des mots hongrois qui se rencontrent dans les vieux documents latins et autres pièces d'archives. La plupart furent rassemblés par István SZAMOTA, mais ce fut M. Gyula ZOLNAI qui rédigea le dictionnaire.

En 1904 l'Académie mit au concours le plan d'un dictionnaire étymologique hongrois. L'œuvre primée fut celle de MM. Zoltán GOMBOCZ et János MELICH, que l'Académie chargea en 1906 d'achever le dictionnaire. Au commencement de l'année 1914 parut la première livraison du *Magyar Etymologiai Szótár* (Dictionnaire étymologique hongrois), puis six autres jusqu'au milieu de 1918, en tout soixante-dix feuilles d'imprimerie in-4. La publication, abandonnée en 1918, vient d'être reprise tout récemment : les auteurs viennent de faire publier le huitième fascicule¹ de leur œuvre monumentale ; elle embrasse le vocabulaire hongrois tout entier, et par conséquent, outre les termes de la langue littéraire et de la langue usuelle, les formes dialectales, ainsi que ceux des noms propres qui présentent quelque intérêt linguistique ou historique. Pour peu que ses auteurs réussissent à poursuivre et à achever leur ouvrage en le maintenant au même niveau, ce dictionnaire, rédigé avec un grand sens critique et selon une méthode modèle, comptera au tout premier rang des plus grandioses créations de la science hongroise.

En 1908, l'Académie institua la *Commission permanente du Dictionnaire*. Le président fut Kálmán SZILY, auteur de remarquables études sur l'histoire des mots hongrois, et qui par son impulsion et sa direction, seconda considérablement l'activité de l'Académie sur le terrain de la linguistique.

1. *Csobotos-daru*, 1926. Col. 1121-1280.

Dès l'année suivante, la commission s'occupa de rassembler la matière du nouveau *Nagy Szótár* (Grand Dictionnaire). Le travail fut dirigé d'abord par le rapporteur de la Commission, M. Gyula ZOLNAI, à qui M. Vilmos TOLNAI succéda plus tard dans ces fonctions. Actuellement le gros du travail est assuré par douze professeurs d'écoles secondaires que, sur la demande de notre Académie, le Ministre de l'Instruction publique a mis à la disposition de la Commission du Dictionnaire ; mais il y a aussi des collaborateurs extérieurs. En 26 années, 3.208 ouvrages ont été dépouillés et le nombre des expressions recueillies dépasse déjà deux millions et demi.

Au cours des vingt ou trente dernières années, l'Académie a édité aussi deux dictionnaires pratiques. L'un est le *Magyarító Szótár* (Dictionnaire du bon magyar, 1900), servant à éviter les mots étrangers inutiles, rédigé par M. Vilmos TOLNAI avec la collaboration de la Commission linguistique. L'autre est le vaste ouvrage de János FRECSKAY, le *Mesterségek szótára* (Dictionnaire des métiers, 1912), avec la description de cinquante branches industrielles : il se proposait de magyariser la langue hybride, moitié hongroise, moitié allemande, des ateliers.

En 1874, sous la direction et le contrôle d'un comité de rédaction composé de trois membres (Joseph BUDENZ, G. SZARVAS et Aaron SZILÁDY) commença la publication du *Nyelvemléktár* (Recueil des monuments linguistiques), qui fut close en 1908. Cette précieuse collection se compose de 15 volumes et embrasse 46 manuscrits ou fragments de manuscrit. La plupart (13) de ces volumes ont été publiés par György VOLF qui les a pourvus d'introductions où les manuscrits sont décrits exactement et leur histoire exposée.

Certains volumes du *Nyelvemléktár*, et précisément ceux qui contiennent les manuscrits les plus importants, se trouvant épuisés, la Commission linguistique de l'Académie décida en 1910 d'éditer un nouveau recueil plus complet, de monuments linguistiques, et en élabora le projet. Il a déjà paru (1916) la première moitié d'un volume où M. Gédéon MÉSZÖLY a rendu avec une exactitude paléographique le texte et l'original latin du *Bécsi-Kódex*, la plus ancienne bible hongroise.

L'Académie Hongroise a rendu accessibles au public, dans une imitation aussi fidèle que possible de l'original, trois des imprimés hongrois du xvr siècle : la traduction due à Benedek KOMÁTHY des Epîtres de Saint Paul (le tout premier livre imprimé dont le texte soit purement hongrois, 1883), l'*Énekes Könyv* (livre de cantiques) de Gergely SZEGEDI (1893) et le *Uj Testamentum* (Nouveau Testament) de Gábor PESTHY (1895), tous trois publiés par Aron SZILÁDY.

Les monuments linguistiques récemment découverts : les *Königsbergi Töredék Szalagjai* (Tranches du fragment de Königsberg, 1894), les *Gyulafehérvári Sorok* (Gloses de Gyulafehérvár, 1898) et le *Ómagyar Mária-siralom* (Complainte de Notre-Dame, 1923) ont été présentés à l'Académie Hongroise.

Parmi les anciens monuments du vocabulaire hongrois, l'Académie a publié les Gloses de Beszterce (1892), de Schlágl (1894), de Murmellius (1896), les fragments de divers vocabulaires (Gyöngyös, Brassó, Szikszai Fabricius Balázs, Calepinus). Ces recueils de mots, plus ou moins considérables, ont fourni une matière importante et contribué ainsi à accroître nos connaissances de l'ancienne langue hongroise. Pour compléter ces éditions M. János MELICH écrivit une histoire de la lexicographie hongroise (1907) embrassant les anciennes gloses jusqu'au *Dictionnaire* de François PÁRIZ-PÁPAI.

Le *Magyar Leveles Tár* (Epistolaire hongrois, 1861, 1879), le *Régi Magyar Költők Tárá* (Recueil des anciens poètes hongrois, 1877-1921) et *A budai basák magyarnyelvü levelezése* (La correspondance en langue hongroise des pachas de Bude, 1915) ne sont pas des publications éditées en vue de la linguistique, mais elles n'en sont pas moins pour les linguistes hongrois de très précieux recueils de matériaux, particulièrement les volumes dans lesquels le texte n'est pas transcrit suivant la version de l'éditeur, mais reproduit à la lettre d'après l'original.

Sous le titre de *Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig* (Nos monuments linguistiques jusqu'à l'âge de l'imprimerie) M. Gyula ZOLNAI donna en 1894 une anthologie des monuments linguistiques où l'on trouve, outre un exposé et des

fac-simile tout à fait fidèles, des explications linguistiques et historiques.

Au centenaire de la mort du grand RÉVAI, le pionnier de la linguistique hongroise, l'Académie Hongroise voulut faire acte de piété en éditant le troisième volume de l'*Elaboratio grammatica Hungarica*, dont le manuscrit nous est resté pour la plus grande partie, conservé à la Bibliothèque du Musée National Hongrois.

Les études de Hunfalvy et de Budenz dans la revue *Magyar Nyelvészet* avaient ouvert la série des études linguistiques hongroises. A mesure que s'accroissait la matière accessible aux chercheurs, l'activité devenait plus vive. La thèse soutenue en Allemagne par l'école dite des *Junggrammatiker*, selon laquelle les lois phonétiques ne souffrent pas d'exceptions, entraîna aussi les linguistes hongrois à des recherches phonétiques approfondies. Au cours des trente dernières années, on s'est consacré à l'histoire du vocalisme vieux-hongrois. *Hogy hangzott a magyar nyelv az Árpádok korában?* (Comment se prononçait le hongrois au temps des Arpád ?) tel était le titre d'une étude de Joseph SZINNYEI lue à l'Académie en 1895 et dont il est vrai que la conclusion a fini par être abandonnée, mais qui n'en renfermait pas moins une thèse nouvelle dont l'influence féconde se fit sentir dans le progrès de la phonétique hongroise. Trente années durant il se forma autour de la question toute une petite littérature, parmi laquelle il convient de relever les études de MM. JÁNOS MELICH et ZOLTÁN GOMBÓCZ. Aujourd'hui l'histoire des voyelles hongroises dans le proto-hongrois et le vieux-hongrois est presque entièrement élucidée.

Comme nous l'avons vu, l'Académie a, dès le début, considéré que l'une de ses tâches principales est de recueillir des matériaux de la langue populaire, et les résultats se montrèrent dès les premières années.

Des communications sur la langue populaire parurent dans la *Magyar Nyelvészet* et dans les *Nyelvtudományi Közlemények*, mais ce fut surtout le *Magyar Nyelvőr* qui exploita la mine d'or de la langue du peuple. Il communiquait dans chaque numéro des formes dialectales, des dictons, des pro-

verbes, des contes, des légendes, des chansons, des incantations, des superstitions, etc. Il y parut aussi bon nombre d'études sur les dialectes. C'est en utilisant les abondants matériaux publiés là et ailleurs, ainsi que des données recueillies au moyen de questionnaires, que M. Joseph BALASSA écrivit son ouvrage : *A magyar nyelvjárások osztályozása és jellemzése* (La classification des dialectes hongrois et leurs caractéristiques, 1891). Pendant que les dernières livraisons du nouveau *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire dialectal) étaient en train de paraître, la Commission linguistique décida (en 1900) de recueillir encore une fois des formes dialectales pour le supplément de ce dictionnaire. A cet effet elle envoya plusieurs jeunes chercheurs passer les mois d'été en diverses régions, et ce travail, poursuivi pendant quelques années, nous valut aussi plusieurs études sur les dialectes.

Mais nos linguistes ne négligèrent pas non plus la question des mots d'emprunt qui ont passé dans la langue hongroise. Les travaux de M. Bernát MUNKÁCSI grossirent la liste, dressée par Budenz, des mots d'origine turque, et ce même auteur publia en 1901 un volumineux ouvrage sur les éléments aryens et caucasiens des langues finno-ougriennes; l'histoire de la question y est exposé en guise d'introduction. Les mots d'origine slave ont occupé surtout Oscar ASBÓTH et M. János MELICH; ce dernier a réussi, dans un grand ouvrage intitulé *Szláv jövevényszavaink* (Nos mots d'origine slave, 1903, 1905) à élucider deux importantes questions de l'histoire de la civilisation hongroise au temps des Árpád : la terminologie chrétienne dans la langue hongroise et l'origine de notre écriture en lettres latines. Gábor SZARVAS a découvert l'origine allemande de beaucoup de mots. Nous devons à M. János MELICH un dénombrement aussi complet que possible des mots d'origine allemande de la langue hongroise (1895), et c'est encore lui qui a découvert de quels territoires proviennent les plus anciens (1900); il a démontré aussi, que quelques mots empruntés au vieux-français ont passé dans le hongrois (*Magyar Nyelv*, 1914). La recherche des mots d'origine italienne a occupé surtout M. Sándor KÖRÖSI; les mots d'origine roumaine, rassem-

blés une première fois par Antal EDELPACHER (1876), ont fait plus tard (1893-94) l'objet d'une nouvelle étude de Joseph SZINNYEI; d'autre part les mots hongrois passés dans les langues étrangères n'ont pas été négligés non plus.

Sur le terrain de la linguistique finno-ougrienne, BUDENZ et ses élèves étaient à l'œuvre dès 1877. La série de leurs travaux fut inaugurée par Zsigmond SIMONYI, avec son étude sur les *modes* dans les langues finno-ougriennes et vingt ans après une troisième génération de linguistes s'était déjà mise à la besogne. L'Académie Hongroise, qui avait autrefois édité deux ouvrages pour encourager l'étude de la langue finnoise (en 1859 parut une grammaire finnoise par István FÁBIÁN et en 1861 une volumineuse chrestomathie finnoise par Pál HUNFALVY), publia en 1884 un dictionnaire finno-hongrois par Joseph SZINNYEI, qui embrassait le vocabulaire de la langue littéraire d'alors et celui de la poésie populaire. Avec l'appui de l'Académie Hongroise, Ignace HALÁSZ et M. Bernát MUNKÁCSI entreprirent des voyages d'études. Le premier, un des meilleurs ouvriers de la linguistique hongroise, voyagea à trois reprises (1884, 1886, 1891) parmi les Lapons de la Suède et de la Norvège. Le résultat de ses investigations fut des publications de textes, des grammaires, des dictionnaires et des descriptions de dialectes (1885-1901) qui s'ajoutèrent à ses précédentes grammaires (1881, 1883) de la langue laponne. M. Bernát MUNKÁCSI rassembla (1885) au pays des Votiaks des produits de la poésie populaire et la matière d'un dictionnaire et publia plus tard les *Volják népköltészeti hagyományok* (Les traditions de la poésie populaire votiak, 1887) et *A volják nyelv szótára* (Dictionnaire de la langue votiak, 1896), l'un des dictionnaires finno-ougriens les plus complets. Son second voyage d'études eut des résultats plus considérables encore et surtout beaucoup plus précieux pour nous : parti pour la Sibérie au printemps de l'année 1888, il parcourut, au prix de grandes souffrances et de grandes privations, les immenses territoires qu'habitent les Vogoules ; il y recueillit en foule les produits de la poésie populaire et la matière d'un dictionnaire, et déchiffra la partie considérable des textes recueillis par REGÜLY qui pendant un demi-siècle était

resté comme un trésor enfoui, depuis que Reguly en avait emporté la clef dans la tombe. Le *Vogul Népköltési Gyűjtemény* (Recueil de la poésie populaire vogoule, 1892, 1921) qui, avec les introductions sur la poésie populaire des Vogoules et sur leurs croyances ancestrales et les explications sur les formes linguistiques dont les textes sont accompagnés, remplit plus de deux mille cinq cents pages, constitue de riches archives contenant les productions spirituelles d'un peuple en voie d'extinction ; pour le linguiste comme pour le folkloriste, c'est un ouvrage extrêmement précieux. C'est encore à ses voyages d'études en Sibérie que nous devons le traité de Munkácsi sur la déclinaison et la conjugaison dans les dialectes vogoules (1894). Son recueil de poésie populaire vogoule servit encore à la rédaction de deux *Vogul szójegyzék* (Listes de mots vogoules) déjà parues (celle de Móric SZILASI en 1896 et celle de M. Zoltán TRÓCSÁNYI en 1900), tandis que le grand dictionnaire vogoule de M. MUNKÁCSI est en préparation.

Une bonne part des travaux mentionnés plus haut parurent d'abord dans les *Nyelvtudományi Közlemények* et furent ensuite publiés séparément. De même pour un certain nombre de textes et de données lexicographiques se rapportant à d'autres langues parentes notamment : les échantillons linguistiques de lapon de Kola d'Arvid GENETZ (1874), un court échantillon linguistique livon et un fragment de chant vepse publiés par M. Emile SETELE (1889, 1890), les textes tchérimisses d'Urjoui de M. Yrjö WICHMANN (1908), zyriènes de M. David FOKOS-FUCHS, en 1913, et ostiaks du Nord de M. Joseph PÁPAY (1910) ; le dictionnaire tchérimisse de Móric SZILASI, rédigé en collaboration avec Arvid GENETZ (1901), la nomenclature de mots sud-ostiaks dressée par M. Bernát MUNKÁCSI en se servant des données recueillies par Károly PÁPAI (1896) et la nomenclature de mots ostiaks de l'Irtych de Séraphin PATKANOV (1902). Pendant la guerre mondiale, la Commission linguistique encouragea les chercheurs à recueillir parmi les prisonniers de l'armée russe, internés dans les camps de Hongrie, des données linguistiques : bien des échantillons de la poésie populaire ainsi que des matériaux lexicographiques tchérim-

misses, zyriènes et votiaks furent rassemblés de cette façon.

Outre les reproductions de textes et les travaux lexicographiques, les *Nyelvtudományi Közlemények* donnèrent un grand nombre d'exposés et d'études sur des questions de phonétique, de morphologie et de syntaxe finno-ougriennes. Nous n'en mentionnerons ici que quelques-unes portant sur toute la linguistique finno-ougrienne ou n'intéressant que la linguistique hongroise proprement dite : M. Emile SETELE y publia un traité de phonétique, le premier chapitre entièrement achevé de sa célèbre théorie sur l'alternance des degrés et qu'il présenta à l'Académie Hongroise (1896). Des tentatives sérieuses et dont les résultats peuvent, en partie, être considérés comme acquis, eurent lieu en vue d'établir quels sons, dans les langues proto-ougriennes et proto-finno-ougriennes, ont donné naissance aux voyelles hongroises ; M. Bernát MUNKÁCSI a traité la première de ces questions (1895), M. Zoltán GOMBOCZ la seconde (1910). D'autre part depuis l'étude d'Ignác HALÁSZ : *A finn-ugor és a szamojéd nyelvcsalád rokonságáról* (De la parenté des familles linguistiques finno-ougrienne et samoyède, 1893-94), on peut considérer cette parenté comme établie.

Au début de l'année 1920, la Commission linguistique de l'Académie Hongroise décida — pour couronner en quelque sorte l'activité qu'elle avait déployée jusqu'alors — de faire écrire un manuel de linguistique hongroise et de linguistique finno-ougrienne. Dix-huit collaborateurs travaillent à la rédaction du *Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* (Manuel de linguistique hongroise), la moitié du livre est écrite et si la publication n'en est encore qu'à la sixième livraison, les temps difficiles que nous traversons en sont la seule cause. L'ouvrage embrassera, réunis en un système, les résultats certains acquis jusqu'à présent, mais aussi bien des données nouvelles, fournies par les recherches actuellement en cours. Il indiquera les questions qui ne sont pas encore résolues et désignera le but et les voies des travaux ultérieurs. Ainsi, se rejoindront dans ce livre le passé, le présent et l'avenir.

CENT ANS DE LITTÉRATURE HONGROISE

(1825-1925)

Quand l'Académie Hongroise se constitua (1825), la littérature hongroise n'était plus à créer : elle existait depuis plusieurs centaines d'années, et il y avait plus d'un demi-siècle qu'après une période de stagnation elle avait pris un nouveau développement où il y avait quelque chose de conscient, de voulu, et qui tenait de la propagande. Des associations se formèrent de toutes parts et, en attendant que ce rôle pût être joué par une institution spéciale, ce furent certaines personnalités qui dirigèrent le mouvement et lui servirent de centre. Ce qui distingue des précédentes cette nouvelle époque littéraire, dont l'année 1772 marque le début, c'est justement cette activité consciente, ce travail d'organisation et de propagande, ce rassemblement des forces, en d'autres termes c'est le fait que désormais la littérature a sa place au nombre des grandes tâches nationales. Dès lors, l'écrivain ne veut plus seulement atteindre tel ou tel but déterminé : il sait qu'en écrivant il sert par cela même la cause de la culture nationale, qu'il contribue au maintien de la nation.

L'Académie n'a donc pas créé la littérature : c'est au même besoin psychologique, au même effort visant l'évolution nationale que l'une et l'autre doivent leur existence. Si l'argent et l'autorisation royale n'avaient pas fait défaut, l'Académie aurait vu le jour à l'époque où se produisit la renaissance de notre littérature. La fondation de l'Académie se fit attendre longtemps, mais le développement des belles-lettres, dans les vers comme dans la prose, avait déjà commencé.

Pendant cette période, de plus d'un demi-siècle, qui pré-

cède la création de l'Académie, la question de la forme est au premier plan. Les diverses « écoles » se distinguent surtout l'une de l'autre par les directions qu'elles suivent au point de vue de la forme et du goût. Il semble que pendant tout ce temps la littérature cherche sa forme. Elle cherche une langue, une métrique, un mode d'expression et de composition plus beaux, plus artistes. Au cours de ce processus, pendant lequel ces écoles arrivaient tour à tour à l'hégémonie, nous avons déjà dépassé deux étapes au moment où fut fondée l'Académie. *L'école française* d'abord et tout dernièrement *l'école antiquisante* avaient déjà joué leur rôle, et la littérature hongroise s'était assimilé le meilleur résultat de leurs efforts. Du classicisme antique, la forme était demeurée, et connut encore une courte floraison, mais le fond et l'esprit étaient déjà romantiques. Les tendances de *l'école allemande* ne tardèrent pas à l'emporter, même dans les questions de forme. Quant à la quatrième école, celle des *magyarisants*, loin de s'étendre, elle perdait du terrain. Le goût se modernisait, mais non dans le sens national : dans la poésie lyrique, le drame, les récits en prose et plus tard en vers, c'est du côté de l'Europe occidentale qu'il évoluait. En somme, une simplification considérable s'opérait dans les diverses tendances. Mais il y avait toujours quelque opposition entre les besoins du public et la littérature. Celle-ci était déjà artistique, moderne aussi, mais, considérée du point de vue artistique, elle n'était pas encore nationale.

Parmi les grandes réformes artistiques, celle de la versification fut en grande partie réalisée. Les mètres classiques furent conquis à notre littérature, et effectivement cultivés ; mais nos poètes s'exercèrent aussi dans les formes occidentales, qui furent introduites alors et qui depuis ce temps n'ont cessé d'être en usage. Mais la rénovation et la culture artistique du rythme national n'eurent pas encore lieu à cette époque. On distingua les genres au point de vue de la forme intrinsèque, du son et de la langue ; on sépara les styles. Le principal mérite en revient à KAZINCZY. La prose fut tirée de sa platitude et dans le vers l'éloquence poétique s'éleva jusqu'à la majesté de l'ode. C'est alors que se livra

la plus grande bataille littéraire du temps, celle des néologues et des orthologues, qui se termina par la victoire des novateurs et par un certain rapprochement entre les adversaires. Et c'est précisément l'année de la fondation de l'Académie que naquit, avec la *Zalán Futása* (La fuite de Zalán) de VÖRÖSMARTY, la nouvelle langue poétique hongroise. C'était une révélation, c'était comme le bouquet marquant l'achèvement du gros œuvre, comme une perspective grandiose ouverte sur les temps nouveaux. Cette langue hongroise, naguère encore tenue pour pauvre et inapte aux usages de la vie publique, s'avérait propre aux tâches artistiques les plus délicates.

Mais ces conquêtes n'affectaient pas seulement la forme et le côté artistique : elles s'étendaient aussi au fond. Déjà les premiers recueils de chansons d'amour passaient de main en main : les *Amours de Himfy* d'Alexandre KISFALUDY (1801, 1807), et la *Lilla* de CSOKONAI ; avec la *Dorottya* (1804), le poème héroï-comique était créé ; les odes de BERZSENYI, les lettres de KAZINCZY étaient écrites, et la poésie s'était enrichie d'une œuvre dont la valeur était encore méconnue ; la meilleure tragédie hongroise, le *Bánk Bán* de KATONA (1819).¹ Mais à tout prendre, le contact immédiat avec la vie n'était guère réalisé encore en littérature. Il y avait une tendance à négliger plus ou moins les œuvres qui s'adressent à la foule, et le public lui-même avait peu de sens pour les aspirations artistiques d'ordre supérieur. Les ouvrages d'actualité comme *Etelka* (1788), le roman de DUGONICS, dirigé contre l'absolutisme et le système germanisateur de l'empereur Joseph II, pouvaient seuls intéresser un grand nombre de lecteurs. D'ailleurs la littérature n'était pas une carrière, tout au plus pouvait-elle nourrir quelques rédacteurs. RÉVAL, CSOKONAI, VIRÁG vécut et moururent dans la pauvreté. Si des écrivains comme Alexandre (Sándor) KISFALUDY et BERZSENYI ne connurent pas le besoin, c'est qu'ils possédaient un domaine. Mais KAZINCZY paya du sien la gloire de remplacer pendant longtemps, au milieu de l'indifférence générale, l'Académie Hongroise encore à créer.

1. Une traduction française a paru en 1910 par Ch. de Bigault de Casanove : *Bánk bán*. Tragédie historique en 5 actes. Paris, Champion, 16°, 194 p.

Telle était la situation quand l'Académie Hongroise fut enfin constituée. Et la littérature avait justement un nouveau chef qu'entourait une garde toute fraîche d'écrivains enthousiastes et pleins d'avenir ; le centre naturel de la vie littéraire était trouvé : Pest ; elle avait son nouvel organe : l'*Aurora* ; les genres qui s'adressent à la foule, drame, roman, nouvelle, commençaient à fleurir. De nouveaux buts, des tendances nouvelles, une ardeur juvénile régnaient dans le monde des lettres.

Une grande tâche restait à accomplir : rapprocher de la vie la littérature, lui donner plus d'étoffe et de fond, créer et développer les genres encore absents, fondre l'élément national avec l'élément artistique, magyariser les lettres hongroises tout en cultivant les relations littéraires avec l'étranger, poursuivre le travail de simplification, mettre la poésie à la portée de tous, la rendre plus apte encore à renforcer l'âme nationale et à devenir l'éducatrice du pays, en un mot : donner à la Hongrie une littérature richement organisée, européenne et nationale.

Tout cela s'accomplit dans le premier demi-siècle d'existence de l'Académie et — d'une manière satisfaisante en général, mais à divers égards avec un brillant succès — la vie littéraire se forma. L'évolution de la littérature hongroise suit alors une grande courbe dont la première moitié va jusqu'à la guerre d'indépendance (1848) ; la seconde moitié s'étend jusqu'au début de la période qui suit le compromis avec l'Autriche (1867) ; elle est le complément symétrique de la première : l'une correspond à l'ère des réformes, l'autre à celle de l'oppression politique et à l'époque du compromis. Cependant il ne faut pas voir une décadence dans cette seconde moitié de la courbe, mais partie un nouveau progrès et partie le complément et l'achèvement de la première période.

A l'époque des réformes, le développement littéraire s'accomplit pour ainsi dire avec une rapidité vertigineuse, non pas tant sous le rapport des proportions, mais bien plutôt quant aux valeurs. Maintenant qu'elle avait un institut pour lui servir de centre et qu'elle avait trouvé dans la vie publique une alliée puissante, maintenant que les réformes

sociales, économiques et politiques avaient enfin commencé, la littérature devenait plus hardie dans son inspiration. Le premier résultat de ce changement fut qu'elle entra plus immédiatement en contact avec la vie et particulièrement avec la vie publique. Mais l'esprit public s'était éveillé à son tour, l'intérêt des lecteurs allait croissant, leur nombre augmentait aussi, et les écrivains rencontraient dans le pays une audience plus générale et plus manifeste.

La fièvre de création qui caractérise cette époque est pour beaucoup dans le prestigieux développement que prit alors la littérature hongroise. La volonté de vivre et l'ardente profession de foi nationale, la grandeur du but, l'élan universel donnaient des ailes au talent, décuplaient les énergies spirituelles. Les mouvements qui secouaient alors, comme des convulsions nerveuses, les peuples de l'Europe : la fièvre romantique, la réaction contre la Sainte-Alliance, l'amour de la liberté qui se réveillait chez tous les peuples, le sentiment de leur solidarité, la compréhension mutuelle de leurs aspirations, et les mouvements intellectuels et littéraires provoqués par les idées nouvelles, stimulèrent aussi en Hongrie l'esprit public ainsi que l'instinct de création littéraire.

L'Académie Hongroise n'était pas seulement une loge d'où l'on assistait à la bataille littéraire. Elle avait, dès sa fondation, accueilli tous ceux, vieux ou jeunes, qui honoraient les lettres hongroises. Trois de ses membres tinrent entre leurs mains, pendant l'ère des réformes, la direction du mouvement. Ils formaient comme un aréopage : c'était d'abord un génie créateur, le plus grand poète du temps : VÖRÖSMARTY, puis le représentant du génie critique : BAJZA, et enfin Ferenc TOLDY, héritier de l'esprit agitateur de Kazinczy, et qui personnifiait le génie de l'histoire littéraire. L'influence de ces trois hommes ne fut pas une entrave au progrès ; l'accueil qu'ils firent aux nouveaux talents : à PETŐFI lui-même entre autres, et plus tard à JÁNOS ARANY, suffirait à le prouver.

Les productions poétiques de ces deux générations — celle de Vörösmarty et celle de Petőfi et d'Arany — et d'une manière générale la littérature de ce demi-siècle (à dater de

la fondation de l'Académie) ont appris aux poètes hongrois à interpréter, en leur donnant une expression artistique, et conformément à l'esprit moderne et au génie hongrois, les sentiments de l'individu et de la communauté.

Le génie poétique se manifeste chez VÖRÖSMARTY avec une puissance, une originalité, une richesse inconnues jusque-là et jamais surpassées depuis. Ce qui fait la grandeur de Vörösmarty, c'est le mystère inanalysable, le prestige infini de sa personnalité, c'est une imagination hardie qui embrasse l'univers, une sensibilité, un talent également à l'aise dans le sublime et le gracieux, dans l'humeur et la tendresse, une inspiration amoureuse, philosophique et patriotique dont le charme est entièrement nouveau. Il ajouta à la lyre hongroise des cordes à la résonnance plus riche, au timbre plus plein et plus varié. C'est chez lui que nos poètes apprirent à donner une expression aux vagues pressentiments, à traduire dans leurs contemplations les intuitions métaphysiques. Et c'est lui encore qui leur enseigna l'éloquence. Au point de vue verbal, son imagination créatrice est l'une des plus prodigieuses de la littérature universelle.

La force agissante de la personnalité se manifeste d'une manière encore plus directe, plus caractéristique et plus libre dans l'œuvre de PETÓFI, entré si jeune dans l'immortalité, et dont l'art reflète merveilleusement tous les aspects de la vie. Sa poésie est une poésie de circonstance, telle que beaucoup l'ont tentée depuis Gœthe, quoiqu'il fût donné à bien peu de la réaliser. Il conquiert de nouveaux thèmes, de nouveaux motifs à la lyre hongroise. L'amour, le patriotisme, la passion de la liberté trouvent en lui l'interprète le plus tendre et le plus fougueux. Tout se change en or entre ses mains, tous les détails de la vie revêtent chez lui un aspect poétique. Petófi n'a pas conquis à la poésie des provinces imaginaires, mais il nous a montré que l'on peut regarder la réalité elle-même avec les yeux d'un poète. Il a embelli pour nous notre milieu familier, il a laissé dans l'âme hongroise une empreinte ineffaçable. Mais ce n'est pas seulement sa propre personnalité qui trouve son expression dans les œuvres de ce lyrique : c'est le caractère hongrois et

le sentiment de l'époque. C'est lui, entre tous les poètes du monde, qui a prêté les plus magnifiques accents à la grande passion du milieu du XIX^e siècle, l'amour de la liberté.

L'attitude objective et le sentiment éthique d'ARANY complètent en quelque sorte l'ardeur subjective de Petófi. Une forte individualité se manifeste aussi dans toute son œuvre poétique, mais le caractère typique de la race et de la nation hongroise, tel que l'ont façonné dix siècles d'histoire, s'y révèle en même temps. De tous les poètes hongrois Arany est celui qui représente le plus richement et le plus artistiquement l'individualité de la nation. Par la vigueur de la composition qui, chez lui, suit toujours la ligne de processus psychologique, l'étonnante variété du ton et du débit, la pureté et la perfection artistique de la langue, qui est une merveille de plastique et d'harmonie, ses poèmes épiques et ses ballades marquent l'apogée de la littérature hongroise.

Les qualités propres à l'âme hongroise se réalisèrent pleinement chez ces trois poètes et chez leurs contemporains. Mais les sentiments et les aspirations du temps trouvèrent aussi chez eux leur expression ; même dans l'œuvre épique d'Arany, qui malgré toute son objectivité n'est pas seulement une évocation du passé, mais aussi le symbole poétique des vœux et des espérances qui agitèrent cette époque.

Surtout avant la guerre de l'indépendance hongroise (1848-1849), la poésie hongroise se fit volontiers l'interprète des aspirations nationales et universelles. Mais, après l'échec de la révolution, la douleur de la défaite, les déceptions qui atteignirent l'humanité, les crises qu'elle traversa inspirèrent nos poètes, et c'est de cet état d'âme que jaillirent les poésies patriotiques de TOMPA, ARANY, GYULAI, János VAJDA, et l'œuvre lyrique, sauvage et artistique à la fois : *A vén cigány* (Le vieux tzigane) de VÖRÖSMARTY. Une certaine désillusion se remarque aussi dans la poésie de cette époque. Après les événements de 1848-49, un changement se produisit dans les idées démocratiques d'ARANY, et la vie populaire devint dans le *Bolond Istók* (Étienne le Fou), le sujet d'un tableau naturaliste (1850). Mais les poètes hongrois ne négligèrent pas non plus l'expression des sentiments de l'individu, soit dans sa vie personnelle soit dans ses rap-

ports avec la communauté, qui sont pour le romantisme un thème favori : l'individu et la société chez EÖTVÖS, l'individu et la nation chez PETÓFI, l'individu et les traditions chez ARANY, la place de l'individu dans l'évolution de l'humanité et le sens profond de l'histoire du genre humain chez MADÁCH, pour ne pas poursuivre plus loin cette énumération.

Au point de vue de l'art et de la forme, les résultats furent aussi considérables. Petófi et Arany réussirent enfin à fondre ensemble l'élément artistique et l'élément national. Ils surent tirer parti de la poésie et de la langue populaires, auxquelles ils empruntèrent, pour les affiner, à l'une son rythme et à l'autre ses plus belles fleurs, et créèrent une poésie bien hongroise et comprise aisément de tous. Ainsi l'une des plus anciennes écoles, appuyée sur les plus vieilles traditions : *l'école magyarisante*, rentra enfin dans ses droits. Notre poésie devint entièrement hongroise par la forme comme par le fond.

Au commencement de cette époque, le genre dominant était l'épopée, écrite encore en hexamètres. Ces peintures sombres ou éclatantes de la grandeur passée semblaient satisfaire cette soif de poésie épique qui s'était emparée de la nation dès le milieu du XVIII^e siècle, et l'impression que la *Fuite de Zalán* de Vörösmarty (1831) exerça sur l'âme hongroise a son importance historique. Mais en dépit de leur lyrisme et malgré des parties admirables, ces grandes épopées sont défectueuses au point de vue de la psychologie et de la composition. Quelques dizaines d'années plus tard, l'épopée ressuscitait déjà sous une forme nouvelle : dans le rythme national perfectionné par nos poètes, et dans la belle langue que la langue populaire avait fécondée. ARANY sut varier même son style épique. *Buda halála* (La mort de Buda, 1864), par exemple, est écrit dans une langue essentiellement différente de celle de *Toldi*. Nous nous trouvons chez Arany en présence d'une richesse de ton, de style et de sujets sans exemple dans la poésie épique. Dans l'épopée idyllique à sujet naïf, l'épopée humoristique, l'épopée comique, l'épopée sentimentale à la Byron, la grande épopée héroïque, l'épopée romanesque, Arany est un maître.

Dans le drame, et bien que le progrès soit ininterrompu depuis que Károly KISFALUDY institua ce genre, nous n'avons pas fêté de semblables triomphes. Nos auteurs ont recherché l'effet : tantôt l'effet poétique, tantôt l'effet théâtral, et souvent le succès fut considérable. La langue du drame en vers fut créée par VÖRÖSMARTY. Quarante ans de suite avec une rare fécondité, SZIGLIGETI, — un autre Scribe —, se fit le fournisseur de la scène, et c'est encore lui qui vers 1845 fonda la comédie populaire, qui fut un genre florissant pendant près d'un demi-siècle. Un grand nombre d'auteurs travaillaient à côté de lui, et plusieurs connurent le succès, comme le comte TELEKI avec son *Kegyenc* (Favori, 1841). Mais si la production assurait les besoins quotidiens, aucune œuvre nouvelle n'égala en valeur dramatique le *Bánk Bán* de KATONA, dont la publication (1821) avait eu lieu entre temps. Les créations les plus précieuses de ce demi-siècle sont deux poèmes dramatiques d'un genre tout spécial, une féerie de VÖRÖSMARTY : *Csongor és Tünde* (1831), qui pour le sens profond et la fraîcheur poétique peut être rangée à bon droit à côté du *Songe d'une nuit d'été*, et l'œuvre de MADÁCH : *Az ember tragédiája* (La tragédie de l'homme, 1861)¹, composée sous le régime de l'absolutisme autrichien, vaste et profonde conception poétique et philosophique où le génie de Madách porte sur la scène la vie du genre humain à travers les âges et le problème de ses destinées.

Le genre littéraire dont le développement fut le plus rapide est le roman. A peine est-il cultivé en Hongrie que déjà, avec EÖTVÖS, il s'élève au niveau du roman européen et se ramifie en trois ou quatre types, atteint chez KEMÉNY à la profondeur tragique et psychologique, tandis qu'avec son incomparable talent d'exécution JÓKAI en fait une galerie de types hongrois en même temps que le trésor de l'humour national et le miroir de la sensibilité hongroise. Mais pendant toute cette époque le principal genre littéraire fut la poésie lyrique. C'est elle qui nous a laissé les monuments les plus remarquables tant par le fond que par la forme. A l'ode antique, monumentale, aux lignes simples

1. Une traduction française a paru en 1896 par Ch. de Bigault de Casanove : *La tragédie de l'homme*. Paris, Mercure de France, 254 p.

et sévères de BERZSENYI, VÖRÖSMARTY substitua l'ode moderne, inquiète, orageuse et capricieuse, et fonda ainsi le nouveau lyrisme subjectif dont la forme est le « poème ». PETÓFI créa le lied spécifiquement hongrois, but des efforts incessants des générations précédentes. Et dans les genres mineurs beaucoup de chefs-d'œuvre virent aussi le jour : VÖRÖSMARTY donna ses épigrammes, sa *Szép Ilonka* (Belle Hélène), dans la légende son *Hedvig*, dans la peinture poétique : *Egy szegény asszony könyve* (Le livre d'heures d'une pauvre femme), et PETÓFI ses tableaux de genre et ses descriptions lyriques. Après la révolution paraissent les ballades d'ARANY : drames puissants coulés en des strophes légères.

Pendant cette période, la poésie magyare évoluait de plus en plus dans le sens d'un réalisme sain,

La noblesse de la forme s'étendit aussi à la prose, mais à l'art oratoire avant tout. D'une manière générale, KÖLCSEY fut le créateur de l'éloquence artistique, et c'est lui aussi qui éleva le discours politique à la hauteur d'un genre littéraire, par la force de la composition, la noblesse du pathétique, la chaleur poétique, la musique de la phrase et la solennité du débit. Dès l'époque des réformes, toute une phalange d'orateurs de talent prirent la parole aux assemblées nationales. Les deux plus grands : DEÁK et KOSSUTH, comptent l'un dans le genre éthique, l'autre dans le genre pathétique parmi les maîtres de l'art oratoire. Comme elle avait trouvé en Petófi son plus éloquent poète, la grande passion du XIX^e siècle : la passion de la liberté trouva en Kossuth son magnifique orateur. Kossuth fit de la presse ce que Széchenyi avait fait du livre : une des puissances de la vie publique hongroise, et c'est lui qui écrivit dans les journaux en Hongrie les premiers articles de fond.

En se faisant l'organe de la théorie et de la discipline intellectuelle, la critique — qui déjà ne se laissait plus intimider — rendit d'éclatants services et contribua pour une large part au sain développement de la littérature hongroise. Si BAJZA conquit à la critique hongroise son indépendance, c'est Pál GYULAI qui lui donna toute son importance esthétique. Non moins intrépide que son redoutable devancier, mais avec un horizon plus étendu, avec plus de

finesse et plus de largeur d'esprit, il fut aussi un grand écrivain.

A la même époque, Ferenc TOLDY pose les bases de l'histoire littéraire. Sa conception fondamentale est celle de SZALAY dans sa philosophie de l'histoire, celle de DEÁK dans sa théorie de la continuité juridique : la notion de l'individualité nationale considérée comme une substance historique et vivante. C'est sur ces fondements que l'histoire littéraire, notablement réformée par GYULAI et ses successeurs, continua de s'édifier.

La langue de la prose se forma plus lentement que celle de la poésie. Mais elle se clarifia pourtant, aussi bien dans l'art oratoire que dans le genre narratif et la dissertation scientifique. Dans le roman et la nouvelle, JÓKAI mit à profit toutes les ressources du vocabulaire, donna au récit un charme et une aisance inconnus jusqu'alors, et créa la prose narrative. Quant à la dissertation scientifique, c'est en premier lieu dans la prose de GYULAI, vivante, bien hongroise, et limpide comme le cristal, qu'elle devait chercher un modèle de style.

L'influence de l'âge héroïque de la littérature hongroise se prolongea jusque dans la période qui suivit le compromis austro-hongrois (1867). Le *Toldi Szerelme* (L'amour de Toldi) d'ARANY, les ballades qu'il écrivit dans sa vieillesse, et ses *Őszikék* (Fleurs d'automne) virent le jour un peu avant 1880, et l'activité littéraire de JÓKAI ne cessa que vers le commencement de notre siècle.

Mais après le compromis un changement s'était produit peu à peu. La situation s'était relativement affermie au point de vue du droit public, et de nouvelles perspectives s'ouvraient devant la nation. Une des sources où pendant des siècles la poésie hongroise avait puisé son inspiration sembla près de tarir ; il n'y avait plus lieu de craindre pour l'existence de la Hongrie, et l'esprit de résistance ne répondait plus dans une si large mesure au sentiment national. Et d'autre part le but que le pays se proposait désormais était plutôt de nature positive : il s'agissait de consolider intérieurement l'organisme de l'Etat et de veiller à des intérêts économiques, sociaux ou intellectuels. C'était surtout vers

ceux-ci que se tournait l'attention. Les sciences prirent un heureux développement, s'enrichirent et se ramifièrent de plus en plus. Nulle part le progrès ne fut aussi considérable que dans ce domaine.

Le changement des idées, la tendance positiviste et matérialiste contribuèrent à l'épuisement de la veine lyrique, sans d'ailleurs inspirer aucune œuvre littéraire particulièrement remarquable. Au temps du compromis austro-hongrois (1867) une réaction se produisit déjà contre ces tendances, et quelques écrivains se jetèrent dans le néo-romantisme. Après la grande époque qui venait de s'achever, on eût pu croire qu'au bout d'une génération le roman hongrois conquerrait une place importante dans la littérature européenne, mais cette espérance ne se réalisa pas.

De son côté, la poésie continua de se développer jusque dans le dernier quart du XIX^e siècle. Le temps des grandes conquêtes littéraires était passé, et les poètes se contentaient de cadres modestes. Mais nos lyriques s'attachèrent à la finesse du détail et se distinguèrent surtout dans la peinture des situations et des sentiments individuels et dans l'expression des états d'âme compliqués. SÁNDOR ENDRÓDI, EMILE ÁBRÁNYI, JOSEPH KISS, GYULA REVICZKY et plusieurs de leurs contemporains sont indubitablement des talents remarquables.

Dans le drame, les auteurs hongrois se sont surtout attaqués aux questions sociales.

Pour ne pas être écrasée par le poids du passé, pour échapper à l'emprise de la tradition et assurer son indépendance intellectuelle, une partie de la nouvelle génération rejeta le caractère, le ton, les rythmes nationaux, adopta le goût étranger et chercha ses modèles de préférence hors de la Hongrie. S'attacher à ce qui est individuel et à ce qui est généralement humain, tel fut, dès 1880, le mot d'ordre de la nouvelle école, pour laquelle l'élément national représentait une tendance trop particulière, en dehors de l'art. Il faut convenir que les vieux thèmes, dont certains même répondaient à une philosophie quelque peu naïve, étaient déjà passablement usés ; mais d'un autre côté la rupture avec le goût national entraîna le manque de couleur locale et l'exclusion du grand public des lecteurs. Quelques-uns des conteurs hon-

grois voulurent aussi introduire chez nous le naturalisme français, mais au point de vue littéraire cette tentative n'eut pas grand succès.

Cependant, aussi bien dans le roman et le drame que dans la poésie, de remarquables personnalités apparurent de temps à autre. Le cas de Géza GÁRDONYI et de Kálmán MIKSZÁTH, deux maîtres de la prose hongroise à la fin du siècle, montre qu'en fin de compte les écrivains dont l'action est la plus féconde seront toujours ceux qui puisent leur inspiration dans l'âme nationale. Tous deux ont subi dans une certaine mesure l'influence des conteurs étrangers modernes, français, anglais et russes, mais par tout leur être ils tiennent au sol natal. L'humour hongrois scintille dans les croquis, les nouvelles, les romans et les satires où MIKSZÁTH étale sa bonhomie affable, sa verve originale, bien personnelle et quelque peu caustique. Si les vastes compositions ne sont pas son fait, il déploie dans les petites toute l'originalité de son talent. A son tour, GÁRDONYI prouva que la sensibilité naïve de l'âme populaire est une mine qui est loin d'être épuisée, et que la véritable intuition poétique sait toujours cacher un sens riche et profond sous la simplicité apparente du récit. C'est un talent un peu inégal, mais étonnant de vigueur et de sensibilité poétique. Ils écrivirent tous deux une prose sobre et essentiellement hongroise et se cantonnèrent tous deux dans un domaine assez limité, laissant à d'autres le soin de peindre l'âme compliquée du monde moderne¹.

Les mêmes phénomènes s'observent dans l'évolution de la poésie lyrique. A l'époque qui suivit le compromis avec l'Autriche, le sentiment poétique de Petöfi — qui n'exclut pas la simplicité — et l'art achevé d'Arany trouvèrent, non pas des imitateurs, mais des continuateurs originaux ; et d'autre part il parut aussi des lyriques différents de ceux-ci par l'inspiration et la sensibilité, et non moins remarquables pour la finesse de leur langue.

1. Dans les *Contes magyares* de Jérôme Tharaud (Budapest, 1903, 8°, 179 p.), le lecteur français trouvera un recueil intéressant des nouvellistes hongrois de cette époque. Un roman de GÁRDONYI a paru en français en 1912 : *La troisième puissance*. Paris, Champion, 16°, xvi, 143 p.

Dans le roman, la nouvelle et le drame, la Hongrie eut des écrivains idolâtrés du public, mais pas un des poètes lyriques hongrois ne connut une vogue aussi universelle.

Les choses en étaient là quand le siècle finit. Au commencement du xx^e se place un mouvement littéraire qui, avec une foule de nouveautés et d'étrangetés, nous apporta la promesse d'un nouvel évangile poétique, et dont le principal représentant fut accueilli par certains comme le prodige attendu. Une partie du monde littéraire et du public se refusait bien à voir dans ce mouvement un progrès véritable, et dans la figure dominante de ce groupe, André ÁDY (1877-1919), ne reconnaissait pas celui qu'elle attendait. En revanche, dans sa soif de sensations poétiques encore inconnues, une autre partie du public accueillit la nouvelle école avec allégresse : elle voyait son attente satisfaite, et s'inclinait devant la propagande fervente déployée en faveur de ce mouvement qui apportait au bord de la Tisza, avec l'art décadent de Baudelaire, de Rimbaud et de Verlaine, le symbolisme de ces poètes et du groupe allemand des *Blätter für die Kunst*. La nouvelle école s'éloignait de l'élément national et déclarait la guerre aux traditions. Elle méprisait en bloc toute inspiration empruntée à la vie commune, et prétendait conquérir à l'art un nouveau domaine en pénétrant dans les arcanes de la psyché individuelle. Encore s'attachait-elle de préférence à l'analyse des états d'âme maladifs pour en faire l'objet de ses poèmes symboliques. Les adeptes de cette école recherchent surtout les effets artistiques et professent le principe de l'art pour l'art. Ils ont soin de ne pas donner à leurs sentiments une expression claire, compréhensible et cohérente, et les traduisent en des symboles qui se succèdent avec la rapidité des images cinématographiques. Un autre de leurs procédés favoris est la musicalité de la langue, mais ils s'engagent dans une voie entièrement nouvelle : ils s'attachent avant tout à la résonance, à la symbolique des sons.

Mais il serait injuste de parler de cet art comme de la poésie nouvelle, car il n'est pas seul à régner. A côté de lui vit et fleurit une autre poésie, noble, saine et de tout point remarquable, et qui pousse encore de nouveaux rejets.

Il faut aussi reconnaître que les novateurs dont nous venons de parler, et qui dans les commencements avaient attaqué la tradition avec tant de violence, ne tardèrent pas eux-mêmes à se chercher des ancêtres dans la littérature hongroise. Ils reconnaissaient ainsi la nécessité d'une base nationale. Chez leur chef de file, André Ady, la vie hongroise est une des grandes sources d'inspiration ; il est vrai que dans ce cas cette inspiration est souvent satirique. Quoi qu'il en soit, un rapprochement continu a lieu, à présent encore, entre les deux écoles.

*
* *

Cependant, depuis peu, dans la littérature hongroise comme dans la vie publique et sociale de la Hongrie, réapparaissent des forces tendant à la division plutôt qu'à la concentration.

Le peuple hongrois lui-même est divisé actuellement entre les territoires de quatre ou cinq Etats dont les frontières se ferment encore aux échanges intellectuels, d'où nouvelle rupture dans l'évolution.

D'autre part, la production littéraire en Hongrie s'est accrue et répandue dans des proportions incroyables, ce qui est sans doute un bienfait, mais en même temps un danger. De nouvelles couches se sont élevées, des masses sont venues du dehors : il s'est ainsi formé un public dont ni le sentiment national ni la culture littéraire n'ont des racines bien profondes, et qui n'est pas pénétré de l'esprit de Petófi, d'Arany et de Jókai.

Ce que réclame ce public, et ce qui lui est offert, ce sont des ouvrages faciles, des produits littéraires dépourvus de toute couleur nationale. A quelques exceptions près, notre exportation dramatique se compose de pièces de ce genre, propres à donner à l'étranger une image très erronée de notre production poétique et de nos mœurs.

Personne ne désire entraver l'évolution. Nous ne souhaitons pas, par exemple, voir la poésie se figer dans l'art d'Arany et de Petófi, comme si l'on ne pouvait concevoir un autre idéal. Mais la poésie a aussi ses sources éthiques,

et nos poètes doivent, aujourd'hui encore, puiser aux profondeurs de l'âme nationale. Ils doivent être capables de s'enthousiasmer et d'inspirer l'enthousiasme, et savoir satisfaire à tous les besoins du cœur humain. N'oublions pas que les bonnes traditions ne sont pas encore surannées au bout de quelque vingt ans. A plus forte raison celles qui furent l'aboutissement nécessaire d'une évolution aussi longue, et dont les racines plongent dans l'âme populaire aussi profondément que les grandes traditions poétiques du milieu du siècle dernier. La littérature française repose, aujourd'hui encore, sur les fondements jetés par le xvii^e siècle ; aujourd'hui encore, les écrivains français suivent la tradition du xvii^e siècle : bien dire et bien penser. Et la tradition ne porte aucun préjudice à leur indépendance. A la dernière page d'une grande histoire de la littérature française, nous lisons ces mots : « Les classiques français... restent... l'école de la jeunesse française ; école traditionnelle et libérale où, pendant des siècles encore, elle devra se former à bien dire et à bien penser. *Nos fils après nous sortiront de cette école, instruits, formés, cultivés ; libres toutefois ; libres de penser et de dire autrement, s'ils veulent ; mieux, s'ils peuvent*¹. »

Telle est aussi notre profession de foi. Notre Académie n'a jamais été dogmatique. Aujourd'hui encore, elle ne connaît qu'un seul dogme : la vérité. Ce que nous demandons à nos écrivains, c'est la vérité intrinsèque. Seul peut demeurer ce qui est sain, ce qui possède la vérité intérieure.

(Université de Budapest).

LÁSZLÓ NÉGYESY.

1. Petit de Julleville, *Histoire de la Littérature Française*, t. VIII, p. 899.

L'ACADÉMIE HONGROISE ET LES SCIENCES HISTORIQUES EN HONGRIE

Le projet de fondation de l'Académie Hongroise des Sciences, soumis (1825) par Abraham VAY, député du comitat de Borsod, à la grande Commission Nationale appelée à établir les statuts de la *Magyar Tudós Társaság* (Société Savante Hongroise), et dont l'auteur avait tenu compte de projets plus anciens¹, ne prévoyait pas une section spéciale pour les sciences historiques. Ce n'est qu'à leur séance du 1^{er} avril 1826 que la Diète vota une résolution² visant l'établissement d'une pareille section au sein de la future société savante. Un peu plus tard, le projet était ratifié par le Roi³. Le 17 novembre 1830 l'Académie entra réellement en fonctions.

Les premières élections de la section historique montrent qu'à l'époque où fut fondée l'Académie Hongroise les sciences historiques n'étaient pas cultivées en Hongrie. Aucun des membres élus n'était un historien, et leur élection ne peut être expliquée ou motivée qu'en vertu de ce principe, auquel l'Académie eut recours, que tout « poète ou linguiste s'occupant de l'histoire de la langue ou d'un autre sujet historique » pouvait être élu dans cette section.

Un pareil relâchement des barrières qui séparent les diverses branches de la science était alors une nécessité inéluctable. L'essor de la littérature historique hongroise avait pris fin, dans les dernières années du xviii^e siècle, avec les jésuites PRAY et KATONA. L'évolution des sciences historiques était

1. *A Magyar Tudós Társaság Évkönyvei* (Annales de la Société Savante Hongroise. I. Pest, 1833, p. 49. *Acta comitorum*. Posonii, 1825-26. I., p. 254 et 273.

2. *Acta comitorum*. I. 302.

3. Résolution présentée le 17 avril 1826. *Acta comitorum*. I. p. 331-333. *Évkönyvek* I, p. 52, 55-57.

interrompue en Hongrie, et le vide ainsi produit ne pouvait être comblé par les travaux du poète Benedek VIRÁG ni par ceux d'Esaië BUDAY. Pour la nouvelle génération, élevée dans l'idéologie romantique, et dont l'esprit historique était dominé par l'idée nationale, cette dernière était aussi la mesure des valeurs. Cette génération n'admettait pas que la science fût un but en soi-même : elle désirait la mettre au service des intérêts nationaux. De là vient que les travaux en langue latine des historiens du XVIII^e siècle n'étaient plus guère appréciés hors des milieux scientifiques, et que l'opinion générale les considérait comme des sources étrangères dont la production devait, quand l'histoire serait écrite dans la langue nationale, enrichir le patrimoine commun. Le grand ouvrage historique de FESSLER ¹, dont le dernier volume parut précisément en 1825, c'est-à-dire l'année de la fondation de l'Académie, eut encore, essentiellement, une influence de ce genre, c'est-à-dire une influence indirecte.

Dans ces circonstances, il était naturel que les efforts de la nouvelle académie tendissent avant tout à unir ceux qui consacraient leur savoir et leurs forces « au perfectionnement de notre belle langue, à l'accroissement de notre culture nationale » ². Il était naturel aussi qu'elle subordonnât pour un temps à ce but idéal la rigueur des méthodes scientifiques.

Mais il ne faudrait pas en conclure que le sens historique fit défaut à cette commission. Les premières manifestations de son activité montrent tout au moins qu'elle concevait justement quel rôle l'Académie était appelée à jouer tant envers la société qu'en présence des tâches incombant à la science historique hongroise. Aussi, dès le début, son activité prit-elle une double tendance. Elle voulut remédier, par des traductions en langue hongroise des œuvres fondamentales, classiques et modernes, de la littérature historique ³, à l'absence de lectures historiques, afin de créer ainsi un public à cette science, d'éveiller en celui-ci le sens de l'histoire, et en même temps de fournir des modèles aux écrivains hongrois. D'autre part, « afin de faciliter, plus encore qu'il n'a été possible jusqu'à présent, la formation d'une

1. *Die Geschichte der Ungern und ihrer Landsassen*. Leipzig, 1812-1825.

2. *Évkönyvek*, I., p. 60.

3. Discours d'ouverture du comte Joseph TELER, président. *Évkönyvek*, I., p. 128.

4. Pour l'énumération de ces œuvres, cf. *Évkönyvek*, I. p. 79.

littérature documentaire servant à l'histoire hongroise », elle conçut le projet d'éditer avec une imposante série de documents qui devait — évidemment à l'exemple des *Monumenta* dont PERTZ avait commencé la publication en 1826 — donner suivant un plan uniforme, non seulement les matériaux empruntés aux archives publiques et privées de la Hongrie et présentant un intérêt historique, mais encore les documents et manuscrits ayant trait à la Hongrie et que renferment les grandes bibliothèques et archives de l'étranger¹. A la vérité, faute de ressources financières, la réalisation de ce vaste programme ne semblait pas probable avant un avenir fort éloigné, mais on n'en commença pas moins, dès 1832, à réunir méthodiquement les matériaux ; Antoine GÉVAY et Georges BARICZ, membres correspondants, furent priés en effet de rechercher et de faire connaître : le premier les monuments historiques hongrois renfermés dans la bibliothèque de la cour impériale, à Vienne, et le second ceux de la bibliothèque de Milan². Ces missions, dont divers membres s'acquittèrent pendant des années, avec un enthousiasme et un zèle inlassables, révélèrent aux historiens une foule imprévue de monuments historiques hongrois, non seulement dans les archives publiques et privées de Hongrie³, mais aussi dans les collections publiques ou particulières les plus connues d'Autriche, d'Allemagne, de France, de Belgique, de Suisse, d'Italie et d'Angleterre⁴.

Mais quand on eut dressé la liste et, dans la mesure du possible, pris copie de ces monuments, l'activité de la commission se trouva provisoirement épuisée. L'activité de la Commission se restreignait presque exclusivement à la publication des *Évkönyvek* (Annales) et à celle du *Tudománytár*⁵ (Collection scientifique) — suspendue en 1844, faute de lecteurs⁶, — ce qui signifiait pratiquement que les membres de la Commission ne pouvaient donner un champ plus large à leur activité scientifique et littéraire. Dans son discours d'ouverture du 26 décembre 1844, le président, le comte SZÉCHENYI, se voyait forcé de constater, avec une douloureuse résignation, que « notre Académie est déjà

1. Sur les divers points du projet, cf. *Évkönyvek*, I, p. 94.

2. *Évkönyvek*, I, p. 95.

3. *Évkönyvek*, II p. 14-19, 65 ; III. 8, 95-139 ; IV, 19-33.

4. *Évkönyvek*, III. p. 13, 45, 64, 73, 88-89 ; III. 13, 14-16, 26, 49-50, 59-75, 123, 145 ; IV. 52-53 ; V. 14-15.

5. *Évkönyvek*, VII. p. 65.

6. *Évkönyvek*, VII. p. 13.

presque démodée, elle a perdu la faveur du public, mais ce n'est point, tant s'en faut, qu'elle ait été mal établie, car ce qui ne plaît pas aux uns n'est pas pour cela défectueux, et d'ailleurs y a-t-il quelque chose qui ne soit pas susceptible de correction ? Si notre Académie n'est plus à la mode, c'est d'abord qu'une alarmante série de devoirs attire sur un autre terrain l'attention de nombreux patriotes, et aussi, avouons-le, parce que, à la façon des petits enfants, beaucoup de Hongrois en sont déjà las, comme d'un jouet avec lequel ils se sont amusés quelque temps, et qu'il leur faudrait maintenant quelque chose d'autre¹ ». Les comptes-rendus des secrétaires ne cachaient pas non plus que les espérances éveillées par la fondation de l'Académie Hongroise ne s'étaient réalisées qu'en partie ; ils ne cherchaient d'ailleurs pas dans l'Académie elle-même, mais dans l'insuffisance des moyens pécuniaires, mis à sa disposition, la principale cause de cette absence de résultats². Devant sa fondation à la société, c'était aux libéralités de celle-ci que l'Académie mesurait sa propre popularité. Et n'avait-elle pas lieu de se plaindre du relâchement, ou même de la rupture complète, des liens qu'il fallait nécessairement supposer entre elle et le public hongrois, quand en 1844 par exemple, ou encore de 1846 à 1848, il n'était pas fait en sa faveur la moindre donation.

Ce ne fut qu'après la catastrophe de Világos (1849) que le public hongrois se rendit compte de ce que l'Académie signifiait pour elle. Dans les premiers moments du désastre national, continuer à développer, avec les propres forces du pays, la vie scientifique hongroise, apparaissait aux yeux angoissés des patriotes une entreprise désespérée. C'est ce qui explique une tentative curieuse, dont l'idée était évidemment suggérée par Vienne, tendant à ce que la vie scientifique hongroise cherchât dans l'Académie impériale de Vienne le lien propre à son développement futur. En 1850, Ferenc TOLDY figurait déjà, à titre d'essai, avec deux études dans les publications de l'Académie de Vienne. Mais cette tentative resta isolée, et ce fut justement Toldy qui, s'avisant sans aucun doute de la portée politique d'une semblable coopération, lança en 1850 la revue *Uj Magyar Muzéum* (Nouveau musée hongrois), afin d'assurer aux membres

1. *Évkönyvek*, VII. p. 58.

2. *Évkönyvek*, VIII. p. 13-14.

de l'Académie, resserrée entre d'étroites barrières et dont les travaux restaient ignorés du public, un champ où pût se déployer leur activité scientifique et littéraire.

Le nouveau périodique avait un caractère universel et ne voulait pas servir seulement la cause de l'histoire, mais encore, autant que possible, celle de toutes les autres sciences. Cependant, plus la société hongroise sentait l'oppression du pouvoir absolu, plus son intérêt devenait vif et conscient pour tout ce qui l'unissait à son passé. Avec un attachement pour ainsi dire instinctif, elle se tourna vers les monuments de notre histoire, dont la recherche, la publication et l'étude furent élevées par elle à la hauteur d'un véritable culte. C'est ce qui explique l'essor inattendu que prirent les sciences historiques, et justement dans les premières années de l'absolutisme. A partir de 1852, les publications de documents se rapportant à l'histoire hongroise voient le jour avec une abondance insolite : ce sont le *Ujabb Nemzeti Könyvtár* (Nouvelle bibliothèque hongroise), les *Erdélyi Történelmi Adatok* (Documents historiques de Transylvanie), les *Történelmi emlékek a magyar nép közös és magánéletéből* (Documents historiques sur la vie communale et privée du peuple hongrois) et les *Magyar Történelmi Emlékek* (Documents historiques hongrois).

Mais plus importante que toutes ces entreprises isolées était la résolution votée par l'Académie Hongroise, à sa « petite séance » du 23 janvier 1854 : elle décidait d'éditer le *Történelmi Kulfők Tára* (Recueil de sources historiques) afin « de seconder par l'édition d'un semblable recueil, l'étude des sources et le développement plus vigoureux de la tendance positive dans notre histoire ¹ ». De là vient que les premiers volumes du *Magyar Történelmi Tár* (Recueil historique hongrois), fondé en 1855, ne contiennent pas de simples données historiques, mais aussi, en partie du moins, de véritables études. On estimait que c'était la manière la plus facile d'exciter et de tenir en éveil « l'intérêt des écrivains et des lecteurs pour l'histoire et pour ses sources ² ». Le *Magyar Történelmi Tár* parut d'abord jusqu'en 1877, en 25 volumes ; en 1877 la Commission historique le céda à la *Magyar Történelmi Társulat* (Société hon-

1. *Magyar Akadémiai Értesítő* (Bulletin de l'Académie Hongroise), 1854, p. 20-21.

2. *Magy. Tört. Tár*. I. Préface, p. VII.

groise d'histoire) qui sous le titre de *Történelmi Tár* (Recueil historique), et jusqu'en 1912, publia en 34 volumes une série de documents peu étendus, mais bien choisis, de l'histoire de Hongrie¹. L'absence de cette publication se fait vivement sentir, car le vide qu'elle a laissé ne saurait être comblé par la III^e série du *Magyar Történelmi Tár*, rappelé à la vie en 1914 par la Commission Historique de l'Académie Hongroise.

A la séance du 24 avril 1854, le président, le comte Joseph TELEKI, déclara que la Commission historique « considère comme sa tâche principale la publication d'un grand *Okmánytár* (Recueil de documents) qui devra être rédigé avec critique, exactitude et fidélité, ainsi qu'une édition critique d'œuvres historiques documentaires². » Ces travaux devaient être couronnés par l'édition critique d'un vaste *Codex Diplomaticus*.

Le titre collectif adopté pour cette édition documentaire : *Monumenta Hungariae Historia* rappelle les *Monumenta Germaniae Historia* dont PERTZ avait commencé la publication en 1826 ; mais la commission avait devant les yeux un modèle plus proche : le recueil des *Fontes rerum Austriacarum* paraissant dans les éditions de l'Académie de Vienne, et que la commission historique de cette société avait divisé en deux séries : celle des *Ecrivains (Scriptores)* et celle des *Documents (Diplomataria et acta)*. Or, par le format, la méthode et même par le mode de publication, les *Monumenta* hongrois concordent avec les volumes des *Fontes*.

Les premiers volumes des *Monumenta* parurent en 1857, tant dans la section des *Okmánytárak* (Documents) que dans celle des *Írók* (Ecrivains) ; la première, jusqu'en 1920, comprit 41 volumes ; la seconde, jusqu'en 1906, en comprit 38. Dans la section des *Okmánytárak*, des séries spéciales sont représentées par l'*Árpádkori Új Okmánytár* (Nouveau recueil de documents de l'époque arpadienne), avec 12 volumes, par l'*Anjoukori Okmánytár* (Recueil de documents de l'époque angevine), avec 7 volumes, par le *Brüsszeli Okmánytár* (Recueil de documents de Bruxelles), avec 4 volumes, et par les 4 volumes, connus sous le nom d'*Oklevéltár*, concernant les provinces annexes de la Hongrie ; dans la section des

1. I. Lukinich, *Századok* (Les siècles). 1911, p. 804-805 et *Magyar Történelmi Társulat története* (Histoire de la Société hongroise d'histoire), p. 107-108.

2. *Magy. Acad. Ért.* 1854, p. 107.

Écrivains, par les œuvres d'Antoine VERANCICS (12 volumes) et par les *Évkönyvek* (Annales) et *Naplók* (Mémoires) des XVI^e-XVIII^e siècles (4 volumes). A ces deux sections s'ajoutèrent à partir de 1873 les 12 volumes des *Magyar Országgyűlési Emlékek* (Monuments de l'Assemblée Nationale Hongroise) et depuis 1875 les 21 volumes des *Erdélyi Országgyűlési Emlékek* (Monuments de l'Assemblée Nationale de Transylvanie) qui sous le titre collectif d'*Országgyűlési Emlékek* (Monumenta Comititalia Regni Hungariae et Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae) formaient la troisième section des *Monumenta*. Enfin, dès 1874, figurent aussi dans la quatrième section des *Monumenta* les *Diplomáciai emlékek* (Acta extera), qui contiennent en 7 volumes les monuments historiques relatifs à la politique étrangère au temps des Anjou (1268-1426) et de Mathias Corvin (Hunyadi) (1458-1490).

Les 119 volumes parus jusqu'en 1920 dans ces quatre sections des *Monumenta* sont pour la connaissance de notre passé les sources les plus précieuses ; non seulement elles ont fait apparaître sous un jour tout nouveau l'importance ou le rôle historique de diverses époques, institutions et individualités, mais elles nous ont amenés à modifier nos vues ou nos jugements antérieurs sur diverses époques, institutions ou individualités tout en fournissant un fondement à nos opinions nouvelles. L'histoire de l'époque qui suivit le désastre de Mohács (1526) n'a pu être soumise à une révision scientifique avant l'apparition des *Monumenta* ; et même il n'est devenu possible de parler du rôle et de l'importance historiques de la Transylvanie qu'après la publication des *Erdélyi Országgyűlési Emlékek* et des recueils contenant les monuments historiques concernant le règne des princes de Transylvanie. Le rôle de la Hongrie dans les Balkans et dans l'Europe méridionale apparaît sous un jour entièrement nouveau depuis qu'ont été publiés les documents relatifs aux provinces annexes et aux relations avec Raguse et, par la reine Béatrice, avec l'Italie, ainsi que les archives des familles Blagay, Zrinyi et Frangepán ; on peut même constater dès à présent que les volumes des *Monumenta* qui se rapportent à ces questions sont devenus pour l'histoire des Balkans une source indispensable pour les historiens de l'étranger.

Sous le même format et suivant la même méthode que les *Monumenta*, mais séparément, parurent en une série

spéciale. à partir de 1863, les *Török-magyarkori Emlékek* (Monuments de l'occupation turque).

L'histoire de la domination turque en Hongrie est une des questions qui depuis l'*Osmanographia* de Samuel DECSY (Vienne, 1788-89) et surtout depuis les grands ouvrages d'ensemble de HAMMER et ZINKEISEN n'ont cessé d'occuper le monde scientifique hongrois. A l'occasion de sa séance plénière de 1845, l'Académie Hongroise des Sciences mit au concours une histoire du régime turc en Hongrie, et bien que ce concours n'eût donné aucun résultat en raison de l'insuffisance des sources dont on disposait alors, il fut pour l'Académie l'occasion d'un nouveau projet : rassembler, et, au besoin, traduire les documents, mais en premier lieu les documents en langue turque, renfermés dans les archives hongroises et qui se rapportent à la domination turque, afin que les matériaux indispensables à l'histoire de celle-ci fussent tout préparés en vue d'un remaniement scientifique.

Les documents réunis et traduits, à la demande de l'Académie, par Ferdinand LEBERL, mais surtout par János REPICZKY, fournirent la matière principale de la précieuse collection intitulée *Török-magyarkori Emlékek* (1863-1873), en 9 tomes, auxquels vint s'ajouter en 1875 un index des noms et des matières, formant un volume spécial. Ce recueil documentaire, d'une importance capitale, était complété par des communications, précédemment parues, sur le régime turc : de Gábor KAZINCZY pour le comitat de Borsod¹ et de Károly RÁTH pour celui de Győr². Ces communications, ainsi que les traductions de REPICZKY encouragèrent Ferenc SALAMON à écrire son étude d'ensemble intitulée *A török uralkodásról Magyarországon* (De la domination turque en Hongrie) dans le *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest), en 1859-60³. Et bien que, suivant ses propres déclarations, SALAMON eût voulu donner dans son livre une esquisse générale et non un tableau détaillé, son œuvre n'en reste pas moins un produit classique de la recherche historique fondée sur la méthode inductive ; les résultats établis par Salamon ont passé en partie dans le domaine commun et, bien que sur certains points ils aient été infirmés, pour

1. *Magy. Tört. Tár.*, t. VII.

2. *Magy. Tört. Tár.*, t. VI.

3. Paru séparément en 1864. Édition complétée et remaniée.

l'application de la méthode historique ses travaux peuvent encore servir de modèles.

Il est hors de doute que nos connaissances sur l'histoire du régime turc en Hongrie se sont accrues considérablement depuis 1864. L'Académie Hongroise des Sciences édita depuis ce temps les *defter* (rôles d'imposition) turcs (1540-1639) dans la traduction d'Antal VELICS, en deux volumes pourvus d'une introduction et de notes par ERNŐ KAMMERER (Budapest, 1886 et 1890) ; puis les historiens turcs à savoir : dans la traduction en deux volumes de Joseph THURY (Budapest, 1893-1896) ; dans la traduction d'Imre KARÁCSON les *Voyages d'Evliya Cselebi* en deux volumes (Budapest, 1904 et 1908) et, toujours dans la traduction d'Imre KARÁCSON, en un volume, plusieurs historiens turcs des XVI^e-XVIII^e siècles (Budapest, 1916). Cette dernière publication est due aux soins de M. Gyula SZÉKFI, qui la fit précéder d'une étude critique où l'importance des écrivains turcs était éclairée sous un jour complètement nouveau ¹. Dans les éditions de l'Académie Hongroise des Sciences parurent encore quelques tomes de l'*Oklevéltár*. (Recueil de documents) : deux volumes d'Imre KARÁCSON (Budapest, 1913 et 1916) et *Budai basák magyar nyelvű levelezése* (Correspondance hongroise des pachas de Bude) en un volume (Budapest, 1911).

La domination turque en Hongrie comprend une période de près de deux siècles, et s'étend sur trois cinquièmes environ du sol hongrois. Cette époque n'est pas faite seulement de guerres et de luttes diplomatiques à cause ou à propos des territoires envahis, bien que la cour de Vienne d'une part et d'autre part les princes de Transylvanie et la Porte fussent constamment en relations diplomatiques, et précisément à propos de questions territoriales. Cette époque et ce territoire ont aussi leur histoire intérieure qui par la multiplicité des rapports et des points de contact entre conquérants et conquis offre un champ très vaste à l'activité des historiens. A côté de l'histoire politique et militaire, au sens étroit du mot, de la domination turque, d'autres questions ne sont pas sans intérêt : comment vivait, comment s'organisait la puissance turque sur le sol de la Hongrie, quelles mesures prenait-elle pour se maintenir ; quelle était d'une manière générale l'influence des institutions turques sur le développement de la civilisation hongroise, tant chez

1. Cette étude a paru en français dans la revue *Turán*, 1918.

les populations dites conquises, vivant directement sous le régime turc, que chez les populations restées indépendantes qui étaient simplement en contact avec elles ou qui habitaient des territoires plus éloignés ?

Aux recueils des documents relatifs à l'histoire de cette époque, close en 1699 par la paix de Carlovitz, vient se joindre méthodiquement la collection de l'*Archivum Rakoczi-anum*. Dix volumes de cette série, consacrés aux guerres et aux affaires intérieures du temps de RÁKÓCZI (1703-1711), furent publiés par KÁLMÁN THALY, et trois, qui se rapportent à la diplomatie, par ERNÓ SIMONYI. C'est encore l'histoire de cette époque, dont elles sont appelées à éclairer tous les détails, qui fait l'objet des éditions académiques rédigées par THALY, éditions qui se suivirent à de brefs intervalles. Elles n'ont pas seulement fourni une immense quantité de données propres à contribuer à la connaissance objective d'une époque présentée jusque-là d'un point de vue étroit et tendancieux : elles ont éveillé dans l'âme de la jeune génération un intérêt profond et sincère pour cette époque mouvementée et pour ses principaux acteurs, mais en première ligne pour la personnalité de RÁKÓCZI.

Les volumes parus jusqu'ici de ces divers recueils, dont la Commission Historique de l'Académie a fixé le mode de publication selon ses propres vues, mais en tenant compte cependant des usages de la science historique européenne, ne contiennent naturellement pas toute la matière des sources de l'histoire hongroise ou de l'histoire de la Transylvanie. C'est ainsi que nous sentons vivement l'absence de recueils systématiques et généraux de documents se rapportant à l'histoire des XIV-XV^e siècles. Avant que la *Magyar Történelmi Társulat* (Société Hongroise d'Histoire) eût entrepris sous le titre de *Magyarország újabbkori történelének forrásai* (Les sources de l'histoire moderne de la Hongrie), une édition méthodique des monuments historiques des XVIII-XIX^e siècles, l'investigation et l'utilisation des documents se rapportant à l'histoire de ces deux siècles ne figureraient pas même, au programme de la Commission Historique, au nombre des tâches urgentes, bien qu'il soit indéniable que celle-ci, soit en ouvrant des concours, soit en confiant des missions à divers historiens, ait tenté à plusieurs reprises de faire entrer dans le cercle de son activité l'étude documentaire des temps rapprochés du nôtre. De plus en plus la nécessité se fait sentir de poursuivre avec

énergie la publication de l'*Anjou-kori Okmánytár* et d'entreprendre celle d'un *Zsigmond-kori Oklevéltár* (Recueil de documents sur le temps du roi Sigismond de Luxembourg), sans lesquels on ne saurait écrire une histoire de la Hongrie au moyen-âge.

Les publications de documents éditées par la Commission Historique et que nous venons d'énumérer, de même que les recherches et les copies exécutées systématiquement par elle dans les archives de Hongrie et de l'étranger, ne sont qu'une des manifestations de l'activité de l'Académie ou de cette Commission. Par la publication, suivant un plan méthodique et raisonné, de cette masse imposante de documents, l'Académie était loin de considérer sa tâche comme terminée. La chronologie rédigée par Ferdinand KNAUZ (1862) pour servir à la lecture du *Codex Diplomaticus* de FEJÉR, le répertoire alphabétique tiré du même recueil par Maurice CZINÁR (1886), l'index alphabétique des noms contenus dans l'*Árpád-kori Uj Okmánytár*, de Ferdinand KONÁCS, le *Répertoire des Périodiques* de Joseph SZINNYEI, la *Kortan* (Chronologie) de Ferdinand KNAUZ (1876), l'*Heraldika* (Héraldique) de Joseph CSOMA et du baron Albert NYÁRY, l'ouvrage de JÁNOS KARÁCSONYI sur les *nationalités en Hongrie* ainsi que sa nomenclature des chartes fausses, mal datées ou sans date, le *Történelmi földrajz a középkori Magyarországról* (Géographie historique de la Hongrie médiévale) de Dezső CSÁNKI, le *Corpus Nummorum* édité par László RÉTHY, la *Magyarország helyrajzi története* (histoire topographique de la Hongrie) de Jacques RUPP, l'*Oklevéltani naptár* (Calendrier diplomatique) d'Imre SZENTPÉTERY et son catalogue raisonné — encore inachevé — des chartes royales de l'époque árpádienne, etc., tous ces ouvrages ont servi la tâche de l'historien, et dénotent l'essor évident qu'a pris en Hongrie l'histoire de la Hongrie médiévale.

Le progrès continu de la méthode historique se montre dans la série des *Értekezések* (Mémoires) et dans celle de l'*Akadémiai Értesítő* (Bulletin de l'Académie) rédigé par le secrétaire général, toutes deux publiées depuis 1867 : les études parues dans les publications exposent les résultats scientifiques obtenus dans le domaine de l'histoire nationale et surtout les rapports de l'histoire hongroise avec l'histoire universelle. Dès à présent nous pouvons à bon droit montrer, à côté de l'histoire politique, toute une littérature embrassant l'histoire économique, sociale, finan-

cière et scolaire, l'histoire de la géographie et du droit.

La science historique de l'étranger a exercé sur la science historique hongroise une influence indiscutable. Faire connaître les écrivains étrangers et traduire leurs œuvres dans la langue hongroise : telle était une des tâches les plus urgentes que l'Académie Hongroise avait, à peine fondée, inscrites au programme de ses travaux ; elle partait de ce principe, énoncé déjà dans ses premiers statuts, qu'elle était « appelée à enrichir la langue nationale tant par la rédaction d'ouvrages originaux que par la traduction en hongrois des chefs-d'œuvre anciens et modernes ». Ainsi l'Académie a édité les œuvres de MACAULAY, THIERRY, TAINE, SYMONDS, BURCKHARDT, CARLYLE, CURTIUS, etc.

Si aujourd'hui nous pouvons parler avec une fierté légitime d'une science historique hongroise, ayant en propre son esprit et sa manière, et dont les travaux n'intéressent plus exclusivement le cercle étroit des spécialistes mais aussi les couches les plus larges de la classe cultivée, nous sommes obligés de reconnaître le bien fondé de la politique suivie par l'Académie dans son activité scientifique : en développant avec vigueur les qualités spécifiquement nationales, en empruntant avec méthode aux cultures étrangères ce qu'elles offraient de plus utile et de plus précieux pour le mettre en harmonie avec les éléments de la culture hongroise, elle a fait entrer le peuple hongrois dans la communauté de culture de l'Europe occidentale et lui a même assuré une mission historique dans le bassin du Danube.

(Bibliothèque du Musée National Hongrois.)

IMRE LUKINICH.

L'ACADEMIE HONGROISE ET LA SCIENCE JURIDIQUE EN HONGRIE

I

Avant d'examiner quelle influence l'Académie Hongroise des Sciences a, depuis sa fondation, exercée en Hongrie sur la science juridique il convient de jeter un coup d'œil sur le passé.

Avant la fondation de l'Académie Hongroise, la science juridique était déjà en ce pays une science assez développée, elle était pénétrée d'un fort esprit national, mais elle n'était pas hongroise. A de rares exceptions près, les savants qui la cultivaient se servaient de la langue latine. De même qu'il était la langue de la vie publique hongroise tout entière, de la législation, de la justice, du gouvernement, de l'enseignement secondaire et supérieur, le latin était la langue des juriconsultes.

A cette époque, l'œuvre la plus considérable de la littérature juridique était encore le *Tripartitum* de VERBÓCZY. On trouverait difficilement dans la littérature universelle pareil exemple d'un ouvrage de droit qui, destiné à faire loi mais sans le devenir, ait exercé sur la culture juridique une action aussi exclusive et sur la vie publique une action aussi décisive qu'en Hongrie le *Tripartitum*. Durant plusieurs siècles, la littérature juridique entière s'est inspirée en Hongrie de cet ouvrage qui, dans la pratique, était considéré comme une source incontestée. Après le désastre de Mohács (1526), quand le pays fut démembré, ce fut le *Tripartitum* qui en maintint l'unité dans l'esprit de la nation et dans la vie juridique. A cette culture en langue latine, la Hongrie doit un grand nombre de juristes éminents ; KITONICH, SZEGEDY,

HUSZTY, KOVACHICH, KELEMEN, KÖVY, FRANK, BARTAL, le comte Antal CZIRÁKY, VIROZSIL, SZLEMENICS, pour ne citer que les plus éminents. Cette science juridique, issue du *Tripartitum* de Verbóczy, est celle d'un droit public fondé sur le système des ordres. Le *Tripartitum* fut en son temps une création démocratique : à l'époque où l'oligarchie était la plus puissante, il proclamait en effet l'unité de la noblesse hongroise, il en faisait entrer l'idée dans l'esprit public, il embrassait même le droit roturier, le droit des villes et des serfs. C'était donc bien le droit de la nation hongroise tout entière, alors divisée en plusieurs ordres, qui faisait l'objet du *Tripartitum*. Mais il est hors de doute que l'esprit de ce livre ne répondait plus aux courants qui régnaient depuis la fin du xviii^e siècle. Dès cette époque, en effet, cette tendance, qui au temps de Verbóczy pouvait encore être qualifiée de démocratique, ne représente plus que l'image d'un système momifié.

Ainsi donc, à l'époque où l'Académie Hongroise fut fondée, il n'y avait en Hongrie qu'une science juridique en langue étrangère et qui ne répondait plus à l'esprit du temps. A ce double égard, l'Académie amena en Hongrie un changement dans le développement de la science juridique. Sous son influence, cette science devient de langue hongroise et le mouvement réformateur la gagne à son tour. Telle est l'action décisive exercée par l'Académie sur la science juridique hongroise.

C'est ce que nous nous proposons de montrer brièvement dans cette étude, où nous nous efforcerons en même temps de mettre en lumière certaines phases du développement de la science juridique hongroise.

II

Dans l'histoire de la nation hongroise, la courte période qui s'étend de 1825 à 1848 compte parmi ses plus belles années. A cette époque en effet la Hongrie sortait d'un long engourdissement. Alors qu'autour d'elle tout avait changé déjà, que régnait partout, avec la culture nationale, le système démocratique fondé sur l'égalité des droits, chez elle au contraire le vieil esprit, l'ancien régime se maintenaient encore. Jamais peut-être les Hongrois n'étaient restés si loin

derrière la civilisation occidentale. Le péril qui menaçait la nation était immense. A moins de se réveiller et de rattraper promptement le temps perdu, elle périssait. Mais cette fois encore la Providence lui donna de grands hommes qui la réveillèrent et la conduisirent sur la voie du progrès. Jamais d'ailleurs elle ne s'était montrée si généreuse, jamais encore n'avaient paru dans la nation hongroise autant d'hommes d'Etat, autant de génies, de talents, de caractères fermes et désintéressés que dans cette courte période. Ce furent eux qui insufflèrent à la nation l'esprit national et qui préparèrent la démocratisation de l'Etat hongrois.

L'Académie était tout naturellement appelée à se mettre à la tête de ce mouvement, dont le but était de donner à la nation hongroise une culture hongroise. Et c'est en effet dans ses rangs que se recrutèrent les hommes qui s'efforcèrent de réformer et de démocratiser le droit public et le système de l'Etat. Ils déployèrent, pour atteindre ce but, une activité littéraire intense et d'ailleurs extrêmement heureuse, et l'on ne saurait mieux qualifier ce temps qu'en l'appelant l'époque de la réforme de la littérature juridique hongroise.

Mais dans l'exercice de son activité, l'Académie n'était pas à la tête de ce mouvement. Tel n'était pas son rôle. Elle devait travailler à la culture, en langue hongroise, des diverses sciences, et par conséquent à celle de la science juridique, mais d'une manière générale et non pas seulement dans telle ou telle direction. C'est pourquoi les questions intéressant l'histoire du droit jouent dans ses travaux un rôle tout aussi important que les idées tendant à la transformation de notre système juridique. Néanmoins il est hors de doute que ce furent les membres de l'Académie, mais particulièrement les jurisconsultes, qui déployèrent en vue de cette transformation l'activité la plus intense, dont l'influence sur les destinées du pays fut véritablement décisive.

L'initiateur de ce mouvement dans la littérature juridique n'est autre que « le plus grand des Hongrois », le comte Etienne SZÉCHENYI. Après avoir montré, dans le *Hitel* (Crédit) et le *Világ* (Monde) la nécessité des réformes, il jugea que le temps était venu d'en exposer l'ensemble sous une forme plus méthodique et qui permit de l'embrasser plus aisément du regard. C'est ainsi que vit le jour, en 1833, le *Stádium*, le premier ouvrage de littérature juridique écrit

en langue hongroise, où est contenue la réforme de la vie juridique hongroise tout entière. Les idées fondamentales dont est pénétrée sa « XII^e loi » : l'abolition du *jus aviticum*¹, la libre acquisition des richesses, le droit d'hypothéquer les propriétés, l'égalité devant la loi, la publicité de la procédure des autorités et spécialement des tribunaux, comptent déjà parmi les éléments inaliénables du système juridique hongrois. Bien que le comte Etienne SZÉCHENYI ne fût pas un jurisconsulte de carrière, c'est lui qui écrivit le premier ouvrage visant la réforme du droit hongrois ; inspiré par son âme de prophète, il sut discerner exactement quelles réformes il importait de réaliser dans le système juridique si l'on voulait empêcher la nation de périr.

Le *Stádium* fit sur les âmes une impression profonde et amena les esprits éminents dans le camp des réformateurs. Les questions les plus brûlantes pour le pays devinrent le centre de la discussion. En premier lieu la réforme du droit criminel et du système pénitentiaire en particulier. Le fait s'explique aisément : c'était là le terrain où l'on était le plus arriéré. Les prisons hongroises étaient les foyers du vice, de la dépravation et des maladies contagieuses. Pour des âmes nobles il n'était pas difficile de tomber d'accord sur ce point que c'était par là qu'il fallait commencer l'œuvre de réforme. Mais il y avait encore d'autres questions à régler, et considérables : la centralisation, le régime parlementaire, l'abolition du *jus aviticum*, l'émancipation des serfs et l'égalité devant l'impôt. Toutes ces questions étaient discutées, partie dans des conférences et partie dans les journaux. A cette époque en effet un trait caractérise les partisans des réformes : ce sont des publicistes, en relations intimes avec la presse quotidienne. Mais leurs écrits ne sauraient être oubliés dans l'histoire du développement de notre littérature juridique, car ils furent un des facteurs les plus importants dans la transformation de la vie publique et juridique de la Hongrie.

Parmi les jurisconsultes de cette époque, mais à la première place, et les dépassant tous du front, se dresse le plus grand légiste hongrois. Ferenc DEÁK. Les hommes d'aujourd'hui ont peine à se former une pleine notion du prestige que cette figure providentielle de l'histoire de Hongrie exerçait sur ses contemporains et du respect dont elle fut entou-

1. Conférant aux seuls nobles le droit de posséder des terres.

rée dès le début de sa carrière. Dès 1839 l'Académie s'était empressée de l'élire membre d'honneur et depuis lors DEÁK ne se contenta point de témoigner un vif intérêt pour les travaux scientifiques de cette compagnie, car bien des fois il prit aussi une part très active dans le règlement de ses affaires. Mais à cette époque Ferenc Deák ne déployait aucune activité littéraire. Homme d'Etat dans la vie pratique, c'était vers la préparation des lois qu'il tournait toute son énergie. Sa plus grande création en ce sens fut les projets de lois présentés en 1843. Ces projets, qui sont des créations personnelles de Deák, concernaient le droit criminel. Les critiques étrangers eux-mêmes en reconnurent l'originalité ; le profond esprit juridique et la noble philanthropie qui s'y manifestaient ne rencontrèrent que des éloges ¹. Les légistes et les hommes d'Etat les plus éminents collaborèrent à la préparation de ces projets qui sont un brillant témoignage de l'esprit élevé dont la science juridique hongroise était alors animée. L'Académie a grandement mérité de la littérature juridique hongroise en éditant ces projets avec les travaux préparatoires ².

A côté du nom de Deák, hâtons-nous d'inscrire celui de László SZALAY, l'historien bien connu. Il fut pour Ferenc Deák le plus zélé et le plus spécialisé des collaborateurs dans la rédaction de ces projets de lois. Son érudition juridique et son talent de légiste étaient également éminents. L'Académie Hongroise l'élut au nombre de ses membres dès 1839. Son discours de réception fut très remarqué : en faisant l'éloge de Ferenc KOLLÁR il y donnait une critique pénétrante de la science juridique hongroise ³. Ses autres ouvrages juridiques étaient consacrés exclusivement à l'idée de la réforme, C'est ainsi qu'en 1840, dans le *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest) il donne sur la codification ⁴ une étude attestant une science juridique profonde et un esprit clairvoyant. C'est lui qui emploie le premier dans la littérature hon-

1. M. Jenő BALOGH donne de ces projets une appréciation pénétrante et des plus précieuses dans son ouvrage systématique : *Magyar büntető eljárási jog* (Le traité d'instruction criminelle hongrois), 1901, t. I, pp. 412-416.

2. Cf. les *Büntető javaslatok anyaggyűjteménye* (Recueil des documents concernant les projets de lois en matière de droit criminel) pour l'année 1843, t. I-IV. Chargé par l'Académie Hongroise de rédiger ce recueil (1896-1902), László FAXER le fit précéder d'une introduction très remarquable.

3. *Kollár Ferenc mint publicista* (François Kollár, publiciste). *Publicistai Dolgozatok* (Études d'un publiciste), I, 1847, 1-17.

4. Cf. *Pub. Dplg.* I, 21-30.

groise le terme de *codificatio*, appelé par la suite à un si grand rôle dans le droit hongrois. Dans l'étude dont nous venons de parler il réclame, sur toute la ligne, la modification de notre droit par la voie législative. Une année plus tard (1841), il publia son ouvrage intitulé : *A büntető eljárásról, különös tekintettel az esküdt-székekre*¹ (De la procédure criminelle, considérant particulièrement les jurys d'assises), dont l'influence se fit sentir très fortement dans l'élaboration du projet de loi sur le droit criminel.

Enfin, c'est lui qui, sous le titre de *Themis*, fonda la première revue hongroise de droit, qui d'ailleurs ne tarda pas à cesser sa publication².

A l'époque de la réforme de la littérature juridique hongroise, la figure dominante est celle du baron Joseph Eötvös. Tandis que Ferenc Deák était l'homme de la politique pratique, Eötvös était inégalable dès qu'il s'agissait d'élaborer les réformes et de leur préparer la voie par des écrits. Partisan ferme de la démocratisation de la Hongrie, versé mieux qu'aucun homme de son temps dans la littérature mondiale, les belles-lettres ne sont pour lui qu'un moyen propre à réaliser ces idées de réforme, au même titre que le journalisme, qui en est l'instrument le plus direct. Le *Falu jegyzője* (Le notaire du village), qui est resté aujourd'hui encore une de nos lectures favorites, est au service de ses idées comme n'importe laquelle de ses autres œuvres de publiciste. Son activité littéraire se déploie dans deux directions³. Tout d'abord, en effet, Eötvös prend part au mouvement en faveur de la réforme du droit criminel. C'est ce dessein que servent ses études intitulées *Vélemény a fogházjavítás ügyében* (Opinion sur la réforme des prisons et *Büntetőrendszerünk javítása* (La réforme de notre système pénitentiaire). Il déploie ensuite une activité littéraire très vive en faveur de la centralisation du régime parlementaire. Il est le chef du groupe des centralistes, dont les membres furent pour la nation, au point de vue juridique, les éducateurs les plus précieux, puisqu'ils lui enseignèrent les

1. Cf. *Pub. Dolg.* I, 105-173.

2. La publication de cette revue commença en 1837, mais pour cesser en 1839. Il avait paru trois livraisons. Outre le rédacteur, Ferenc Pulszky et Auguste TREFOUR en avaient écrit les principaux articles.

3. *Báró Eötvös József összes munkái* (Œuvres complètes du baron Joseph Eötvös), t. I-XX. Publiées sous la direction de M. Géza VOINOVICH (1903). Le dernier volume est suivi d'une excellente biographie, par le même.

principes du nouveau régime. Eötvös réunit systématiquement en un volume, qu'il intitula *Reform*, les articles qu'il avait publiés sur cette question. Ce livre est l'ouvrage juridique le plus précieux que le baron Eötvös ait publié avant 1848. Avec une logique irrésistible, il y expose méthodiquement tous les vices du système juridique et politique hongrois, avec une sagesse et une clairvoyance admirables il indique les réformes nécessaires. Ses discours politiques, réunis en un volume spécial, constituent également une partie extrêmement précieuse de notre littérature juridique. Dans son activité de réformateur, il savait d'ailleurs s'élever à des points de vue plus généralement humains, comme le prouve son étude sur *l'Émancipation des Juifs*. Dans la prévision des réformes, il devança pour ainsi dire tous ses contemporains. Il sentit bien avant que d'autres la nécessité d'un compromis avec l'Autriche. Si ses opinions lui valurent bien des attaques, il eut du moins la satisfaction de voir se réaliser, en quelques dizaines d'années, toutes ses idées de réforme. Il était encore très jeune quand, en 1835, il fut élu à l'Académie, dont il fut jusqu'à sa mort non seulement un des membres les plus actifs, mais encore le président et l'une des gloires.

Au nombre des hommes qui illustrèrent alors notre jurisprudence, il faut compter encore le baron Zsigmond KEMÉNY, Antal CSENGERY et Ágost TREFORT. Tous trois furent publicistes ; le premier en outre le plus grand romancier hongrois. Tous trois luttent pour la démocratisation de la Hongrie, tous trois sont partisans de la centralisation et appartiennent ainsi au camp de Joseph Eötvös. Le baron Zsigmond KEMÉNY exposa ses idées dans le journal *Erdélyi Híradó* (Nouvelliste de Transylvanie) et plus tard dans le *Pesti Hírlap*, et s'enthousiasma pour la réunion de la Transylvanie à la Hongrie. Le système des comitats trouve en lui un critique aussi impitoyable que l'était le baron Joseph Eötvös. Antal CSENGERY était le rédacteur du *Pesti Hírlap*, il se distingua comme essayiste¹. Son immense savoir et son talent de légiste se firent valoir surtout dans les commissions chargées d'élaborer les projets de lois. Pál Gyulai a dit de lui, avec beaucoup de justesse, que « notre code garde l'empreinte de ce député muet — car aux séances de

1. *Csengery Antal összegyűjtött munkái* (Œuvres complètes d'Antoine Csengery), 5 t., 1884.

la Chambre il ne prenait guère la parole — bien plus que de maint éloquent orateur¹. » Ágost TREFORT se sentait attiré surtout vers les études économiques et historiques, mais comme publiciste il a laissé aussi des ouvrages d'une grande valeur. Il se considérait moins comme un écrivain que comme un homme d'action, mais ses travaux littéraires sont cependant très remarquables². Zsigmond Kemény, Antal Csengery et Ágost Trefort comptaient parmi les membres les plus éminents et les plus estimés de notre Académie Hongroise, dont Trefort fut aussi le président.

Avant de clore la liste des hommes qui se distinguèrent le plus à l'époque des réformes, il est impossible de ne pas mentionner encore le nom d'un jurisconsulte dont la réputation fut extraordinaire : Lőrinc TÓTH qui fut pendant soixante-sept ans membre de l'Académie Hongroise. Durant ce long espace de temps, non seulement il se distingue par son activité dans la vie académique, mais, dans tous les mouvements qui ont pour but la réforme du droit, et de quelque branche qu'il s'agisse, nous le retrouvons toujours au premier rang de ceux qui luttent pour le développement des institutions nationales. Partisan de la centralisation, Tóth appartient au camp du baron Eötvös. Sous le régime absolutiste (1849-1867), il est un de ceux qui connaissent de la façon la plus approfondie le système juridique de l'époque et les institutions juridiques transitoires. Le régime constitutionnel une fois rétabli, Tóth devient un des principaux facteurs de l'évolution juridique. Bien que ses inclinations le portent plutôt vers le droit criminel, il est versé dans toutes les questions juridiques.

Les deux ouvrages de statistique d'Elek FÉNYES furent un puissant secours pour les juristes de cette époque, mais particulièrement pour ceux qui s'étaient assigné la réforme du droit pour but de leurs efforts. C'est là en effet, comme le fit Eötvös lui même, qu'ils puisèrent leur documentation. Mesurées à l'échelle des travaux les plus récents, ce sont encore des œuvres imposantes, et l'on conçoit combien elles furent appréciées au temps de leur publication. L'Académie leur décerna son grand prix, la plus haute récompense dont elle dispose.

1. Discours commémoratif prononcé à l'Académie Hongroise à la séance du 22 mai 1881. *Gyulai Pál Emlékebeszédjei* (Discours commémoratifs de P. Gyulai), p. 128.

2. Publiés par lui en quatre volumes (1881-1888).

Pendant qu'un si grand nombre d'hommes d'Etat et de juristes concentraient ainsi toute leur attention sur la tâche qu'ils s'étaient proposée : celle de mettre la constitution et le système juridique en harmonie avec l'esprit du temps, d'autres, animés d'un zèle aussi infatigable, se consacraient à l'histoire du droit hongrois.

Les plus remarquables parmi ces derniers sont : le comte Antal CZIRÁKY, Georges BARTAL, Ignace FRANK et Pál SZLEMENICS. Tous furent membres de l'Académie, dont le premier fut aussi un des généreux fondateurs.

Le comte Antal CZIRÁKY est un des premiers écrivains qui cultivèrent scientifiquement le droit public hongrois et l'histoire du droit en Hongrie. Georges BARTAL publia en langue latine, en 1847, ses célèbres commentaires sur l'histoire du droit en Hongrie.

Ignace FRANK est l'un des plus compétents jurisconsultes en matière de droit civil. Il écrivait encore en latin, en 1829, les deux volumes de ses *Principes fondamentaux du droit privé en Hongrie* ; mais en 1845 il les réédita en hongrois, sous ce titre : *A Közigazság Törvénye Magyarhonban* (Les lois sur le droit privé en Hongrie), après les avoir complètement remaniés. Partisan de l'école historique, il ne pouvait guère être l'ami des réformes rapides et sans transition. Mais dans ses déclarations il observa toujours une prudence extrême. Dans son discours de réception à l'Académie, prononcé le 11 septembre 1848, et dont le sujet est le *jus aviticum* et la prescription, sans prendre nettement parti contre l'abolition du *jus aviticum*, il montre que si, dans le régime de la propriété, on constate des circonstances fâcheuses, ce n'est pas dans le *jus aviticum* qu'il faut en chercher la cause, mais dans la mauvaise réglementation de la prescription, que l'on a, par suite de certains malentendus, presque entièrement dépouillée de sa vertu protectrice.

C'est aussi dans la science du droit privé hongrois que se distingua Pál SZLEMENICS. Son manuel en quatre volumes, qu'il publia en hongrois et en latin, exerça une très forte influence sur la culture juridique de son temps. En outre Szlemenics donna lecture à l'Académie de ses études sur l'histoire du droit¹.

1. *A leánygyedről* (Le quart des filles). Évk. (Annales de l'Académie) IV, 171. *Törvényeink története országunk keletkezésétől* (Histoire de nos lois depuis les origines de notre pays). Évk. VI, 65 ; VII, 171 ; VIII, 137.

De la fondation de l'Académie à l'année 1848, on peut distinguer dans la littérature juridique hongroise deux écoles opposées : celle des réformes et celle de l'évolution historique. Ainsi qu'il est facile de le constater, ce fut la première qui l'emporta. L'urgence et la nécessité des réformes étaient devenues une conviction si générale et si profonde que les arguments tirés de l'évolution historique ne pouvaient être dûment appréciés. L'école évolutionniste n'était pas assez forte pour exercer une influence sur les événements. Les réformes avaient tardé trop longtemps. Le courant libéral devait finir par entraîner tous les obstacles et se frayer un chemin. L'homme qui s'était senti appelé, mieux qu'aucun autre, à concilier les tendances extrêmes, le comte Aurél DESSEWFFY, était mort trop jeune, en 1842, mais ses études de publiciste avaient laissé une profonde empreinte¹. Quant à la tendance historique, ce ne fut que plus tard, sous l'effet des leçons de la catastrophe nationale, qu'elle put exercer une influence un peu considérable sur la transformation du système juridique hongrois.

III

Les tragiques événements de l'année 1849 amenèrent aussi un changement dans l'évolution de la science juridique hongroise. Cette science est en étroite relation avec la vie de l'Etat. Jamais elle ne saurait séparer son sort de celui des institutions publiques. Si l'organisme d'un Etat vient à se rompre, l'activité des jurisconsultes, laquelle était conditionnée par cet organisme même, en subit nécessairement le contre-coup. C'est ce qui se passa en Hongrie. Une partie des idées pour lesquelles avaient lutté les grands hommes d'Etat, à l'époque des réformes, notamment le régime parlementaire et tout ce qui dépend de celui-ci, étaient devenues sans objet ; une autre partie des réformes : l'abolition du *jus aviticum*, le rachat des domaines nobiliaires, la justice et l'administration fondées sur l'égalité des droits, étaient exécutées par les organes du pouvoir absolu. En pareilles circonstances, les jurisconsultes se trouvaient placés devant

¹ Gróf Dessewffy Aurél összes munkái (Œuvres complètes du comte Aurélien Dessewffy), publiées par Joseph FERNÉCZY, avec une notice biographique et des notes (1887).

cette alternative : ou se taire, renoncer aux études juridiques, ou bien s'adapter à la nouvelle situation et continuer à cultiver leur science en se plaçant au point de vue du nouveau régime.

Une partie de nos jurisconsultes se décidèrent pour la retraite et le silence. Ignace FRANK, fêté, naguère encore, comme l'un de nos maîtres les plus éminents dans la science du droit civil, chercha dans la mort un refuge devant les souffrances morales qui le torturaient. László SZALAY abandonna la science juridique pour se consacrer aux études historiques. Après avoir passé, pendant les années 1840, pour un de nos premiers jurisconsultes, il devint l'un des meilleurs historiens de la nation hongroise. C'est à l'étranger que la catastrophe l'atteignit. Il écrivait de là au baron Joseph Eötvös : « Je vais étudier l'histoire de notre nation pour voir si nous avons encore le droit d'espérer. Les qualités d'une nation ne peuvent être changées par un événement, aussi est-ce dans son passé tout entier que nous pouvons trouver la clef de son avenir ¹. » Et Szalay se mit à la besogne, il y puisa la confiance et l'espoir en un avenir meilleur, et la nation s'enrichit d'une œuvre historique du plus rare mérite.

Ferenc DEÁK, lui aussi, avait choisi provisoirement pour sa part le rôle de l'observateur silencieux. Sollicité par le régime absolutiste de lui prêter son appui dans la création du nouveau système juridique, il repoussa cette offre de la façon la plus catégorique ², bien que d'ailleurs, en ce qui touchait les autres, il n'approuvât pas que l'on se tint à l'écart de tout service public ³. Quant à ceux que leur profession même obligeait à cultiver le droit, — nous voulons parler des professeurs des écoles supérieures, — dans le cas où ils déployaient quelque activité littéraire, ils se bornaient plutôt à satisfaire les besoins les plus modestes de l'enseignement.

Mais la retraite et l'adaptation à la situation nouvelle ne furent pourtant ni générales ni constantes. Jusqu'au milieu des circonstances les plus malheureuses, les jurisconsultes hongrois trouvèrent l'occasion de s'adonner à une activité

1. *Emlébeszéd Szalay László fölött* (Discours en mémoire de Ladislas Szalay). Œuvres complètes, t. VIII, 203.

2. Lettre de refus, adressée à L. Schmerling. Kónyi, *Deák Ferenc Beszédei* (Discours de François Deák), II, 382.

3. Deux lettres adressées à Ladislas L. Szögyény. Kónyi, II, 383, 384.

littéraire. C'est précisément à cette époque que furent écrits les chefs-d'œuvre les plus durables du droit hongrois.

Le grand homme d'Etat qui, dans les années 1840, était devenu le chef des centralistes, le baron Joseph Eötvös, s'était plongé dans la philosophie du droit et la philosophie politique. Dans ce genre d'études, il est l'auteur du plus vaste ouvrage écrit encore en Hongrie : « *A XIX. század uralkodó eszméinek befolyása az álladalomra* » (Les idées dominantes du XIX^e siècle et leur influence sur l'Etat)¹. Après que la grande catastrophe eut balayé le résultat de l'effort national, le baron Joseph Eötvös s'éleva jusqu'aux plus hauts principes du droit et de la vie des Etats, et de là il s'efforça de découvrir, tant pour lui que pour la nation hongroise, la route vers un avenir meilleur. La thèse fondamentale de son ouvrage, selon laquelle les idées qui dominent la vie publique au XIX^e siècle sont la liberté, l'égalité et la nationalité, fut l'objet de nombreuses critiques. Mais il est un point sur lequel tout le monde s'accorde : cet ouvrage est ce que la philosophie du droit public a donné de plus remarquable à cette époque, car il surpasse toutes les autres œuvres de ce genre en ce qui concerne la richesse des idées et l'universalité de l'observation. Le baron Joseph Eötvös y réunit en un système philosophique les conséquences finales des thèses de droit public qui l'avaient guidé dans son activité de réformateur. L'Académie tint à montrer en quelle estime elle tenait cet ouvrage et décerna son grand prix à l'auteur.

D'autres savants se consacrèrent à l'histoire du droit hongrois et s'efforcèrent d'inculquer au public l'idée de la continuité historique dans l'évolution du droit. Cette école, dont l'influence pratique s'était fait à peine sentir à l'époque précédente, exerça dès lors une action décisive sur le cours des événements.

Le système juridique hongrois, tel qu'il se trouvait achevé après l'œuvre législative de l'année 1848, était le fruit d'une évolution historique poursuivie pendant de longs siècles. C'était ce système que les créations juridiques de l'ère absolutiste voulaient anéantir avant tout. Le but qu'on se proposait était facile à discerner. En anéantissant le droit histo-

¹, Ecrit et publié d'abord en allemand : *Der Einfluss der herrschenden Ideen des XIX. Jahrhunderts auf den Staat*. Wien, 1851.

rique hongrois, on tuait aussi l'idée même de l'Etat hongrois.

On alla si loin dans cette voie qu'on en vint même à interdire dans les écoles supérieures de la Hongrie l'enseignement de toute notion historique se rapportant au droit hongrois, et à rendre obligatoire, en revanche, l'histoire du droit autrichien et du droit allemand¹.

Mais ces tentatives se heurtèrent à une résistance très vigoureuse, et grâce à laquelle l'idée de l'Etat hongrois finit par triompher. Cette résistance se traduisait par un attachement profond, proclamé hautement et systématiquement, au développement historique du droit hongrois.

Le comte Antal CZIRÁKY, qui publia en 1851 son célèbre ouvrage latin sur le droit public², donna de cet attachement un touchant exemple. Agé de quatre-vingts ans, mais animé d'un enthousiasme juvénile, il entreprit cette lourde tâche au moment où le désespoir était à son plus haut degré, afin que tous les intéressés pussent trouver dans le droit historique de la nation hongroise une grande et utile leçon.

Un autre éminent représentant de l'école historique est Elek DÓSA, juriste renommé et membre d'honneur de l'Académie. Son œuvre principale est : *Erdélyhoni jogtudomány* (Le droit transylvain), en trois volumes. Il déroule devant nos yeux, avec la plus grande clarté et la méthode la plus sûre, l'évolution entière du droit en Transylvanie, afin, ainsi qu'il le dit dans la préface de son livre, « d'enraciner les sentiments de respect et de piété envers notre antique constitution ». En lui décernant sa plus haute récompense, l'Académie déclara que cette œuvre était « unique en son genre et digne d'être placée au premier rang pour ce qui regarde l'utilité publique³. »

Quant au baron Zsigmond KEMÉNY, dans l'étude qu'il intitula *Forradalom után* (Après la révolution), et qui est l'un de ses plus beaux ouvrages, il se livre à une critique acerbe du centralisme, après quoi il se tourne vers l'histoire et donne les *Történelmi jellemtrajzok* (Portraits historiques), pour devenir enfin, comme rédacteur en chef du journal

1. Pauler, *Adalékok a hazai jogtudomány történetéhez* (Etudes sur l'histoire de la science juridique nationale), 1878, p. 306.

2. *Conspectus iuris publici Regni Hungariae ad annum 1848*. Vienne, 1851.

3. *Akadémiai Ertesítő*, t. I. (1867), 40.

Pesti Napló, l'un de ceux qui travaillèrent le plus à préparer le compromis avec l'Autriche.

Mais c'est Ferenc DEÁK que nous trouvons à la tête du mouvement. Ses deux projets d'adresse sont une belle expression de la tendance représentée par l'école historique. Un autre ouvrage de Ferenc DEÁK, et qui vit le jour la même année que les projets d'adresse, peut se ranger dignement à côté de ceux-ci : il est intitulé *Zágráb megye körlevele és az egyesülés*¹ (La circulaire du comitat de Zagreb et l'union). Il vint s'y ajouter quelques années plus tard son fameux ouvrage de polémique : *Adalék a magyar közjoghoz* (Etudes sur le droit public hongrois)² et son article de Pâques³, appelé à la célébrité. Contrairement à son intention primitive, son article sur l'union de la Transylvanie ne fut pas publié, mais le manuscrit en fut présenté au roi et il eut une influence décisive sur la tournure que prirent les événements⁴. La direction historique suivie par Ferenc Deák ne consistait pas à proclamer l'immuabilité du droit constitutionnel : il était d'avis qu'il fallait d'abord, avec le concours de tous les facteurs législatifs, retourner aux fondements bien établis de notre système juridique ; après quoi seulement, et toujours avec le concours de ces mêmes facteurs, il pouvait être question d'apporter à la constitution hongroise tel ou tel changement exigé par les circonstances, et qui ne touchât point à l'indépendance du pays. C'est dans cet esprit qu'il déploya à cette époque l'activité littéraire et parlementaire qui restera son impérissable mérite et qui trouva son couronnement dans le compromis avec l'Autriche.

Nous savons d'ailleurs qu'à cette époque Ferenc Deák prenait part aux travaux de l'Académie Hongroise dans une plus grande mesure encore qu'à son habitude. Non seulement il témoignait un vif intérêt envers les élections de nouveaux membres et l'attribution des prix, mais il coopéra très activement à l'élaboration des statuts⁵.

Le baron Joseph Eötvös et François (Ferenc) Deák sont les deux grands hommes d'Etat qui à l'époque la plus triste de

1. Kónyi, II, 598-616.

2. *Budapesti Szemle*, année 1865, 1^{re} livraison, et aussi séparément.

3. Réimprimé suivant le texte original dans : *A magyar nemzet története* (Histoire de la nation hongroise), publiée par Alexandre Szilágyi, t. X, 604.

4. Publié par Kónyi, III, 476.

5. Cf. à ce sujet son projet d'adresse, d'ailleurs adopté par l'Académie. Kónyi VI, 150.

l'histoire de la Hongrie enrichirent la littérature juridique d'œuvres d'un intérêt universel. Partis chacun d'un point de vue différent, ils se dirigent tous deux vers le même but. Tandis que le baron Joseph Eötvös va chercher ses arguments dans la philosophie, Ferenc Deák s'appuie sur les droits historiques ; — personne mieux que lui ne les a compris ni sentis, — et tous deux s'efforcent d'inspirer à la nation l'espoir et la confiance en un avenir meilleur.

IV

Avec le rétablissement de la constitution (1867) s'ouvre une nouvelle période dans l'histoire de la science juridique hongroise. La condition indispensable sans laquelle cette science ne saurait être cultivée avec succès : l'indépendance de l'Etat, était en partie réalisée. Il est vrai que la Hongrie n'avait pas réussi à recouvrer dans une pleine mesure cette indépendance nationale, à laquelle elle aspirait, mais elle était arrivée à disposer elle-même de son sort plus complètement qu'elle n'avait pu le faire depuis longtemps. Et quant à l'intégrité territoriale de la Hongrie, elle était — ainsi que Ferenc Deák le fit remarquer en plusieurs occasions — restituée à un tel point qu'il faut remonter au temps du roi Mathias pour en trouver l'exemple. L'indépendance et la vie nationale hongroises une fois rétablies, l'occasion de cultiver le droit s'offrait dans une beaucoup plus grande mesure encore qu'à n'importe quel siècle depuis le désastre de Mohács (1526). La science juridique hongroise entrait dans une nouvelle période : la période inspirée par l'esprit national ; l'indépendance politique du pays étant à peu près assurée, nos juristes ne manquaient jamais de bien accuser ce caractère, qui devint pour eux le point de vue même où ils se plaçaient dans leurs recherches.

L'esprit d'analyse, l'habitude de pénétrer dans les détails et de tout faire entrer dans des systèmes, tels sont les traits qui caractérisent à cette époque la science juridique hongroise. Ces particularités sont importantes à connaître pour qui veut comprendre notre science juridique dans sa plus récente période.

Aux temps qui précédèrent la fondation de l'Académie

Hongroise, les écrivains juridiques se bornaient, la plupart du temps, à décrire les institutions juridiques existantes, sans s'élever jusqu'aux points de vue généraux. Cette époque peut être nommée celle de la science juridique *descriptive*. Avec la fondation de l'Académie commence pour la science juridique hongroise une seconde époque, dont nous nous sommes occupés plus haut et que nous avons appelée l'*époque des réformes*.

La description joue alors dans la littérature juridique un rôle inférieur, souvent même elle en est complètement absente, l'auteur supposant chez son public des connaissances suffisantes ; la synthèse et l'analyse y font également défaut. Au lieu de celles-ci, une idée unique y attire l'attention : les institutions juridiques vieilles doivent céder la place à d'autres qui répondent aux exigences du temps. De nos jours encore les questions de réformes jouent un très grand rôle dans la culture du droit — ce dernier variant à mesure que varient les conditions de la vie qu'il est appelé à régler, — mais leur rôle n'est pourtant plus aussi prépondérant que pendant la période qui s'étend de 1830 à 1849. A l'âge des réformes succède dans notre littérature juridique l'*époque transitoire du régime absolutiste*. Et celle-ci à son tour est suivie, avec le rétablissement de la constitution, par l'époque où nous vivons aujourd'hui : l'époque de la *science du droit analytique et systématique* jaillie du sol fécond de la vie nationale.

Analyser jusqu'aux moindres détails tous les cas de droit public et privé, en déterminer la nature avec la plus grande exactitude possible pour remonter ensuite à leurs principes profonds et les réunir en un système, tel est aujourd'hui le propre de la science juridique hongroise. L'activité des juriconsultes s'exerce le plus souvent de la façon la plus discrète, le grand public l'ignore dans la plupart des cas, mais elle n'en est pas moins précieuse si le but qu'elle se propose est l'intelligence profonde et la mise en pratique rationnelle des notions du droit. La science juridique hongroise est devenue capable de créations originales.

Dans cette dernière phase du développement de la littérature juridique, le mouvement fut commencé par TIVADAR PAULER. Il est vrai que son activité scientifique se déploya presque entièrement pendant l'ère absolutiste, mais elle exerça aussi une forte influence sur les temps qui suivirent le rétablissement de la constitution nationale. Il donna le pre-

mier l'exemple du remaniement systématique, en langue hongroise, du droit criminel et de la philosophie du droit.

Les ouvrages qu'il écrivit sur ces matières font encore autorité. Nous relèverons aussi une étude où il apporte des données précieuses à l'histoire de la science juridique hongroise. Cette science a un passé auquel trop peu s'intéressent, et Pauler fut le premier qui en donna un aperçu général. D'autre part, son encyclopédie du droit n'a pas atteint moins de quatre éditions. L'Académie Hongroise décerna le prix Marczibányi à l'œuvre de Pauler. Celui-ci était d'ailleurs un des membres les plus zélés de cette compagnie, dont il devint bientôt le vice-président.

À côté de Tivadar Pauler, la plus grande figure est Gyula KAUTZ. Lui aussi débuta dans la carrière scientifique à l'époque du régime absolu, mais c'est après le rétablissement de la constitution que se place la partie la plus considérable de son activité littéraire. Nous avons à peine un écrivain qui le surpasse par la fécondité et par la multiplicité du talent. Il doit être considéré comme le fondateur de la science économique en Hongrie, mais il se distingua aussi dans le domaine des sciences politiques proprement dites. Membre de l'Académie Hongroise, aux travaux de laquelle il prit part avec un zèle peu commun, il en devint aussi, sur ses dernières années, le vice-président.

Bien qu'ils aient le mérite d'avoir été les promoteurs de la tendance la plus moderne dans la littérature hongroise, Pauler et Kautz ne peuvent en être considérés comme les représentants les plus caractéristiques. Pour trouver ceux-ci, il faut attendre encore un certain nombre d'années.

L'un d'eux est Imre HAJNIK. Entre tous les savants qui appliquèrent à l'histoire du droit les méthodes critiques et l'étude des sources, Hajnik est le plus grand dans la littérature hongroise. Personne en tout cas ne l'a surpassé jusqu'à ce jour. Parmi ses manuels et ses traités se distingue particulièrement le volume intitulé *A magyar bírósági szervezet és perjog az Árpád-és vedyesházi királyok alatt* (L'organisation judiciaire et la procédure en Hongrie sous les Árpád et les rois de dynasties diverses), paru en 1899 dans les éditions de l'Académie. Dans ce livre, Hajnik jette la lumière sur un des chapitres les plus difficiles de notre histoire du droit et trace de main de maître le tableau du développement historique des institutions juridiques hongroises. L'ouvrage s'arrête au désastre de Mohács (1526). Mais Imre Hajnik ne se

distingue pas seulement comme historien du droit national hongrois : en écrivant l'histoire de l'évolution juridique en Europe, il s'est acquis dans la littérature internationale un nom impérissable.

Dans une tout autre sphère que Hajnik, une des figures les plus marquantes de l'école moderne est Ágost PULSZKY. Après Pauler, c'est lui qui est dans la philosophie du droit le plus grand représentant de la pensée hongroise. Sa conception fondamentale est tout autre que celle de Pauler. Tandis que ce dernier marche sur les traces de Kant, Pulszky est un des adeptes les plus remarquables de l'école positiviste.

Doué d'un esprit profond que soutenaient des connaissances historiques et philosophiques d'une extraordinaire étendue, il édifia son système de philosophie du droit. Le nombre est encore grand de ses anciens élèves de l'université qui apprirent de lui à bien pénétrer les idées et les systèmes juridiques et à cultiver scientifiquement les institutions de droit. Son œuvre littéraire la plus importante, qu'il traduisit aussi en anglais, est une source inestimable pour les chercheurs ainsi que pour les théoriciens de la philosophie du droit.

Dans la littérature juridique la plus moderne, Hajnik et Pulszky sont, le premier pour l'histoire et le second pour la philosophie du droit, les plus fidèles représentants de l'école de l'analyse. Mais cette tendance a aussi trouvé sa voie en Hongrie dans l'étude du droit positif, et c'est précisément ce phénomène qui doit être considéré comme le tournant le plus important et le plus significatif dans l'évolution de la science juridique hongroise.

Le promoteur et jusqu'ici le plus fidèle représentant de cette nouvelle tendance dans le domaine du droit positif est en Hongrie Sándor Plósz. En montrant sous son véritable jour la nature juridique du droit d'ester, il fut un pionnier, même dans la science étrangère, et fraya une voie entièrement neuve à l'étude scientifique du droit de procédure civile. Mais il introduisit aussi les méthodes de la critique scientifique dans l'étude du droit cambiaire. Le manuel qu'il écrivit sur cette science spéciale compte encore dans ce genre parmi les ouvrages les plus précieux.

Depuis lors cette tendance est devenue prédominante dans la littérature du droit positif hongrois : dans les diver-

ses branches du droit public, dans le droit criminel et dans le droit privé. Sur le droit public et même, d'une manière générale, sur le droit politique, notre littérature s'est enrichie d'un grand nombre d'excellents ouvrages. Outre plusieurs manuels fort remarquables, nous avons sur le droit public une littérature monographique particulièrement riche. Une des questions les plus importantes pour le pays était celle de la liaison de la Hongrie avec l'Autriche. Beaucoup d'excellents ouvrages se proposèrent de soumettre celle-ci, du point de vue juridique, à une analyse pénétrante, et de défendre l'intégrité politique de la Hongrie, en butte à d'incessantes attaques. Un grand nombre de manuels et de monographies, d'une valeur considérable, vinrent enrichir notre littérature criminaliste. La codification du code pénal fut pour la rédaction de ces ouvrages une occasion très favorable.

Un grand nombre d'auteurs ont, en suivant la même direction, bien qu'en divergeant souvent sur la conception fondamentale ou sur les détails, contribué à l'enrichissement de la littérature juridique hongroise. Nous ne citerons ici que ceux que la mort a déjà enlevés à la science hongroise : Gustave WENZEL, le célèbre historien du droit, Sándor KONEK pour le droit ecclésiastique, Imre ZLINSZKY pour le droit privé, István APÁTHY pour le droit commercial et cambiaire, ainsi que pour le droit international, Pál HOFFMANN et Tamás VÉCSEY, les éminents spécialistes du droit romain, László FAYER, le grand criminaliste, Béla GRÜN WALD, Akos BEÖTHY, ERNŐ NAGY et Géza FERDINÁNDY pour le droit public, Gyula SCHWARZ, Ignace KUNCZ et Mihály RÉZ pour la politique, et enfin LÉON BEÖTHY, sociologue d'une rare érudition.

Cette école eut encore un éminent représentant en la personne de Gustave SZÁSZY-SCHWARTZ, ravi si prématurément à l'Académie Hongroise. Son domaine était le droit civil. Il analysa de la manière la plus pénétrante et fit apparaître sous un jour tout nouveau plusieurs questions ardues, telles que la notion du droit au sens subjectif et celle de la personne morale. Les études qu'il écrivit à ce sujet parurent aussi en langue allemande. Il est l'auteur de nombreuses études et monographies fort précieuses aussi bien par la forme que par le fond. Entre tous les jurisconsultes hongrois il peut être considéré comme un des meilleurs écrivains.

L'image que nous essayons de donner ici de l'influence exercée par l'Académie Hongroise sur le développement de la littérature juridique ne serait pas complète et fidèle si nous oublions de mentionner la part qui revient, dans la culture de la science juridique, aux éléments étrangers à cette compagnie. A cet égard nous nous bornerons à signaler quelques faits essentiels.

Le premier est la préparation des codes et des lois les plus importantes. Au point de vue législatif, la période qui suit le rétablissement de la constitution hongroise peut être appelée à bon droit celle des grands codes systématiques. A cette époque s'achève la pleine codification du droit criminel hongrois. L'œuvre commencée dans les années 1840 et suivantes atteint alors — sous une autre forme, il est vrai — son couronnement. La réglementation systématique, par voie législative, de la procédure civile s'achève également alors. Les travaux préparatoires à la rédaction du code civil se poursuivent depuis plusieurs dizaines d'années et déjà semblent toucher à leur fin.

Ce code — le lien le plus fort, au point de vue du droit privé — de l'unité nationale, devait en effet être achevé depuis une dizaine d'années. La guerre mondiale empêcha la réalisation de ce grand projet, mais la valeur des travaux préparatoires n'en reste pas moins considérable. Ils seront toujours indispensables à la culture scientifique du droit privé hongrois.

L'Académie est d'ailleurs la première à reconnaître la valeur scientifique de semblables travaux. Elle en donna la preuve en 1913, en décernant son grand prix à Sándor Plósz pour sa loi sur la procédure civile. C'était là aussi, suivant les intentions de l'Académie, le signal d'une nouvelle tendance dans l'appréciation des ouvrages scientifiques. L'Académie estime en effet — et c'est ce qu'elle tenait à exprimer — que lorsqu'une œuvre législative est la création exclusive d'un juriste et que la valeur scientifique en est considérable, — ce qui est le cas, incontestablement, de la loi Plósz, — elle doit être rangée, à tous égards, au nombre des travaux que leur valeur scientifique désigne à l'attention de l'Académie.

Un autre fait que nous tenons à rappeler ici est l'activité scientifique, extrêmement précieuse, déployée tant par les *revues juridiques* que par la *Magyar Jogászegyesület* (Société des juristes hongrois), qui a déployé, surtout à l'époque

plus heureuse d'avant la guerre mondiale, une activité littéraire considérable.

Quant à l'Académie, celle-ci décerne des prix aux meilleurs ouvrages de droit. Jusqu'à ce jour le grand prix de l'Académie Hongroise a été attribué quinze fois à des travaux juridiques, et le prix Marczibányi en beaucoup d'autres cas. Un des prix les plus considérables, le prix Sztrokay, est destiné exclusivement à récompenser des ouvrages juridiques ou politiques. En outre, par l'intermédiaire d'une commission spéciale, l'Académie met à la disposition des jeunes juristes les moyens pécuniaires en leur facilitant la publication de travaux ayant une valeur scientifique. Nombre d'ouvrages juridiques lui doivent ainsi leur publication. Elle a même contribué, deux ans auparavant, grâce à des sacrifices matériels très considérables, à l'édition d'une œuvre en langue allemande dont le droit privé hongrois est le sujet¹.

V

Nous avons considéré jusqu'ici la science juridique hongroise dans le passé et dans le présent ; jetons maintenant un coup d'œil sur la tâche qui l'attend à l'avenir.

Depuis quatre siècles, l'histoire de la nation hongroise n'est autre chose qu'une lutte acharnée pour l'existence, une défense contre les efforts qui tendent à l'anéantir. C'est les armes et le code à la main qu'elle a soutenu le combat. Bien des fois elle fut contrainte de mettre bas les armes, mais pour le code, jamais personne ne réussit à le faire tomber de sa main. Aujourd'hui nous nous trouvons sans contredit en présence d'un fait historique ; c'est son attachement inébranlable à l'idée de droit qui sauva la nation dans cent périls et rendit possible la brève floraison qui suivit le compromis avec l'Autriche. Cette lutte incessante pour le droit a donné à la mentalité hongroise et à la culture générale hongroise un caractère très particulier. Chez la nation hongroise l'idée de droit a toujours signifié davantage que chez les autres peuples. Et pour nous, c'est avec la plus profonde gratitude que nous pensons à ceux qui tin-

1. L'ouvrage d'Antoine ALMÁSI, en allemand, sur le droit privé hongrois : *Das ungarische Privatrecht*, 2 vol. *Ungarische Bibliothek*, rédigée par R. Gragger, Berlin, éd. Walter de Gruyter.

rent éveillée cette idée dans l'âme de la nation, car si la Hongrie n'a pas péri, ces hommes y sont pour beaucoup.

Depuis qu'elle existe, c'est maintenant que la Hongrie traverse ses jours les plus critiques. Et cette fois encore ce n'est que par son attachement inébranlable à l'idée de droit qu'elle peut échapper au malheur. C'est pourquoi il importe à tel point à la Hongrie de posséder aujourd'hui une forte science juridique, à la hauteur de ce temps, qui entretienne dans la nation l'attachement au droit et montre la route à suivre pour sortir heureusement de la crise où elle se débat.

La guerre mondiale a inauguré une ère nouvelle jusque dans le domaine de l'évolution juridique.

Deux grandes idées dominent à présent la vie des Etats : dans les relations extérieures celle d'un groupement en une vaste organisation universelle, à l'intérieur celle de la démocratie la plus large. Il en résulte pour la science juridique une tâche entièrement nouvelle. C'est elle en effet qui doit désigner les moyens les plus propres à réaliser d'une façon adéquate l'organisation universelle des Etats ainsi qu'à édifier l'ordre public, dans chacun de ceux-ci, sur la base des idées démocratiques.

Pas plus qu'une autre, la science juridique hongroise ne saurait se dérober à cette tâche, mais elle doit y apporter une extrême prudence. Notre rattachement à la grande organisation universelle ne doit pas être interprété comme un renoncement de notre part à notre développement juridique national. La nation hongroise ne cessera jamais d'exiger la réparation de l'injustice commise envers elle en dépit du droit moral et du droit historique.

Mais dans la vie intérieure du pays, dans les relations mutuelles entre les forces constitutives de l'Etat, est survenue aussi une situation entièrement nouvelle. Pour que l'ordre public soit bien établi en Hongrie et rende ainsi possible le progrès national, c'est sur une large base démocratique que nous devons l'édifier, mais en respectant avec soin le développement historique et juridique. Seule une démocratie qui s'appuiera fermement sur ce dernier sera capable en Hongrie d'assurer le bonheur des masses.

L'ÉMIGRATION HONGROISE ET LA CAMPAGNE D'ITALIE EN 1859¹

Depuis la guerre d'indépendance de 1848-49, les aspirations à l'indépendance hongroise et celles qui tendaient à la création de l'unité nationale italienne, présentaient une certaine solidarité ; aussi est-il naturel que l'émigration hongroise ait, dès le début, mis ses espérances dans une aide venue de l'Italie ; on sait avec quel enthousiasme Louis Kossuth fut accueilli sur les côtes d'Italie lors de son départ pour l'Amérique ; on sait aussi qu'il attendait du succès de l'insurrection milanaise de grands résultats pour la Hongrie elle-même. Mais il est indéniable que par la suite la tournure que prit la guerre en Orient provoqua un certain éloignement entre Kossuth et la politique du Piémont, représentant les aspirations italiennes à l'indépendance et à l'unité nationale. En effet, en se ralliant aux puissances occidentales coalisées, auxquelles il envoya des troupes, le Piémont se trouva en relations plus amicales avec l'Autriche, qui se rapprochait de plus en plus de ces puissances, et d'autre part, Kossuth, en affirmant de plus en plus ouvertement sa solidarité avec MAZZINI, révolutionnaire aux yeux du gouvernement sarde, et en se livrant sans cesse, dans ses articles et ses discours, à de violentes attaques contre Napoléon III, en qui il voyait le champion du despotisme européen, ne pouvait compter sur la confiance de l'homme d'Etat diri-

1. L'auteur consacre à ce sujet une étude plus étendue — en s'appuyant sur des documents inédits — dans le tome II, à paraître prochainement, de son ouvrage : *As absolutismus kora Magyarországon* (L'ère absolutiste en Hongrie). (N. d. l. R.).

geant du Piémont, le comte de CAVOUR. Il semble même qu'à un certain moment Cavour conçut le projet d'amener l'Autriche à renoncer volontairement à la Lombardie en échange d'une compensation du côté de l'est, probablement sur le territoire des principautés danubiennes. A cette époque — au printemps de 1855 — la gazette gouvernementale de Turin publia un communiqué, inspiré en haut lieu, qui condamnait nettement les visées de l'émigration hongroise. Il déclarait que le péril russe rendait nécessaire le maintien de la puissance autrichienne et qu'il était douteux que la Hongrie fût appelée à devenir une grande nation ¹.

Quand ensuite il devint manifeste que l'Autriche n'était pas disposée à renoncer à la Lombardie et quand, au Congrès de Paris, au commencement de l'année 1856, elle se montra l'ennemie inflexible des aspirations italiennes mais par contre l'amie de la France, la politique piémontaise commença de se rappeler l'existence de l'émigration hongroise et même de chercher à se rapprocher d'elle, mais tout d'abord en excluant entièrement la personne de Kossuth. C'est à cette époque que se place le voyage présumé de KLAPKA à Turin ; une année plus tard le comte Ladislas TELEKI se rendit aussi dans cette ville et fut satisfait de l'accueil qu'il y reçut.

Les choses en étaient là quand eut lieu à Paris, le 18 janvier 1858, l'attentat de la machine infernale d'ORSINI, qui pour un temps rendit de nouveau difficile tout contact entre les milieux gouvernementaux, quels qu'ils fussent, et les réfugiés, et sembla même exposer ceux-ci aux soupçons et aux persécutions. Avant de venir à Paris, Orsini avait fait un long séjour à Londres, où il avait connu François PULSZKY, un autre homme éminent de l'émigration hongroise, lequel, bien entendu, ne se doutait pas de ses criminelles intentions ². Depuis longtemps les gouvernements européens, mais surtout Napoléon III voyaient d'un mauvais œil l'excessive liberté de mouvements que le gouvernement britannique laissait aux divers réfugiés politiques, rassem-

1. Eugène Kastner, *L'Ungheria libera nel Risorgimento Italiano*, Corvina, 1924, [VIII], p. 50.

2. Pulszky Ferenc, *Életem és korom*, III, p. 238.

blés principalement à Londres. A la suite de l'attentat d'Orsini, Napoléon réussit enfin à persuader le ministère Palmerston de proposer au parlement le vote de l'*alien bill*, qui prévoyait des mesures d'exception touchant les réfugiés, et les plaçait éventuellement sous la surveillance de la police. Mais ce projet de loi fut si impopulaire qu'au lieu d'un règlement de police sur les étrangers il provoqua la chute de Palmerston¹, et la publication des lettres d'Orsini prouva bientôt qu'après l'attentat Napoléon n'était pas devenu l'ennemi, mais au contraire l'ami des Italiens. Dès lors les émigrés hongrois fixés à Paris n'eurent pas de peine, grâce aux bonnes relations qu'ils entretenaient avec THOUVENEL, qui fut plus tard ministre, et BIXIO, qui l'avait été, ainsi que, par l'intermédiaire de ce dernier, avec le prince JÉRÔME NAPOLÉON, à dissiper la défiance qui régnait en ce pays à l'égard des réfugiés et particulièrement de Kossuth.

Par la suite, quand transpirèrent les nouvelles de la rencontre que Napoléon III et Cavour avaient eue à Plombières, et surtout quand les fiançailles du prince Napoléon avec une princesse de la maison royale de Piémont furent un fait accompli, les réfugiés ne doutèrent plus de la venue prochaine d'une guerre qui mit aux prises avec l'Autriche, la France et l'Italie coalisées, et cette perspective les encouragea à redoubler d'activité.

Ce fut KLAPKA qui en déploya le plus, et l'initiative de Cavour lui-même qui lui en fournit l'occasion. En août 1858 le ministre sarde lui fit savoir, par l'intermédiaire de son secrétaire d'Etat SANTA ROSA, qu'il jugeait nécessaire que l'Italie et la Hongrie convinssent d'un accord pour l'éventualité d'une guerre contre l'Autriche et que lui, Klapka, vint à Turin à cet effet. Klapka se rendit avec enthousiasme à l'invitation de Cavour, il arriva à Turin en septembre et se mit en contact avec Cavour lui-même. Bien qu'aucune note n'ait été prise à l'occasion de cette rencontre, il est hors de doute que dès lors fut mise sur le tapis la création d'une légion hongroise d'Italie que devait commander Klapka,

1. *Ibidem*, p. 240. Lettre de Vukovics du 1^{er} février 1858. Bibliothèque du Lycée d'Eger.

mais celui-ci, à ce qu'il semble, ne se prêta pas encore à une convention définitive¹.

Sur ces entrefaites, à l'occasion du nouvel an, fut prononcée à Paris la mémorable allocution dont Hyacinthe RÓNAI écrit, dans son journal de Londres, qu'« elle provoqua une grande excitation parmi les émigrés vivant à Londres et à Paris, principalement les Italiens et les Hongrois. Les espérances depuis longtemps éteintes se ranimèrent et il n'y eut guère de réfugié qui ne se préparât à rentrer enfin dans sa patrie perdue »². Pulszky lui-même prouve que Klapka apporta à Londres, au commencement de janvier, la nouvelle que Napoléon III et Cavour étaient décidés à la guerre et qu'ils comptaient fortement sur l'appui de la nation hongroise³.

L'homme qui semblait le moins gagné par l'excitation était Kossuth qui, répondant longuement à IRÁNYI, le 6 janvier, au sujet des propositions franco-italiennes, ne mentionne même pas l'événement du jour, la sensation des Tuileries. Cette lettre est pleine de méfiance à l'égard des auteurs de ces propositions; instruit, évidemment, par les leçons du malheureux soulèvement des Sicules (Székely), Kossuth demande qu'avant de bouger, l'émigration hongroise prenne des dispositions telles qu'elle soit assurée du concours de la France; faute de quoi, la patrie subira le même sort que la Pologne... Les Hongrois doivent être à eux-mêmes, et consciemment, leur propre but, et non pas l'instrument d'intrigues étrangères. A la question d'Irányi, lui demandant sur quel pied il vit avec Klapka, Kossuth répond d'une manière évasive, mais par contre il déclare que si la Hongrie entre en guerre il désire être placé lui-même à la tête de l'armée, mais qu'il verrait volontiers Klapka à ses côtés, en qualité de chef de l'Etat-Major. Il insiste encore sur ce point que, grâce à son influence personnelle sur l'opinion publique anglaise, il est en mesure de garantir que l'Angleterre n'interviendra pas dans la guerre. Enfin il conclut ses instructions à Irányi en lui disant que, quand Satan lui-même leur tendrait la

1. Attilio Vigeveno, *La Legione Ungherese in Italia*, Roma, 1924, p. 41-42.

2. *Journal de Rónai*, III, p. 46.

3. Pulszky, *ouvr. cit.*, III, p. 241.

main, ils pourraient l'accepter, bien qu'avec circonspection, mais qu'ils ne pourraient la solliciter. Refuser cette main ou retirer la nôtre équivaldrait à une mort morale¹.

Peu après, le 17 janvier, Klapka se rendit enfin chez Kossuth. Ils eurent ensemble, à plusieurs reprises, des entretiens dont Kossuth lui-même publia un compte-rendu détaillé². Klapka raconta qu'il avait causé avec le prince Napoléon, avec Cavour et même avec le roi Victor Emmanuel, et que ce dernier était absolument résolu à la guerre avec l'Autriche. Il est assuré de l'appui de la France, mais l'armée française n'est pas prête et ne peut songer à attaquer avant le mois de mai. Tous sont convaincus de la nécessité de la participation de la Hongrie, pour laquelle ils donneront de l'argent, des armes, des vaisseaux pour le débarquement, et même une division française, mais seulement comme troupe de couverture. Mais ensuite, de ses réponses aux questions que lui pose Kossuth, il appert que du côté français cette promesse n'a été faite que par le « prince rouge » qui pense pouvoir gagner l'assentiment de l'empereur et qui a même promis à Klapka de le faire recevoir par Napoléon III ; d'autre part l'on reconnaît, tant du côté italien que du côté français, que sans Kossuth on ne peut rien faire en Hongrie, aussi désire-t-on savoir quelles conditions il met à sa coopération. Sur quoi Kossuth déclare devant Klapka qu'à moins d'une promesse de l'empereur il ne saurait se fonder sur cette offre ; que la création, en terre étrangère, d'« une petite *légionette* » n'est pas une condition suffisante pour faire courir des risques à son pays et qu'il saura même empêcher qu'on l'y expose ; sans garanties, il n'entre en pourparlers avec personne. En outre il se réserve le commandement de l'armée, pour lequel le qualifient les études qu'il poursuit depuis dix ans et auquel sa responsabilité l'oblige ; par contre il verrait volontiers Klapka dans les fonctions de chef d'Etat-Major. Pour lui, il n'invitera pas la nation à prendre les armes sans avoir l'assurance que les troupes alliées pénétreront aussi en Hongrie ; il faut que le drapeau français s'aventure jusque sur le sol hongrois, c'est là une condition

1. Kossuth *iratai*, p. 91 ss.

sine qua non ! Klapka déclara que ses vues s'accordaient entièrement avec celles de Kossuth, qu'il se chargea de représenter et d'appuyer à Paris ¹.

Au mois de mars suivant, la mission de Lord COWLEY à Vienne et le projet d'un congrès de la paix occupèrent l'Europe entière et en même temps les émigrés ; mais aucune interruption ne survint dans la correspondance de Kossuth avec ceux de Paris, entre autres, dès alors le comte László (Ladislas) TELEKI, ainsi qu'avec LUDVIGH, qui vivait à Bruxelles. A cette époque, Kossuth écrivit aussi à Miklós KRIS, à qui il déclara que si la communauté d'intérêts l'amenait à serrer la main à quelqu'un, il ne manquerait pas d'être pour cet homme un allié fidèle, mais qu'il ne voulait pas du rôle de suppliant et de renégat. A Ludvigh, il déclare que non seulement « il ne cache pas son passé dans sa poche », mais qu'à l'avenir il ne changera même pas de ton, s'il juge à propos d'élever la voix ².

Après Klapka, ce fut au tour du comte Ladislas Teleki de se rapprocher de Kossuth qu'il n'avait pas vu depuis onze ans et avec qui, depuis neuf ans, il n'avait pas échangé de lettres ; c'était le signe que tous, tant qu'ils étaient, voyaient arriver l'heure de l'action et sentaient la nécessité d'aplanir les différends qui les avaient divisés jusqu'alors. Pour lui, à la vérité, il restait encore sceptique quant à la déclaration de guerre et quant à la sincérité des projets concernant la Hongrie, mais il aimait à se laisser électriser par les espoirs de Klapka et voulait saisir l'occasion de manifester la ferveur et la constance de ses sentiments envers Kossuth, qui y répondit avec autant de chaleur et lui envoya aussi le mémorandum qu'il venait de faire parvenir à SZARVADY et qui était destiné directement à l'usage de l'empereur et du prince Napoléon ³.

La correspondance entre KOSSUTH et SZARVADY ⁴ éclaire

1. *Ibidem*.

2. Lettres du 3, du 4 et du 15 mars. Nemzeti Muzeum, Fonds Kossuth.

3. Lettre de TELEKI, datée du 19 mars, reproduite dans *Kossuth iratai*, I, p. 177 ; l'original se trouve au Nemzeti Muzeum, Fonds Kossuth.

4. *Kossuth iratai*, I, p. 159, 177, 192 et suivantes ; cf. aussi : Nemz. Muz., Fonds Kossuth : lettres des 5 et 11 mars.

encore mieux la pensée du grand homme d'Etat. Kossuth y déclare expressément, à plusieurs reprises, qu'il ne permettra pas que l'on entraîne la nation dans une entreprise engagée à la légère, et laisse percer l'humeur qu'il ressent à voir les Italiens s'obstiner à parlementer, par-dessus sa tête, avec Klapka, ainsi que la méfiance que lui inspire pour cette raison le gouvernement de Turin : ne voilà-t-il pas que ce dernier se refuse déjà à laisser venir Szarvady ; on ne veut pas traiter avec lui, Kossuth, pas même indirectement ; car on sait qu'il ne mendie pas : « Un mendiant n'est pas exigeant. — dit-il — pour moi, c'est une autre affaire ! »

Kossuth envoie ensuite à Szarvady une lettre détaillée, datée du 26 mars, où éclate de nouveau son mécontentement au sujet de ces négociations contraires au point de vue qu'il soutient inflexiblement ainsi qu'une certaine méfiance à l'égard de Klapka ; afin que l'Empereur et le Prince soient exactement informés, il y joint un memorandum en langue française daté du 25 mars¹. Cet écrit contient sous une forme claire et déterminée ses conditions et stipulations déjà connues, il déclare vaine toute tentative de congrès, expose pourquoi, sans la coopération de la Hongrie, la victoire sur les Autrichiens n'est pas certaine en Italie, qu'elle n'est même pas chose facile, et que la question austro-italienne ne peut être résolue définitivement que par l'indépendance de la Hongrie ; enfin il proteste contre toute tentative dont le but serait de fomenter une insurrection dans sa patrie sans son assentiment personnel et sans une forte coopération militaire de la France².

Enfin, le 30 mars, Szarvady peut lui rendre compte de l'entretien qu'il a eu avec Cavour lui-même, arrivé à Paris entre temps, ainsi que de celui de l'homme d'Etat italien avec Bixio, partisan enthousiaste de la cause hongroise. Au cours de ces conversations, Cavour manifesta ses inquiétudes et ses prétentions avec la plus complète sincérité. Il voyait des difficultés dans le transport en Hongrie de

1. *Kossuth iratai*, p. 168 ss.

2. *Ibidem*, p. 192 ss.

troupes hongroises ou italiennes, contre lequel l'Angleterre pourrait élever des objections, il recommandait un accord entre les Hongrois et la Roumanie. Il ne dissimulait pas qu'il ne cesserait de nourrir une certaine méfiance à l'égard de Kossuth tant que celui-ci serait l'ami de MAZZINI et collaborerait au journal de cet adversaire irréconciliable du gouvernement piémontais, qui ne cachait pas qu'il ne cessait d'envoyer des assassins contre l'empereur Napoléon III. Cavour souleva même ouvertement la question suivante : un appel lancé par Klapka, ce chef éprouvé, n'aurait-il pas sur les soldats hongrois plus d'ascendant que s'il émanait de Kossuth, un politicien ? Sur quoi Bixio riposta avec beaucoup de justesse en demandant à Cavour s'il pensait qu'une proclamation de Lamarmora, le ministre de la guerre du Piémont, aurait quelque effet sur les soldats italiens si lui, Cavour, la désavouait publiquement. Enfin le président du conseil sarde — qui avait reçu aussi un exemplaire du memorandum de Kossuth — manifesta le désir de voir se former à Turin, pour s'occuper de la cause hongroise, un comité où Klapka prendrait place aux côtés de Kossuth. Dans une lettre ¹ écrite dès le lendemain, Szarvady fait part de l'impression que le memorandum ou — comme il s'exprime — la déclaration de Kossuth a produite sur Ladislas Teleki. Ce dernier aurait préféré, dans l'intérêt de l'auteur, que cette déclaration fût rédigée autrement, et redoute qu'elle ne fasse une mauvaise impression ; suivant Teleki, Kossuth présente par trop la question comme s'il s'agissait d'une affaire personnelle. Szarvady ne partage pas cet avis, il approuve le memorandum et, s'il n'arrive pas à y décider Teleki, il le remettra lui-même au prince Napoléon ; mais il tient à ce que l'affaire n'amène pas une scission entre les chefs de l'émigration, à ce « qu'ils ne travaillent pas les uns contre les autres. Nous sommes à peine au commencement — dit-il — et déjà nous voyons ce que nous avons à attendre de nos amis. Prenons donc garde à l'étranger et prenons garde à nos propres troupes. » Il annonce aussi que Cavour ne se prête pas à un désarme-

1. Nemzeti Muzéum, Fonds Kossuth.

ment et ne voudra pas non plus du congrès ; maintenant la question qui se pose est la suivante : que va faire l'Autriche ? L'Angleterre — à ce qu'il semble — est hostile au Piémont. A Paris, on travaille comme si l'on voulait la guerre, mais Szarvady croit déjà qu'à moins d'une circonstance imprévue le conflit n'éclatera pas cette année-là. On a tout gâté, on s'est montré maladroit à Paris comme à Turin.

Nous apprenons par une communication de Miklós Kiss ¹ que Teleki remit pourtant au prince, le 3 avril, la déclaration de Kossuth, et que l'empereur la lut aussi — probablement le lendemain. C'est ce que confirme une lettre de Teleki ².

A cette époque, dans l'entourage de Kossuth, on faisait déjà de grands préparatifs en vue de la guerre. Sándor Veress ayant rendu visite, le 10 avril, au vieux Daniel Ihász, le trouva au comble du ravissement, parce qu'il avait lu dans un journal que l'Autriche avait déclaré la guerre à Victor Emmanuel ; il essaya son vieil uniforme, naturellement trop étriqué, avec son sabre envahi par la rouille ; son humeur batailleuse s'était réveillée et déjà il présentait Veress à ses connaissances comme son adjudant ³. Ayant appris que dans la patrie on attendait nerveusement quelque orientation sur les perspectives politiques, Kossuth envoya en Hongrie de nouvelles informations par le canal d'un Anglais parlant allemand ; par la même occasion il voulait être informé des dispositions publiques, et les nouvelles qu'il reçut furent très encourageantes à son endroit. Mais, précisément alors, la situation européenne l'était beaucoup moins, car, selon une déclaration faite par Cavour le 17 avril, celui-ci était déjà disposé, à la suite d'une pression anglaise, à céder tant sur la question du désarmement que sur celle du congrès, à condition que la Sardaigne pût prendre part à ce dernier sur un pied d'égalité avec les grandes puissances ⁴. Par bonheur pour ceux

1. *Ibid.* Extrait d'une lettre du 6 avril.

2. *Kossuth iratai*, p. 191.

3. A. Veress, *A magyar emigráció Keleten*, II. kötet, p. 242-243.

4. *Kossuth iratai*, p. 205.

qui souhaitaient la guerre, l'accord échoua — comme on sait — devant l'attitude intransigeante de l'Autriche.

A partir du commencement de cette année eut lieu entre le roi Victor-Emmanuel d'une part et le prince Napoléon — devenu déjà le gendre du roi — d'autre part un vif échange de dépêches et de lettres ¹ au cours duquel, le 23 avril, le prince demanda à Cavour quelles nouvelles il avait de Klapka et lui écrivit, le 25, qu'il attendait ce dernier avec impatience. Le 29 eut lieu la rencontre avec le prince JÉRÔME, à laquelle prirent part TELEKI, KLAPKA et BIXIO qui, à cette occasion, se déclarèrent prêts à coopérer avec KOSSUTH. Le prince leur fit un accueil extrêmement sympathique et les chargea, au nom de l'empereur, d'inviter Kossuth à venir à Paris, afin de prendre contact avec lui personnellement ². Teleki, Klapka, Gergely Bethlen et Miklós Puky se rendirent à Londres et portèrent la nouvelle à Kossuth ; celui-ci travaillait déjà aux plans des opérations militaires qui allaient, à ce qu'il croyait, se dérouler sur le territoire hongrois ³ ; comme bien l'on pense, il était tout disposé à accepter l'invitation.

Il est hors de doute que ce revirement s'expliquait par la décision prise entre temps du côté autrichien en ce qui concernait l'ouverture des hostilités. L'Autriche ayant adressé, le 23 avril, un ultimatum au roi de Sardaigne et de Piémont, et cet ultimatum ayant été refusé, l'état de guerre commença le 26 avril et, les troupes autrichiennes ayant franchi la frontière piémontaise le 29, l'empereur Napoléon vit là un *casus belli* en ce qui regardait la France. Bien que, pour l'instant, les opérations n'eussent pas encore commencé, les membres de l'émigration envisageaient avec le plus grand optimisme l'issue de la lutte qui venait de s'engager. Le baron Miklós JÓSIKA lui-même, malgré sa nature sceptique, et bien qu'il ne crût guère aux avantages que la Hongrie

1. *L'Italie libérée* (1857-1882). Lettres et dépêches du roi Victor-Emmanuel II et du comte de Cavour au prince Napoléon, *Revue des Deux Mondes*, 1923, pp. 41-52, 550 et suivantes.

2. *Kossuth iratái*, p. 207-208.

3. Notes du 30 avril sur les opérations militaires en Hongrie. *Nemzeti Muz.*, Fonds Kossuth, I.

pouvait attendre de cette campagne, considérait comme certaine une brillante victoire des ennemis de l'Autriche. Partout les émigrés se remuent : MÓRIC PERCZEL quitte l'île de Jersey pour Paris, les officiers *honvéd* (armée nationale hongroise) réfugiés à l'étranger se rassemblent déjà sur le sol italien; ceux de Constantinople eux-mêmes attendent impatiemment l'heure du départ¹.

Kossuth arrive à Paris dès le 3 mai et à partir de ce jour, jusqu'au fatal revirement de Villafranca, il déploie pour ainsi dire une activité fiévreuse et vraiment admirable. Cette activité, il nous l'a décrite lui-même, dans le premier volume de ses écrits du temps de l'émigration (*Irataim az emigratióból*), d'une façon si vivante et si détaillée que nous pouvons nous contenter ici de la faire connaître dans ses grandes lignes.

Au su des autorités françaises, mais sous le nom de GEORGE BROWN, Kossuth se rendit à Paris, en compagnie de KLAPKA et de TELEKI; là, dans la matinée du 5 mai, il fut reçu avec ses amis par le prince NAPOLÉON et le même jour, vers minuit, par l'empereur, auprès duquel le conduisit le prince lui-même. La partie la plus essentielle de son entretien avec le prince consista en ce que, tout en affirmant ses sentiments républicains, Kossuth accéda volontiers au désir exprimé par son interlocuteur que la Hongrie, une fois délivrée, adoptât comme forme de gouvernement non pas la République mais la monarchie constitutionnelle, un comité devant se charger de la conduite des affaires jusqu'à ce que le futur roi prît possession du trône. Il crut d'ailleurs pouvoir tout de suite offrir la couronne de Saint-Etienne au prince JÉRÔME NAPOLÉON, mais celui-ci déclina cet honneur, disant que l'exemple du grand fondateur de leur dynastie avait enseigné aux Bonaparte que l'empire français provoquait contre lui une coalition européenne si des membres de la famille impériale s'asseyaient sur les trônes de l'Europe. Kossuth déclara encore de la manière la plus catégorique et la plus explicite que sa patrie ne pren-

1. Lettre de Jósika du 1^{er} mai, passage cité. Rónay, *ouvr. cité*, III, p. 51 et suivantes. Cf. Veress, *ouvr. cité*, II, p. 367.

drait part à la guerre qu'à une double condition : le drapeau français serait déployé sur le sol hongrois, à la tête de forces considérables, et l'empereur Napoléon III déclarerait, dans une proclamation adressée à la nation hongroise, qu'il envoyait une armée en Hongrie à titre d'ami et d'allié, afin de réaliser la déclaration d'indépendance de 1849. Il se voyait aussi forcé de demander de l'argent et des armes, non seulement pour les troupes hongroises combattant sur le sol italien, mais pour l'armée nationale qui allait être organisée dans la patrie, mais il considérait le tout comme une avance qui serait remboursée plus tard. Le Prince, qui paraissait d'accord sur tous les points, annonça que, si l'Empereur était disposé à partager ces vues, il parlerait lui-même à Kossuth.

L'entrevue avec l'Empereur fut marquée par le même caractère familier et sans façon. NAPOLÉON III commença par s'excuser en quelque sorte de ce qui s'était passé huit années auparavant, lorsqu'il avait fermé les frontières de la France à Kossuth, qui se rendait de Kiutahia en Angleterre. Le reste de l'entretien prouva que le prince avait transmis fidèlement les vœux de Kossuth et les avait même chaudement appuyés ; en ce qui concernait la proclamation, l'Empereur ne voyait aucune difficulté, car il y avait un précédent, bien que demeuré sans succès : celui qu'avait créé Napoléon le Grand ; quant à porter jusqu'en Hongrie le champ de bataille, ce projet se heurtait à un grand obstacle : l'opposition probable de l'Angleterre qui, étant donnés les sentiments du ministère Derby à l'égard de l'Autriche, pourrait même se manifester sous la forme d'une intervention. De ce côté, il faudrait se procurer des garanties. Sur quoi Kossuth déclara qu'il se faisait fort de créer outre Manche, au moyen de réunions populaires, un courant d'opinion qui renversât le gouvernement *tory* et portât au pouvoir un gouvernement *whig* lequel, en tout état de choses, garantirait sa neutralité. Après avoir assuré lui-même Kossuth qu'il n'y avait pas à redouter une intervention de la Russie, l'Empereur, avant de clore l'entretien, souleva encore une question : ne serait-il pas opportun d'organiser en Transylvanie un petit mouvement insurrec-

tionnel ? Mais sur l'opposition formelle exprimée par Kossuth, il abandonna bientôt cette idée, déclara expressément qu'ils étaient d'accord et assura le chef de l'émigration hongroise qu'à moins de pouvoir donner les garanties désirées par celui-ci il ne réclamerait pas le concours de la Hongrie. Il invita Kossuth à envoyer ses amis en Italie pour y organiser la légion hongroise pendant qu'il se livrerait à son agitation en Angleterre ; en même temps il faudrait préparer aussi l'opinion hongroise, et il serait bon d'envoyer à Bucarest et à Belgrade des délégués auxquels les agents diplomatiques français prêteraient leur appui. L'Empereur prit congé de Kossuth en lui disant : au revoir en Italie !

Au cours d'une promenade qu'ils firent ensemble cette nuit-là sur les bords de la Seine, le prince Napoléon assura Kossuth que l'Empereur s'était exprimé devant lui beaucoup plus catégoriquement qu'il n'aurait osé l'espérer lui-même.

Le lendemain, Kossuth et ses amis se mirent en rapports avec l'homme de confiance de l'Empereur, le sénateur Piétri, et le jour même ils fondèrent à eux trois — Kossuth, Teleki et Klapka — la *Magyar Nemzeti Igazgatóság* (Comité national hongrois) qui choisit Gênes comme résidence provisoire et chargea de la rédaction des procès-verbaux Daniel IRÁNYI, de la correspondance militaire Imre SZABÓ, et de la gestion financière Miklós PUKY. Ils décidèrent en même temps d'envoyer en Roumanie le général CZECH pour servir d'agent auprès du prince Couza, en Serbie Ferenc PULSZKY ou János LUDVIGH, ainsi que le général VETTER pour les dispositions d'ordre militaire. Le comte Sándor KARACSAJ fut chargé des missions diplomatiques à Constantinople. On déclara qu'il fallait s'occuper sans retard d'organiser en Piémont l'armée hongroise : celle-ci devait se composer tout d'abord de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie, mais de telle manière qu'on pût, par la suite, les transformer en divisions. Le commandement de la première brigade d'infanterie fut confié au colonel Miklós KISS, celui de la seconde au colonel IHÁSZ, celui de la brigade de cavalerie au colonel Comte Gergely BETHLEN. En outre le colonel István SZABÓ fut chargé d'organiser une division d'artillerie et de

génie. Le contrôle général de l'organisation des forces hongroises en Piémont fut confié au général PERCZEL, en attendant qu'il prit le commandement d'une armée dans la patrie même. Le colonel SRÉTER fut attaché provisoirement au comité jusqu'au moment où il pourrait être chargé des fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Ceux qui revenaient d'Amérique et perdaient ainsi une situation lucrative devaient, si les attentes du comité ne se réalisaient pas, être indemnisés par le gouvernement piémontais. Mis au courant de tout, le prince Napoléon télégraphia à Cavour pour l'informer du règlement de l'affaire hongroise et de la formation du comité national ¹.

Tandis que sans tarder Klapka partait pour Gênes, où il arriva le 9 mai, et se rendait aussi à Turin, afin de conférer avec Cavour ², — dès le 8 mai Kossuth rentrait à Londres, où les élections législatives battaient leur plein. Il se proposait d'utiliser, pour agiter l'opinion publique, l'intervalle entre ces élections et l'ouverture du parlement, fixée à la fin de mai, mais en attendant il avait énormément à faire ; outre la préparation des réunions populaires il travaillait alors à un volumineux ouvrage technique — resté inachevé — sur l'organisation et le règlement de la future armée hongroise, avec les tableaux explicatifs nécessaires ³, et préparait aussi des instructions détaillées, datées du 18 mai, à l'usage de son futur chargé d'affaires en Hongrie, dans lesquelles il lui traçait tout au long sa ligne de conduite. C'est encore à cette époque que se place la rencontre, tout à fait secrète, qu'il eut à Londres avec le jeune Obrénovitch, le prince MICHEL, fils du vieux prince Miloch (rappelé à la place du prince Karageorgevitch tout récemment exilé) et marié à une Hongroise, la comtesse Julia Hunyadi. Le résultat de cette entrevue fut qu'ils tombèrent entièrement d'accord, Kossuth sympathisant avec les aspirations de la Serbie à l'indépendance, ne désirant utiliser le territoire de ce pays que pour y faire passer son armée et se déclarant

1. *Revue des deux Mondes*, article cité, p. 575.

2. Vigevano, *ouvrage cité*, p. 45.

3. Manuscrit daté du 1^{er} mai : Nemz. Muz. Fonds Kossuth.

prêt, éventuellement, à permettre à la Croatie de se détacher de la couronne de Saint-Etienne ¹.

Tandis que Bertalan SZEMERE, abandonné entièrement à lui-même, s'efforçait vainement de placer dans les journaux français des articles anti-autrichiens, ceux des émigrés qui étaient soldats s'étaient presque tous rassemblés à Gênes où Napoléon III débarqua le 12 mai avec son armée.

La tâche entreprise par Kossuth à la suite de sa promesse à l'Empereur Napoléon III était vaste et ardue. Lui, l'étranger, l'exilé, il lui fallait, par la seule force de son éloquence et le secours de quelques amis, susciter un changement de ministère qui garantît la neutralité anglaise pour le cas où seraient en jeu non pas seulement une ou deux provinces italiennes de l'Autriche mais l'existence même de ce pays. Mais ce n'était pas tout : le 13 mai, dès que la guerre eut éclaté, la reine d'Angleterre se hâta de proclamer dans une déclaration catégorique et solennelle la neutralité de ses Etats, si bien qu'en apparence l'agitation à laquelle se livrait Kossuth devint sans objet, mais uniquement en apparence, car chacun savait, aussi bien que l'Empereur Napoléon III lui-même, que, fidèle à ses traditions, le parti *tory* ne regarderait pas d'un œil indifférent le démembrement de l'Autriche ; dès lors il était nécessaire que le ministère *tory* fût remplacé par un cabinet du parti *whig*, ce que l'on ne pouvait atteindre autrement que par une imposante manifestation de l'opinion publique anglaise en faveur d'une guerre dont le but était de libérer en même temps la nation italienne et la nation hongroise. A cet égard, Kossuth comptait principalement sur COBDEN, mais par hasard celui-ci se trouvait précisément en Amérique ; Kossuth était donc réduit à peu près exclusivement à l'assistance de ce Charles GILPIN qui avait déjà été son principal appui lors de son arrivée en Angleterre ; Gilpin avait une grande influence, non seulement comme député mais comme membre du conseil municipal de Londres, et jouissait de la confiance de Palmerston.

On convint de quatre grandes réunions populaires : la

1. *Kossuth iratai*, I, p. 386 et suivantes.

première devait être convoquée à Londres, la seconde à Manchester, la troisième à Bradford, la quatrième à Glasgow, et toutes quatre — eu égard à la prochaine ouverture du parlement — devaient avoir lieu dans les huit jours. PULSZKY accompagna Kossuth à chacune de ces réunions et témoigne dans son livre de l'immense impression qu'y produisit l'orateur¹. Le hasard voulut que le jour où avait lieu la première de ces réunions publiques, celle de Londres, se produisit aussi, à Montebello, le premier choc entre les Autrichiens et les alliés, qui — déjà — se termina par la victoire de ceux-ci. Le meeting de Londres fut présidé par le Lord Maire lui-même, qui ouvrit la séance en déclarant tout d'abord que le désir unanime de l'assistance était que l'Angleterre gardât la neutralité, à quelque partie de l'Autriche que la guerre vînt à s'étendre. Après avoir encore exprimé le vœu que la lutte se terminât par le triomphe de la liberté des peuples, il passa la parole à Kossuth, « le chef du dernier gouvernement hongrois qui fût légal. »

Ayant exposé le but que Kossuth se proposait dans ces discours, dont le texte — à l'exception de celui de Glasgow — est d'ailleurs à notre disposition², nous pouvons nous dispenser d'en faire connaître la teneur. La résolution adoptée par l'assemblée de Londres, et qui répondait entièrement à l'esprit du discours prononcé par Kossuth, fut portée par le Lord Maire lui-même, à la tête d'une députation, au premier ministre Derby; celui-ci se vit forcé de déclarer qu'il était parfaitement d'accord avec les signataires. Des résolutions analogues furent votées au cours des trois autres meetings.

Le parlement s'ouvrit, et pas plus que dans le précédent le gouvernement n'y eut la majorité absolue. Un ordre du jour fut proposé par lequel la Chambre refusait sa confiance au cabinet Derby; il fut voté à une faible majorité. Le ministère démissionna et le soin de former le nouveau cabinet

1. Vol. cité, p. 245.

2. *Kossuth iratai*, p. 247-315. Le manuscrit du discours de Bradford se trouve parmi les manuscrits du Nemzeti Muzeum et renferme de si violentes attaques contre la personne de l'Empereur d'Autriche qu'il a fallu les omettre dans l'impression de *Kossuth iratai*, ce que laisse entendre à demi-mot une remarque de Helfy.

fut confié à ce même lord Palmerston qui — d'accord avec ses futurs collègues — avait préalablement, par l'intermédiaire de Gilpin, assuré par écrit Kossuth que s'il parvenait au gouvernement il garantirait la neutralité de l'Angleterre même pour le cas où la guerre s'étendrait des rives du Pô à celles du Danube et de la Tisza. Kossuth avait donc rempli la promesse qu'il avait faite à Napoléon III ; il ne tenait plus qu'à celui-ci de remplir la sienne.

Tout en se livrant à cette vaste agitation, Kossuth trouvait encore le temps d'engager des pourparlers en vue d'une alliance avec la Roumanie. A cet effet, KLAPKA se chargea de se mettre personnellement en rapports avec les facteurs de la politique roumaine. Il conclut alors avec le Prince ALEXANDRE COUZA, élu tour à tour prince de Moldavie et de Valachie par les assemblées nationales de ces pays, aux mois de janvier et février de cette même année, une convention¹ qu'il envoya ensuite à Kossuth et qui fut montrée aussi à Napoléon III. Le prince s'engageait à autoriser les « patriotes hongrois » à établir des arsenaux sur le territoire valaque et même à leur procurer 20.000 fusils, pris sur les armements que la France devait lui fournir, ainsi qu'à assurer jusqu'à la frontière le transport des munitions, que Klapka se chargeait de se procurer. Par contre les Hongrois s'engageaient par cette convention à aider la Moldo-Valachie à s'emparer de la Bukowine ainsi qu'à garantir de la manière la plus large les droits de la nationalité valaque en Hongrie. Cet accord prévoyait aussi que la Transylvanie déciderait elle-même, après la guerre, la question de son union administrative avec la Hongrie ou du maintien du séparatisme ; il proclamait le principe de la fraternité et assignait comme but final à ces efforts une confédération entre la Hongrie, la Serbie et la Moldo-Valachie.

Cet accord, qui n'entra jamais en vigueur, signifiait pour la Hongrie, à côté de faibles avantages, de grandes concessions de sa part ; il était même douteux qu'il dût être respecté, car la puissance de Couza ne reposait pas sur des bases solides et l'opposition, que dirigeait Jean BRATIANU, se

1. Communiquée dans *Kossuth iratai*, I, passage cité plus haut.

refusait catégoriquement à le reconnaître et ne faisait aucun mystère de ses prétentions à la possession de la Transylvanie. Kossuth lui-même, quand il publia ses écrits, caractérisa d'une manière tout à fait frappante la politique traditionnelle roumaine, qui rendait douteuse la valeur de l'accord conclu avec le Prince COUZA : « Environnée — dit-il — par la mer des peuples slaves, il est clair que la nation roumaine, dans l'intérêt de son indépendance et par le fait de sa situation géographique, ne saurait se passer d'une alliance avec la nation hongroise », et pourtant « elle n'a pas la force de dépouiller les sentiments de haine qu'elle nourrit à notre endroit ¹. »

De plus en plus, dès alors, la direction centrale de l'émigration s'installait en territoire italien et cherchait à entrer directement en contact avec le roi du Piémont et son gouvernement. Le 23 mai KLAPKA est à Turin, d'où il mande qu'il a causé avec CAVOUR ainsi qu'avec FARINI, que le roi signera d'ici un jour ou deux le décret concernant l'organisation de la légion hongroise et que, cette dernière comptant de toutes façons un trop grand nombre d'officiers, ceux qui y seraient superflus seront envoyés à l'armée pour encourager les défections et pour se charger des transfuges. A la même époque, Miklós KISS, qui se trouve à Gênes et a causé aussi avec le prince Napoléon, écrit que parmi les Hongrois, dont le nombre s'accroît de plus en plus dans cette ville, il règne une grande confusion, car l'organisation se fait attendre ; de même, suivant Klapka et Teleki, il serait désirable que Kossuth arrivât le plus tôt possible ².

En fait, le décret royal fut signé dès le 24 mai, et le retard survenu dans sa publication est expliqué par Cavour dans une lettre, datée du 26 mai ³, au sénateur PIÉTRI : il déclare que l'envoyé de la Russie et GORTCHAKOF lui-même désirent que l'on suspende l'organisation de la légion hongroise, eu

1. *Ibidem*, p. 382. Cf. B. Jancsó, *Erdély* (La Transylvanie), etc., pages 94 et suivantes. Lettre de Balaccanu de Gênes, Nemzeti Muzeum.

2. Extraits d'une lettre de Klapka, datée du 23, et de lettres de M. Kiss, du 21 et du 24, toutes dans le Fonds Kossuth du Nemzeti Muzeum.

3. Nemzeti Muzeum, fonds Kossuth. Voir Vigevano, *ouvr. cité*, p. 47.

égard à l'impression qu'elle pourrait provoquer en Allemagne ; même, à en croire l'envoyé de la France, l'Empereur Napoléon III verrait d'un bon œil une pareille mesure ; Cavour préférerait que Kossuth continuât à recruter les légionnaires hongrois sans que le décret fût publié.

En présence de cette opposition, il était grand besoin, effectivement, que Kossuth arrivât enfin ; on croyait savoir à Vienne¹ que tel était le vœu de Napoléon III ; de son côté, PULSZKY le pressait de se mettre en route, car il craignait qu'en son absence KLAPKA et TELEKI ne commissent quelque maladresse ; d'ailleurs les préparatifs du voyage étaient déjà commencés.

Si son attachement rigide aux conditions par lui stipulées, son attitude réservée, qui en était la conséquence, de même que son arrivée tardive en Italie, peuvent être envisagées comme ayant entraîné le retard dans la formation de la légion hongroise et fait échouer les intentions plus hardies et plus énergiques de Klapka, on ne saurait nier que du point de vue des intérêts hongrois les événements justifiaient la conduite de Kossuth, car si la troupe hongroise avait versé son sang et pris une part effective à cette guerre, dont le cours fut extrêmement rapide, l'Italie — tout au plus — en aurait tiré profit ; quant à la Hongrie, dont l'affranchissement fut d'ailleurs empêché par la promptitude de la victoire et la conclusion inopinée de la paix, l'unique résultat aurait été pour elle la perte de quelques-uns de ses fils les plus héroïques.

On sait que la bataille de Magenta, qui eut lieu dès le 4 juin, la prise de Milan, survenue quatre jours plus tard, et la victoire de Solferino (24 juin) décidèrent en quelques semaines du sort de la guerre, si bien que, lorsqu'elle fut effectivement constituée, la légion hongroise avait déjà perdu sa raison d'être ; entre tous les partisans hongrois, un seul, Etienne TÜRN, qui s'était joint à la troupe de chasseurs formée par les volontaires de GARIBALDI, eut l'occasion de combattre pour l'Italie et fut même grièvement blessé à la bataille de Tre Ponti, ce qui attira de nouveau sur lui

1. *Gens. Dép.* rapport de Londres du 31 mai et du 1^{er} juin.

l'attention publique et lui valut une lettre chaleureuse de son chef, lettre datée de Paitone, le 17 juin : « Le sang hongrois — écrivait GARIBALDI — a coulé pour l'Italie, scellant la fraternité qui doit unir nos deux peuples à l'avenir. » Il exprimait aussi l'espoir de revoir bientôt son ami à ses côtés, afin de conduire ensemble leurs jeunes soldats à de nouvelles victoires ¹...

Le noyau de la légion hongroise était une petite troupe formée à Gênes le 5 mai, dans le fort Castellaccio, et qui se composait exclusivement d'officiers hongrois émigrés, au nombre de 120, et sous le commandement de Daniel IHÁSZ ; jusqu'au 15 juin, l'effectif de cette troupe fut porté à 398 hommes, jusqu'au 27 à 880 (principalement par l'enrôlement de prisonniers de guerre hongrois) et — grâce à l'activité de recruteur déployée par Klapka — atteignit le chiffre de 3.200 hommes au commencement de juillet ; c'est alors que la légion entière, divisée en cinq bataillons, fut logée partie à Aqvi et partie à Alexandrie et Asti, quand, l'armistice étant déjà conclu, il devenait plus que douteux qu'elle fût appelée à jouer un rôle ².

Mais déjà l'organisation et la gestion des affaires de la légion hongroise n'étaient pas allées sans difficultés, sans frottements, ni même, par la suite, sans démêlés personnels. Le décret royal si longtemps attendu fut enfin publié le 10 juin ; il n'était pas signé du roi, alors au camp, mais de son représentant, le duc EUGÈNE de SAVOIE-CARIGNAN. Il suscita dès l'abord un grand mécontentement, car il n'y était pas question de la Hongrie, mais seulement d'une légion hongroise qui devait être organisée dans l'armée piémontaise et qui était assimilée sur tous les points aux autres troupes de volontaires. Aussitôt les principaux officiers déclarèrent que dans ces conditions ils ne serviraient pas

1. Pour le texte italien, voir la revue *Corvina*, 1925, (n° X), p. 10; Pulszky, *ouvr. cité*, III, p. 256.

2. Nous reproduisons les données parfaitement authentiques de Vigevano, *ouvr. cité*, p. 47 et sq. Voir en outre l'article de Daniel Bothár, *A Magyar Nemzeti Igazgatóság történetéhez* (Contribution à l'histoire du « Comité National hongrois »), dans *Magyar Figyelő*, 1911, p. 377, *K. iratai*, I, p. 349. Selon Kossuth (I. n° 368), l'effectif de la légion, avant l'armistice, dépassait 4.000 hommes.

plus longtemps ; mais Teleki et Klapka, qui sans plus tarder s'étaient rendus à Turin, obtinrent que la dénomination fût modifiée en *troupe hongroise d'Italie* (esercito ungherese in Italia) que le drapeau hongrois fût autorisé et que l'on permit aussi d'insérer dans le serment et la formule d'engagement une déclaration suivant laquelle les soldats de ladite troupe ne devaient fidélité et obéissance au roi Victor-Emmanuel que tant qu'ils se trouveraient sur le sol italien ; aussitôt arrivés dans leur patrie, ils seraient soumis au gouvernement national hongrois qui devait y être constitué ¹.

En toutes ces affaires, Cavour témoigna d'une prévenance irréprochable et se contenta de prier les Hongrois de ne pas faire, en public, un trop grand éclat de leurs privilèges. Le memorandum de SZEMERE, que celui-ci lui envoya et qui probablement était dirigé contre Kossuth, ne dut guère l'impressionner. Par contre, le gouvernement français ne cessait de soulever des difficultés ; le prince Napoléon lui-même ne cachait pas le vif mécontentement que lui inspiraient les attermoissements et l'inaction auxquels il était condamné, lui qui avait embrassé la cause de la légion hongroise. Le Comte WALEWSKI, ministre des affaires étrangères de Napoléon III, protesta violemment auprès du prince COUZA contre la cession des dépôts d'armes mis à la disposition des Hongrois, ce qui fut l'occasion d'un vif échange de dépêches entre Klapka et le gouvernement français ².

Après force appels et exhortations, Kossuth finit par quitter Londres ; le 16 juin il arrivait à Paris, le 18 à Lyon, le 20 à Marseille et le 22 à Gênes. A Marseille il reçut de mauvaises nouvelles sur l'état des affaires de la légion, mais à Gênes une dépêche de Cavour qui le saluait à l'occasion

1. *K. iratai*, t. 1^{er}, passim. Ce volume est rédigé avec une telle négligence, les données en sont tellement confondues, que l'on a peine à distinguer la marche des événements. Les passages en question concordent d'ailleurs avec les communications de Vigevano citées en cet article. Les *Bús dalok* (Chansons mélancoliques) et le *Hiszekegy* (Credo) hongrois du sergent Bagó que l'on trouvera parmi les manuscrits du Nemzeti Muzeum, jettent une vive lumière sur l'état d'esprit des légionnaires hongrois.

2. Extrait d'une lettre de M. Kiss, du 11 juin, Fonds K., Nemzeti Muzeum ; *Revue des deux Mondes*, article cité, p. 854 et suivantes ; Szemere, *Journal*, II, p. 139.

de son arrivée sur le sol italien et le pria de lui rendre visite le plus tôt possible. De là, après avoir envoyé en Hongrie un communiqué signé également de Klapka et de Teleki, il se mit immédiatement en route et pendant le voyage même il fut l'objet d'ovations chaleureuses non seulement de la part des légionnaires hongrois en garnison à Alexandrie, Aqvi et Asti, mais aussi du peuple et des soldats italiens ¹.

Le 24 juin, c'est-à-dire le jour de la bataille de Solferino, qui décida définitivement du sort de la guerre, Kossuth fut reçu par Cavour ; c'était la première fois qu'ils se rencontraient. La manière dont Cavour l'accueillit, sa personnalité, sa sincérité, la compréhension dont il fit preuve produisirent sur Kossuth la meilleure impression ; d'ailleurs il ne considérait pas l'entretien comme terminé, car le premier ministre le pria de revenir le lendemain, afin de le mettre en rapports avec NIGRA, son confident, qu'il désirait attacher à sa personne. Kossuth est plein d'espoir, d'autant plus que l'après-midi, à l'occasion d'une promenade en voiture, il a peine à se frayer un chemin au milieu de la foule qui l'acclame. Il écrit à sa femme qu'il espère pouvoir bientôt admirer avec elle les merveilles de ce « divin » pays, et le jour même il adresse aux légionnaires hongrois, par l'intermédiaire d'IRÁSZ, une proclamation entraînant dans laquelle il leur annonce que prochainement il pourra se joindre à eux et qu'il espère avoir bientôt le droit de leur dire : le but est assuré. Il leur fait espérer que non seulement il sera donné satisfaction à leur sentiment national, mais qu'on améliorera aussi leur ordinaire ; Kossuth, en effet, avait dû déjà entendre dire que des plaintes s'étaient fait entendre à cet égard et que le mécontentement commençait à se répandre parmi eux. C'est ce qui explique le memorandum adressé par lui, le jour même, au gouvernement piémontais, et dans lequel il formule certaines exi-

1. Lettres de Kossuth à sa femme sur son voyage, *K. tratali*, I, p. 414 et suivantes, 427 et sq. ; lettre inédite de Kossuth, datée de Lyon, 18 juin (Nemzeti Muzzeum) ; article d'Ernest Mauks sur l'accueil fait à Kossuth en Italie, *Pesti Hirlap*, 16 octobre 1891. Mauks s'appuie sur un livre plus ancien, de Payn, où le 27 juin est désigné par erreur comme la date de l'arrivée de Kossuth à Turin.

gences touchant la condition matérielle des soldats hongrois ¹.

Kossuth convint avec Cavour que le lendemain, après une nouvelle entrevue, il se rendrait aux quartiers généraux avec Nigra. Mais ce projet devait échouer, car le soir même une dépêche appelait le comte auprès du roi, au quartier général ; il lui fallut emmener avec lui Nigra, par qui il fit donner à Kossuth le conseil de se rendre à Parme, auprès du prince Napoléon, et de recourir à l'intercession de ce dernier. Il était évident que les choses prenaient une mauvaise tournure, mais — à en juger par ses lettres — Kossuth était maintenu dans ses dispositions optimistes par l'accueil, enthousiaste jusqu'au délire, qu'il rencontrait partout au cours de son voyage, comme d'ailleurs à Parme même. Le prince le retint quelques jours dans cette ville, afin de pouvoir d'abord envoyer une lettre à l'Empereur ; la première impression de Kossuth fut que l'on remplirait les promesses qui lui avaient été faites, mais qu'on tiendrait en suspens le moment de leur exécution ; il voyait déjà le plan de la proclamation qui devait être lancée par le Comité National et au moyen de laquelle on espérait amener pour le moins dix mille soldats hongrois à quitter l'armée autrichienne et à devenir transfuges ; Kossuth refusait son consentement, mais il n'en estimait pas moins que les chances s'amélioreraient de jour en jour ².

Le 29 juin Kossuth partit pour Milan où il apprit, le lendemain, que l'empereur Napoléon III l'attendait dans son quartier général avec le sénateur Piétri. Il ne pouvait avoir connaissance d'une déclaration faite par Cavour à propos de la question hongroise dans une lettre du 1^{er} juillet au prince Napoléon. Il y déclare déjà — une semaine après la bataille de Solferino — que le but des alliés serait atteint plus rapidement et plus complètement s'ils pouvaient faire avancer la cause hongroise d'une manière plus efficace ; par malheur, dans leurs intentions au sujet de cette dernière, ils sont

1. *K. iratai*, I, p. 428 ss. ; voir l'article de D. Bothár dans le *Magyar Figyelő*, p. 388 ss. ; un mémoire anonyme daté de Turin, 24 janvier (*Nemzeti Muz.*) et la remarque de Kossuth sur le même sujet, *K. iratai*, p. 362 ss.

2. *K. iratai*, I, p. 433 ss., 462 ss.

gênés par l'irrésolution, pour ne pas dire la mésintelligence, qui règne dans le comité hongrois (c'est-à-dire le Comité National) ; quant aux dispositions qu'il faudrait prendre en Hongrie, elles sont entravées par les conditions défavorables où se trouvent les principautés danubiennes et qui enlèvent à Couza toute confiance en soi. Klapka fait ce qu'il peut, mais il est paralysé dans son activité par les membres civils du comité hongrois. « Je ne veux pas dire, écrit-il, que Kossuth est mal disposé, bien au contraire, je suis prêt à rendre le plus complet hommage à sa loyauté et à sa modération, mais il veut subordonner la question de la légion à celle du soulèvement, ce qui — à mon avis — est une grande méprise. » Cavour espère que le prince réussira à faire comprendre cela à Kossuth et qu'à son retour du camp il appuiera franchement les efforts de Klapka ¹.

Ce ne fut qu'à l'occasion de cette réception que Kossuth put remettre à Napoléon III la déclaration écrite garantissant la neutralité du nouveau gouvernement anglais ; rassuré de ce côté, l'Empereur objecta le péril allemand, sur quoi Kossuth s'efforça de lui prouver que le plus sûr moyen de provoquer ce péril serait de poursuivre sur le territoire austro-allemand l'armée autrichienne, battue et en déroute, au lieu de briser sa puissance en territoire hongrois ; mais s'il ne se décidait ni pour l'un ni pour l'autre, l'Autriche se relèverait et ne tarderait pas à attaquer de nouveau. Sur tous ces points, Napoléon III donna raison à Kossuth et, avec toutes les apparences de la sincérité, l'assura qu'il était fermement résolu à rendre la Hongrie indépendante, à moins qu'il ne survînt entre temps quelque événement imprévu d'une nature telle que Kossuth se vît forcé lui-même de reconnaître l'impossibilité d'un pareil projet. L'Empereur s'exprimait ainsi trois jours avant la conclusion de l'armistice et huit jours avant l'accord de Villafranca, résultat de sa propre initiative ! Après l'avoir prié expressément de lui envoyer dans son camp le plus tôt possible, une troupe en uniforme hongrois, Napoléon III prit congé de Kossuth ².

1. *Revue des Deux Mondes*, art. cité, p. 859.

2. Cette conversation est racontée par trois fois dans *Kossuth iratai*, pp. 366, 447 et 455.

Tout porte à croire que les succès des alliés sur les Autrichiens — succès relativement prompts et faciles, et qui furent scellés par la victoire de Solferino — bien loin d'éveiller les inquiétudes de l'émigration, l'encouragèrent dans ses espérances. L'organisation de la légion hongroise se poursuivit avec plus d'ardeur et aussi, du côté italien, avec plus d'empressement, et Kossuth, après son entrevue de Valeggio avec l'Empereur, écrivit à sa femme de venir au plus tôt le rejoindre en Italie.

Du quartier général français, Kossuth se rendit directement à Turin, où il convoqua tous les officiers influents de la légion hongroise ; ils tinrent ensemble une conférence dans laquelle ils convinrent des détails de l'organisation et de l'équipement. Une note exposant tout le plan de cette organisation fut remise à Cavour avec qui, à la suite de l'intercession de Piétri, Kossuth lui-même eut une explication définitive ; mettant de côté — comme il disait — le diplomate, le premier ministre sarde déclara à cette occasion, avec une entière franchise, que si la Hongrie n'était pas délivrée, il était convaincu que les Italiens n'auraient pas beaucoup gagné à toute cette guerre et qu'en mettant les choses au mieux ils auraient à envisager un avenir des plus menaçants ¹.

Animé des plus belles espérances, Kossuth se rendit à Gênes le 6 juillet pour affermir la discipline et le moral des troupes hongroises en train de s'y organiser ; chemin faisant, à Aqvi et Alexandrie, il adressa aux soldats une allocution enflammée ; arrivé à Gênes, une nouvelle foudroyante le surprit, le 8 juillet ; les belligérants avaient conclu un armistice ! Kossuth envoya en Hongrie un rapport détaillé, daté de ce même jour, dans lequel il rendait compte de sa conférence avec l'Empereur et des mesures qu'il avait prises ; ce même 8 juillet, le Comité National, espérant vaguement que la conclusion de la paix ne suivrait pas de si tôt l'armistice, fit parvenir à Ihász, par le colonel Imre Szabó, un décret lui enjoignant de continuer sans

1. *K. iratai*, I, p. 368 ss, 447 ss. Bothár, art. cité, p. 343, *Remarques* du 6 juillet. Note de N. I, dans le Fonds Kossuth du Nemzeti Muzeum.

faiblir l'organisation de la légion hongroise et d'exhorter les officiers à la concorde, à la persévérance et à la confiance ; quant à Kossuth, il adressa à Piétri une lettre où il lui dépeignait la situation, lourde de responsabilité, dans laquelle on l'avait entraîné, et le pria de l'éclairer sur ce que l'on pouvait attendre ¹.

La réponse lui fut fournie quelques jours plus tard par l'empereur Napoléon III lui-même, dans une lettre autographe adressée à Piétri ; il communiquait à celui-ci le traité de paix conclu à Villafranca, le 11 juillet, avec l'Empereur d'Autriche et qui mettait fin à la guerre. « Dites à Kossuth — écrivait-il — que je regrette infiniment l'obligation où je me trouve à présent de renoncer à libérer sa patrie. Je ne puis agir autrement. La chose est impossible. Mais je le prie de ne pas se décourager, d'avoir confiance en moi et en l'avenir. Entre temps qu'il soit convaincu de mes sentiments d'amitié ; en ce qui concerne sa personne et celle de ses enfants, je le prie de disposer de moi. » De son propre aveu, Kossuth pleura à la lecture de cette lettre et déclara avec indignation que l'Empereur des Français n'était pas assez riche pour faire l'aumône à Louis Kossuth ² !

Son unique satisfaction fut de voir le comte Cavour partager entièrement son indignation ; quand il lui rendit visite, avec Piétri, un ou deux jours plus tard, Cavour avait déjà donné sa démission.

« Dans la politique — dit-il à Piétri — on transige souvent sur l'heure et sur les moyens, quelquefois même on est obligé de transiger sur les principes ; mais il y a une chose sur laquelle un homme digne de ce nom ne transige jamais : l'honneur. Votre Empereur m'a déshonoré. Il m'avait donné sa parole, il avait fait vœu de ne pas s'arrêter avant d'avoir, une fois pour toutes, chassé d'Italie les Autrichiens, et pour son salaire il s'était réservé la Savoie et Nice. Et maintenant votre Empereur emporte le salaire mais il nous abandonne ici, à mi-chemin. Il faut que nous nous contentions de la Lombardie et, pour que le marché

1. *K. iratai*, I, p. 368 ss. 447 ss. 468 ss. ; Bothár, *ouvr. cité*, p. 384-385 ; Pulszky, *vol. cité*, p. 257.

2. *K. iratai*, I, p. 472-473.

soit complet, il veut enfermer mon Roi dans les liens d'une confédération... Je suis déshonoré devant mon Roi... » Puis, s'adressant à KOSSUTH : « Que l'Empereur des Français s'en aille. Qu'il s'en aille ! Mais vous et moi, M. Kossuth, nous continuons notre chemin. N'est-ce pas ? A nous deux, nous ferons ce que l'Empereur des Français n'a pas osé achever. Nous autres, nous ne nous arrêtons pas à mi-chemin. » Combien Cavour ressentait le préjudice causé aux Hongrois, c'est ce que montre une lettre confidentielle qu'il adressa plus tard au général Dabormida et dans laquelle il recommande à sa bienveillance les « pauvres Hongrois dupés par notre noble allié ; de peur qu'ils n'expient leur crédulité sous le bâton d'un caporal¹ ».

Il n'est pas sans intérêt de mentionner le léger reproche qu'une respectable personnalité italienne adressa récemment à Kossuth : de son propre aveu, il aurait, bien involontairement, suggéré lui-même à Napoléon III l'idée de cette paix soudaine en appelant son attention sur le péril qui surviendrait au cas où les Autrichiens seraient contraints de battre en retraite en territoire allemand². C'est là une affirmation complètement erronée. Quand bien même cette éventualité se serait produite, l'Empereur des Français aurait eu le temps de conclure la paix ; par contre il est absolument certain qu'au lieu de se retirer, sur le territoire allemand, l'armée autrichienne aurait accepté la lutte sur le territoire de la Hongrie si les alliés l'avaient attaquée là. Dans une lettre confidentielle, le comte Etienne SZÉCHENYI note que « dans ses calculs Kossuth a de nouveau oublié un facteur essentiel, à savoir que Louis Napoléon pourrait bien faire de lui sa dupe³. »

Ce fut principalement Ferenc PULSZKY⁴ qui prit avec succès la défense de Kossuth contre les attaques dont il fut alors l'objet dans la presse.

1. *Ibidem*, p. 476 et suivantes ; Vigevano, *ouvr. cité*, p. 62 (« i poveri ungheresi dal nostro generoso alleato delusi... ») ; Pulszky, *vol. cité* p. 260 et sq.

2. Vigevano, *ouvr. cité*, p. 59-60.

3. Rónay, III, p. 71.

4. Déclaration de Pulszky dans la *Tribune de New-York* (communiqué de la *Neue Preussische Zeitung*, 16 septembre.) dans la collection A. Vörös, *Musée National*.

Quelques fautes que Kossuth ait pu commettre au début en se laissant aller à des entreprises et des encouragements précipités, l'impartialité oblige à convenir que s'il eut jamais le droit et l'occasion de croire au succès, ce fut bien en cette année 1859 ; et néanmoins il procéda toujours avec la plus grande circonspection et ne cacha jamais qu'il nourrissait la plus grande méfiance — que les événements justifèrent — à l'égard des alliés et particulièrement de l'Empereur Napoléon III. Le baron Miklós JÓSIKA lui-même, qui fut pour Kossuth un critique sévère, reconnut que pour cette fois celui-ci ne s'était pas laissé abuser. Alors que d'ordinaire il agissait de son propre chef, sans consulter personne, — en cette occasion c'était toujours lui, entre tous les membres du comité, qui serrait les freins, qui contenait ses collègues, qui se montrait soupçonneux et qui temporisait, si bien que parfois il s'attirait le ressentiment de KLAPKA et des autres soldats et que, si la Hongrie ne fut pas exposée à de plus grands risques, c'est à la méfiance et à la circonspection de Kossuth qu'elle le dut en premier lieu.

Quelque désastreuse que fût pour les aspirations des émigrés la paix de Villafranca, Kossuth et ses collègues ne considéraient pas leur rôle comme terminé et n'abandonnaient pas tout espoir. L'état des esprits en Hongrie, la promesse de Cavour, le mécontentement que ce demi-résultat avait provoqué, particulièrement chez les Italiens, étaient autant d'encouragements pour l'avenir. Suivant Kossuth, la paix de Villafranca était accueillie partout avec le plus vif mécontentement. « Les Russes se méfiaient, les Anglais s'armaient, les Allemands s'alignaient ; partout soupçons et méfiance, et les éclats passionnés par lesquels se traduisait l'irritation générale jetaient journellement de l'huile sur le feu. Le monde entier jugeait la situation incertaine, intenable. De tous côtés s'annonçaient les signes précurseurs de l'orage, et les émigrés hongrois devaient forcément puiser dans cette situation le stimulant nécessaire pour mettre à profit l'occasion qui pouvait s'offrir. » « D'ici quelques années, — écrit-il à PULSZKY — il éclatera en Europe une tempête telle que le monde en a vu peu de pareilles. » Jósika, qui n'était pas non plus un optimiste, estimait impossible que

la nation hongroise reconnût à l'Autriche une plus longue vie qu'à elle-même ; il croyait même que l'Autriche était justement au bord de l'abîme¹.

Par suite de la paix de Villafranca, les rapports et les arrangements qui se poursuivaient entre les membres de l'émigration d'une part et le prince de Moldo-Valachie, ainsi que les autres facteurs de la politique serbe d'autre part devenaient pour ainsi dire sans objet.

Etant donnée la situation, la tâche incombant, comme le premier et le plus sacré de leurs devoirs, aux chefs de l'émigration était d'assurer le sort des soldats hongrois qui, répondant à leur appel, avaient déserté les drapeaux autrichiens pour se rallier, comme déserteurs ou comme prisonniers de guerre, sous l'étendard de la légion hongroise d'Italie, et qui de cette façon s'étaient rendus coupables, au point de vue autrichien, d'un crime capital. Il fallait bien dissoudre « l'armée hongroise d'Italie » : à cet égard aucun doute n'était possible. De Turin même, le Comité National Hongrois adressa aux chefs de brigades, les 14 et 16 juillet, un ordre du jour leur annonçant que la conclusion de la paix était un fait accompli et que pour cette raison le Comité se séparait, mais portant à la connaissance des troupes hongroises que l'impunité, en cas de retour dans leur patrie, était assurée aux sous-officiers et soldats de la part de l'Empereur français, qui interviendrait également pour qu'ils ne fussent pas astreints au service militaire par le gouvernement autrichien ; on pourvoirait aussi à leur rapatriement. Ceux qui ne voudraient pas rentrer en Hongrie seraient admis au service de la France, où ils garderaient leur rang. Quant au sort des officiers, aucune décision n'avait encore eu lieu ; par ailleurs, le général Klapka, qui restait à Turin, se chargeait des dispositions ultérieures². En même temps, dans un ordre du jour spécial, Klapka recommandait aux soldats d'observer le bon ordre et la discipline en attendant leur rapatriement, et le général Czecz, dans un autre ordre du jour, prenait congé des brigades hongroises³.

1. *K. iratai*, II. p. 8-9 ; Pulszky, *ouvr. cité*, p. 265 ; Jósika, lettre du 1^{er} sept.

2. *K. iratai*, I. p. 480 et suivantes ; Vivegano, *ouvr. cité*, p. 60-62.

3. Bothár, *article cité*, p. 386-387.

Dès le milieu de juillet, à l'occasion des pourparlers de Turin, Cavour et Piétri — ce dernier en qualité de délégué de Napoléon — avaient promis à Kossuth et à ses collègues que les sous-officiers et soldats hongrois toucheraient 15 jours de solde, en quelque sorte à titre de prime de démobilisation, lors de leur départ, et que les officiers, mais, avant tout, les émigrés qui avaient dû quitter leur emploi, obtiendraient aussi une certaine indemnité ; cette promesse fut réalisée dès le lendemain, en ce sens qu'il fut distribué une somme suffisante pour verser aux officiers — proportionnellement à leur grade — une prime de 1.000 à 6.000 francs ¹.

La question la plus brûlante et la plus délicate était de garantir les futurs rapatriés contre le danger d'être exposés, une fois en Hongrie — malgré l'impunité qui leur était formellement promise — à l'obligation du service militaire ainsi qu'à la vengeance et aux vexations qui pouvaient en résulter pour eux. Comme Kossuth et ses collègues voulaient retarder le rapatriement jusqu'au jour où la plus complète garantie leur serait donnée à cet égard, et que d'autre part un grand nombre de légionnaires perdaient patience et voulaient absolument rentrer chez eux, ces atermoiements, qui durèrent environ deux mois, mirent réellement à une rude épreuve la discipline des soldats hongrois, mais ils s'en tirèrent à leur honneur ².

On sait qu'à l'occasion de l'entrevue de Villafranca les deux empereurs tombèrent d'accord sur la nécessité d'une amnistie entière et réciproque, mais ce vœu ne fut exprimé que sous une forme très générale dans la convention qui fut alors signée ³. Le soin de déterminer de plus près la procédure fut réservé aux pourparlers en vue de la paix qui s'ouvrirent à Zurich le 8 août, mais ne furent clos que le 10 novembre. Il s'agissait donc de disjointre cette question des

1. Pulszky, *tome cité*, p. 262 ; *K. iratai*, I. p. 500-501.

2. Klapka, lettre du 14 août, *K. iratai*, I. p. 486 ; M. Kiss, extrait d'une lettre du 12 septembre (*Nemzeti Muzeum*).

3. « Une amnistie pleine et entière est assurée de part et d'autre, sur le territoire des parties belligérantes, aux personnes compromises à l'occasion des récents événements. » *K. iratai*, I. p. 479.

autres détails de l'œuvre diplomatique, afin de lui donner une solution séparée, prompte et satisfaisante. On a vu plus haut que Cavour avait agi dans ce sens, par l'entremise du général Dabormida. Kossuth adressa à l'Empereur Napoléon III, par l'intermédiaire de Piétri, une lettre à ce même effet ; il lui fut répondu que le délégué français à Zurich avait reçu dans ce sens des instructions précises et qu'à cet égard l'Empereur ne croyait pas qu'il pût surgir de difficultés. Plein d'une inquiétude bien légitime, Kossuth envoya à l'Empereur, par l'intermédiaire du prince Napoléon, un nouveau memorandum, et Ladislas Teleki se rendit lui-même à Zurich afin de hâter par son intercession personnelle la conclusion de cette affaire¹.

Enfin le colonel Imre Szabó, le délégué de Kossuth à Paris, reçut un pli daté du 3 septembre l'informant que le comte Rechberg avait assuré l'envoyé français que les soldats hongrois de la légion d'Italie seraient « renvoyés dans leurs foyers »². Mais les chefs de l'émigration n'étaient pas encore entièrement rassurés : ils ne jugeaient pas impossible que ce « renvoi dans leurs foyers » signifîât un simple congé à l'expiration duquel les anciens légionnaires hongrois seraient astreints de nouveau au service militaire ; aussi désiraient-ils de plus amples garanties à cet égard et en même temps l'envoi à Alexandrie d'un délégué militaire autrichien qui coopérât aux opérations de rapatriement. Cette demande ayant été chaudement appuyée par le gouvernement piémontais, l'Empereur Napoléon III adressa de Biarritz, le 14 septembre, la dépêche suivante au roi Victor-Emmanuel : « Le comte Rechberg a promis par écrit que les soldats hongrois de la légion étrangères bénéficieraient d'une amnistie et seraient exemptés de tout service militaire. »³

1. *K. iratai*, I. p. 386-493 ; lettre de Kossuth à M. Kiss, 21 août. (Nemz. Muz.)

2. *K. I.* I. p. 497.

3. Vigevano, *ouvr. cité*, p. 63, note datée de Turin, le 8 septembre, et note datée de Paris, même jour (Nemz. Muz.) suivant Kossuth (*K. iratai*, I. p. 504) la dépêche de l'Empereur est du 16 septembre, selon Vigevano du 14, ce que prouve d'ailleurs la dépêche de Lamarmora (14 septembre) qui se trouve parmi les papiers de Kossuth.

Dès le 9 septembre, les généraux KLAPKA, du côté hongrois, et PETITTI DI RORETO, du côté italien, étaient tombés d'accord, à Alexandrie, sur les modalités du rapatriement de la légion hongroise ; celle-ci comptait alors 44 officiers et 3.033 sous-officiers et soldats. Tous ayant été interrogés au sujet de leurs désirs, quatre des officiers exprimèrent le vœu de rester au service du Piémont et furent mis provisoirement en disponibilité ; c'étaient le colonel IHÁSZ et les commandants TÜKÖRY, Joseph KISS et EBERHARDT ; seize désirèrent entrer au service de Modène, douze demandèrent l'autorisation de rester en Italie, et douze se décidèrent pour le retour au pays. Parmi les sous-officiers et soldats, 93 préféraient rester au Piémont, 32 désiraient entrer dans l'armée de Modène, 24 voulurent émigrer en Amérique, 27 dans les principautés danubiennes ; tous les autres demandèrent à être rapatriés ¹. Quant à Etienne TÜRR, bien qu'il ne fût pas encore guéri de ses blessures, il resta naturellement au service de l'Italie ².

Lors de l'embarquement des soldats hongrois, le 19 septembre, la gare d'Alexandrie fut le théâtre d'une rencontre mémorable. Le roi Victor-Emmanuel, qui se rendait à Milan, passait justement par Alexandrie lorsque Klapka — déjà en civil — arriva lui-même à la gare, pour diriger le départ du dernier détachement hongrois. Reconnaisant Victor-Emmanuel, les soldats l'accueillirent par de vives acclamations ; le roi fit appeler Klapka, lui adressa les adieux les plus touchants, exprima sa gratitude envers la légion et l'espoir qu'il avait de voir triompher la cause de la patrie hongroise ³.

Quant à Kossuth, après avoir réglé les affaires qui réclamaient sa présence personnelle, il avait passé de l'autre côté

1. Tels sont les chiffres indiqués par Vigevano (p. 64) et qui, reposant sur les documents contenus dans les archives du Ministère de la guerre italien (précédemment piémontais), peuvent être considérés comme absolument authentiques.

2. Lettre de Kossuth à Ludvigh, 29 septembre, et lettre de Türr, 15 octobre (*Musée National*).

3. Communiqué de l'*Echo de la Presse Etrangère*, 24 septembre (Nemz. Muz.) Cette scène est décrite également dans une lettre d'Ihász, qui y assista aussi : *K. iratai I*, p. 508-509, ainsi que par A. Veress, *vol. cité*, p. 372.

des Alpes pour fuir les chaleurs de l'été italien et chercher un peu de délassement et de calme ; il y retrouva sa famille, à l'exception de sa fille Vilma, restée à Londres avec les Pulszky. Selon ses lettres, il était déjà en Savoie, à Aix-les-Bains, le 18 juillet, le 31 à Genève, le 12 août à Bex, le 21 à Vevey, le 31 à Interlaken, le 2 septembre à Lucerne, le 5 à Strasbourg, le 6 à Paris et, dès le 24, il fut de nouveau à Londres.

Ainsi qu'il s'exprime dans une lettre à Pulszky : « il essaye de puiser dans l'air glacé des Alpes Suisses un baume rafraîchissant pour sa poitrine endolorie, car il a un enfer dans le cœur. » Mais en dépit de son chagrin, son sentiment inné pour les beautés de la nature ne tarde pas à reprendre le dessus ; on le verra bientôt faire du tourisme et s'extasier sur les paysages de la Suisse.

Nous ignorons qui il fréquenta à Paris ; il se proposait d'y passer une semaine, mais il est probable que ce n'était pas — ainsi qu'il avait écrit dans une lettre précédente — parce que, de cette ville, « on coquetait avec lui » par lettres et dans les journaux ¹.

Le retour à Londres, qui si longtemps lui avait servi d'asile et qu'il avait quitté au milieu de si belles espérances, fut plein de tristesse pour Kossuth. Il était déçu lui-même, sa femme était malade et ne retrouvait pas son foyer. Il avait si peu compté revenir en cette ville qu'il y avait dissous son ménage et donné congé à son propriétaire ; sans abri, il lui fallut se retirer dans un boarding-house en attendant de trouver un logement ². Depuis la catastrophe de Világos, sa vie n'était qu'une longue suite de naufrages ; mais le plus douloureux de tous ces échecs, parce que le plus inattendu, fut peut-être celui de Villafranca.

(Académie Hongroise).

ALBERT DE BERZEVICZY.

1. Pulszky, *tome cité*, p. 264, 274 ; lettre de Kossuth à Tanárky, 12 août (Nemz. Muz.), lettres du même à Irányi, 31 juillet, et à M. Kiss, 21 août (Nemz. Muz.) ; à Márki, Horváth Mihály, p. 201.

2. Lettre de Kossuth à Ludvigh, 29 septembre (Nemz. Muz.)

CHRONIQUE

LE TRAVAIL LINGUISTIQUE EN ESTONIE

En Estonie l'Université de Tartu (Dorpat) est le foyer de la linguistique finno-ougrienne. Depuis 1919 on trouve à cette Université une chaire pour l'estonien, une autre pour les dialectes finnois baltiques, et une pour la linguistique comparée des langues ouraliennes. Quatre lecteurs sont appelés à seconder le travail des professeurs : deux pour l'estonien, un pour le finnois et un pour le hongrois (l'auteur de ces lignes).

Il y a à peine un demi-siècle, la langue estonienne était parlée par des paysans. Opprimée et méprisée moins par les autorités russes que par les Allemands baltiques — qui possédaient jusqu'à la fin de la grande guerre le pouvoir local en Estonie, cette nation réussit, tout de même, au prix d'efforts incroyables, à élever de nos jours sa langue à un certain degré de perfection. Le célèbre linguiste Fr. Jean WIEDEMANN, fils du pays, défriche le terrain avec son excellent dictionnaire : *Eesti-saksa sõnaraamat* (Estnisch-deutsches Wörterbuch), publié dès 1869 par l'Académie Impériale de St-Pétersbourg. La valeur de cette œuvre n'est pas contestée, même à l'heure actuelle. Néanmoins l'étude grammaticale de la langue n'a pas succédé à une si heureuse initiative. De 1869 jusqu'à 1919 le nombre des études linguistiques estoniennes est peu considérable. Certes, les grammaires de WIEDEMANN (1875), de Jacques HURT (1860-1880), et surtout celles de Michel VESKE (1870-1880) et de K. A. HERMANN (1880-1900) ont réglé, poli et enrichi la langue estonienne. Mais leurs travaux laissaient à désirer ; c'est ce que semblent prouver les travaux parus au siècle suivant. J. JÖGVEER, G. RIDALA, J. W. VESKI sont les meilleurs travailleurs de cette époque. Enfin J. AAVIK, portant le surnom de « forge-

ron de la langue », est, depuis une vingtaine d'années, l'initiateur et le partisan le plus zélé de la réforme de la langue. Malheureusement M. AAVIK suit une direction par trop subjective et parfois aventureuse où ne manquent pas quelquefois les contradictions.

Il est clair que cet effort tendant à la fixation de la langue estonienne renouvelée dépendait beaucoup des études générales de linguistique finno-ougrienne. Une nouvelle phase de développement commence réellement pour l'histoire de l'estonien, quand des savants finno-ougrisans se mettent à l'étudier de près lui aussi. MM. E. N. SETÄLÄ, H. OJANSUÛ, L. KETTUNEN, tous linguistes finnois, en sont les premiers. Mais MM. Jules MARK, A. SAARESTE et plusieurs jeunes érudits, munis à la fois d'une connaissance profonde de la linguistique finno-ougrienne et de la langue maternelle, sont déjà les fils du peuple estonien. Leur activité nous montre l'étape nouvelle de l'évolution : l'étude de l'estonien avec la méthode et avec l'emploi des résultats de la linguistique générale et de la linguistique finno-ougrienne.

Quel est l'état de l'estonien au commencement de notre siècle ? La langue est dans un état de désordre, sans règles spéciales pour en fixer la structure. Publicistes et hommes de lettres sont pourvus d'une culture européenne, mais acquise pour la plupart en d'autres langues que la maternelle. On demande alors partout le règlement, l'enrichissement et l'embellissement de l'estonien.

Heureusement, avant et pendant la guerre mondiale un excellent linguiste finnois, M. Lauri KETTUNEN se plongea dans l'étude de cette langue. D'abord il étudia les divers patois surtout du point de vue de la phonétique¹. Plus tard il constata et expliqua les différences entre l'estonien et le finnois², démontra l'histoire des sons estoniens qui remontent dans leur origine à des formes finnoises. Après ces études préliminaires il publia son œuvre capitale : *Viron kielen äännehistoria* (L'histoire de la phonétique estonienne), Helsinki 1917. Ces études et son excellent diction-

1. *Lautgeschichtliche Untersuchungen über den Kodaferschen Dialekt. Vokalismus.* Helsinki, 1912. — *Lautgeschichtliche Untersuchungen über den Kodaferschen Dialekt.* Helsinki, 1913. — *Lautgeschichtliche Darstellung über den Vokalismus des kodaferschen Dialekts.* Helsinki, 1914. — *Lautgeschichtliche Darstellung über den Vokalismus des Kodaferschen Dialekts mit Berücksichtigung anderer estnischen Mundarten.* Helsinki, 1914.

2. *Viron ja Suomen erovaiusudet* (Les différences de l'estonien et du finnois). Jyväskylä, 1916.

naire estonien-finnois¹, ainsi que les nombreuses grammaires pratiques, qui ont paru en très grand nombre dans ces derniers temps, ont fait de l'estonien une langue réglée, capable de porter une haute culture nationale.

Les événements historiques pressent aussi cette évolution. La révolution russe de 1905, à laquelle ils ont pris une part considérable, est d'un heureux augure pour les Estoniens. Enfin, en conséquence de la décomposition générale de la Russie, l'Estonie recouvre son indépendance. La vie pratique, scientifique et littéraire exige d'innombrables termes nouveaux. La langue d'enseignement est désormais l'estonien. La réforme de la langue devient une question d'Etat. Heureusement on réussit en moins de quelques années à combler les lacunes d'un long passé.

D'abord on forme des comités dont le devoir est de faire des mots pour tous les besoins de la vie sociale, scientifique et artistique. « La querelle des Anciens et des Modernes » éclate tout naturellement, aggravée par les souhaits et les exigences des partisans des divers patois.

La nécessité d'un centre linguistique faisant autorité se fait sentir de plus en plus. M. Lauri KETTUNEN, après que la chaire de langues finnoises-baltiques lui a été offerte en 1919, vient à Tartu (Dorpat) et déjà le 23 mars 1920 se forme, grâce à son initiative, la Société de Langue Maternelle (*Emakeele Selts*). Lui et ses étudiants en sont les fondateurs. La première unité d'organisation commence donc à déployer son activité. Le premier devoir de la société sera de trancher les questions compliquées, d'écarter les dilettantes, de diriger avec une méthode scientifique le développement de la langue maternelle et de cultiver en même temps toute la linguistique finno-ougrienne.

Des *Annals*², des *Mémoires* et la revue *Eesti Keel* (La langue estonienne) rendent témoignage de l'activité de la jeune Société.

Les *Annales* nous présentent un tableau fidèle de la vie de la société. Le premier volume² contient ses statuts, qui annoncent que le but de l'*Emakeele Selts* est « d'exciter l'intérêt pour la connaissance, le développement et l'étude de l'estonien, sans perdre de vue la littérature, le folklore, l'ethnographie et les langues parentes. » Les règlements concernant l'ordre intérieur des réunions, la liste des membres, les comptes-rendus des séances et des

1. *Virolais-suomalainen sanakirja*. — *Eesti-Soome sõnaraamat* (Dictionnaire estonien-finnois), Helsinki, 1927.

2. *Akadeemilise Emakeele Seltsi Aastaraamat*, T. I-IV, 1920-1924.

conférences complètent le premier volume. La Société a pris une part active à la préparation de la deuxième édition du *Dictionnaire orthographique estonien*¹ ; elle a commencé à recueillir les termes de dialecte et les mots qui sont en train de tomber en désuétude. On a entrepris une action importante pour l'estonisation des noms de famille², on a commencé le recueil systématique des noms de lieu et on s'efforce de sauver la langue et l'existence des petits peuples parents (les *Inkeri* à la frontière russe et surtout les *Livoniens*, en Lettonie).

Le deuxième volume des *Annales* contient des détails sur l'activité de la société, laquelle s'est élargie grâce à des publications imprimées.

Le troisième volume nous avertit de la publication de la revue *Eesti Keel* (La langue estonienne). Outre les comptes-rendus habituels il convient de citer l'article de M. A. SAARESTE : *Emakeele õpetuse praegune olukorras* (La situation actuelle de l'enseignement de la langue maternelle) qui montre les fautes de l'enseignement de l'estonien surtout dans les écoles secondaires. Selon M. Saareste les causes en sont : la situation générale des écoles, l'anarchie d'après guerre, la nouveauté de l'estonien comme matière d'enseignement ; le défaut d'instituteurs et d'une orthographe précise ; enfin les mauvais livres scolaires. *L'Emakeele Selts* a donc une belle besogne à abattre.

Le quatrième volume rend témoignage d'un travail ininterrompu, profond et intense. Les deux grandes entreprises : la revue et la collection des mots de patois prospèrent bien et le nombre des publications de la société s'est accru. Les *Mémoires* ont atteint déjà le dixième numéro.

Parmi ces fascicules il faut nommer d'abord l'œuvre : *Eestlasele eestinimi*³ (Des noms estoniens aux Estoniens). Le livre encourage les Estoniens à nationaliser leurs noms à consonance étrangère. M. G. ERNITS dans son article : *Nimede muutmise kultuuriloolisena tähtsusena* (Le changement de noms et son importance au point de vue de l'histoire de la civilisation) qualifie les noms de famille de symboles de culture. Il constate dans les noms estoniens l'influence des cultures hébraïque, grecque, latine, allemande et russe. Mais il cite aussi beaucoup de noms d'origine estonienne. Il constate que le nombre des noms estoniens atteint dans le pays à peu près 40 %. Il rappelle que le changement des noms

1. *Oigekirjutuse-Sõnaraamat*. Eesti Kirjanduse Selts. Tallinn, 1918.

2. Les Estoniens portent pour la plupart des noms que les seigneurs allemands ont donné à leurs ancêtres.

3. *Akadeemilise Emakeele Seltsi Toimetused*. II. Tartu, 1921. (Mémoires de la soc. acad. de la langue nationale).

en Hongrie, en Finlande et en Suède a eu lieu toujours sous l'influence d'une forte conviction nationale. En Estonie il faut obéir au même sentiment.

L'article de M. M.-J. EISEN : *Sugunimede tekkimine* (L'origine des noms de famille) établit qu'aux XIII^e et XIV^e siècles encore les Estoniens ne portaient pas de noms de famille. On les a nommés d'après leurs lieux d'habitation ou leurs qualités corporelles. Les surnoms deviennent plus tard des noms de famille. Ensuite commence l'influence allemande qui est restée dominante jusqu'à nos jours. Les paysans et les pêcheurs estoniens portent le prénom — comme les Hongrois — après le nom de famille, qui précède au génitif.

D'autres articles réclament aussi l'usage de prénoms estoniens et l'emploi de la nouvelle orthographe dans l'écriture des noms. M. L. KETTUNEN donne des conseils utiles pour le choix de noms nouveaux, grammaticalement justes et conformes à l'esprit de la langue. Son article : *Nimede valik ja soetamine* (Le choix et la création des noms), cite de nombreux exemples. Une autre publication des *Mémoires* propose une liste de 15.000 noms nouveaux à l'intention de ceux qui veulent changer leurs noms.

La société a rendu un service important par la publication de quatre livres de lecture livres. Le territoire des Lives — dernier reste d'un peuple jadis vaillant et puissant — comprenait autrefois la région appelée *Livonie* (Livland, gouvernement de Russie) et Courlande. Ce peuple a perdu il y a 700 ans son indépendance politique. Aujourd'hui même le nom de *Livonie* a disparu. Le reste de ce peuple — à peu près 2.000 personnes — vit en Lettonie au coin septentrional de la péninsule de Courlande (à l'Est du golfe de Riga). Leur langue, d'origine finnoise, intéresse le linguiste finnois, malgré les nombreux éléments étrangers, surtout lettons, qui s'y sont introduits. Les Lives, après s'être mêlés aux Lettons d'origine indo-européenne, jouent le rôle de « Basques finnois ». De nos jours on essaie de faire revivre ce petit peuple, en lui offrant la possibilité d'un développement culturel et national. Les quatre livres de lecture livres¹, publiés par

1. A. E. S. Toimetused. I. *Esimene liivi lugemik*. Ezmi livõd lugdõbrontõz. Kokkusäädnuud : Lauri KETTUNEN ja Oskar LOORITS. Tartu, 1921 (Premier livre de lecture livonien. Rédigé par L. Kettunen et O. Loorits).

A. E. S. Toimetused. V. *Teine liivi lugemik*. Toi livõd lugdõbrontõz. Tartu, 1922 (Deuxième livre de lecture livonien).

A. E. S. Toimetused. IX. *Kolmas l. l. Kolmõz l. l. Sasädan August SKADIN*. Tartu, 1923 (Troisième l. de l. l. Rédigé par A. Skadin).

A. E. S. Toimetused. X. *Neljas l. l. Nel'põz livõd lugdõbrontõz*. Tartu, 1924 (Quatrième l. de l. l.).

M. L. KETTUNEN n'ont donc pas seulement une valeur scientifique, en présentant des textes nouveaux dans une langue difficile à aborder, mais ils servent aussi de manuels dans l'enseignement de la langue maternelle. Les livres contiennent des contes, de petites poésies populaires, une esquisse de l'histoire live et des lectures pour propager le mouvement antialcoolique. Un abrégé de grammaire et un vocabulaire auraient beaucoup augmenté la valeur scientifique de ces textes.

Dans sa série : *Soome Kirjastik* ¹ (Bibliothèque finnoise) la Société a publié quelques livres finnois, contes populaires et héroïques, puisés dans l'immense magasin du folklore finnois.

« Le fruit d'un enthousiasme jeune, d'une mentalité patriotique », voilà le livre de lecture qui donne des morceaux choisis écrits dans le dialecte estonien des *Sétous* ². Le but de cette publication est de faire renaître le sentiment estonien chez ces fils de la patrie qui — vivant en contact continuuel avec le territoire ethnographique russe — ont couru le danger d'être russifiés. Sous l'influence russe, les Sétous ont adopté la religion orthodoxe, mais ne se sont guère civilisés. De jeunes linguistes estoniens veulent remédier à la déplorable situation intellectuelle de ce peuple.

En connaissant l'estonien on lit sans grande difficulté le dialecte des Sétous. D'autre part, les rédacteurs du livre ont rapproché le langage des textes de l'estonien littéraire et surtout du dialecte sud-estonien. Le livre contient un rudiment de grammaire sétoue, des poésies, des contes, des narrations populaires et historiques et des articles qui font connaître l'Etat et le pays estonien aux Sétous. Le principal but du livre est de servir de livre d'enseignement dans les écoles sétoues et de faire connaître leur langage aux amateurs de ce dialecte.

La revue de la Société : *Eesti Keel* (La langue estonienne) paraît, depuis 1922, en six fascicules à 32 pages par an. Le Comité de rédaction, composé de MM. Jules MARK, L. KETTUNEN et A. SAARESTE, a confié depuis 1924 à M. SAARESTE la rédaction de cette périodique.

1. A. E. S. Toimetused. III. *Soome Kirjastik*. N° 2. *Valkea-Käärme*. Toimetanud ja tõlkesõnastikuga varustanud M. NURMIK. Tartu (Bibl. finnoise. Le serpent blanc. Rédigé et pourvu d'un vocabulaire par M. Nurmik). — A. E. S. Toimetused. VII. *Soome Kirjastik*. N° 3. *Kaksoisten seikkailut*. Idem.

(Les aventures de deux). — A. E. S. Toimetused. VIII. *Soome Kirjastik* N° 4. *Kultarrukki*. Idem (Le seigle d'or).

2. *Seto lugõmik*. I. osa. Tartoh, 1922 (Livre de lecture sétou). I^{re} partie. Tartu, 1922, p. 182.

1. Kodutuolõ. *Setu lugemiku*. II. osa. Tartu, 1925 (Foyer domestique. II^e partie du livre de lecture sétou).

Le premier volume de la revue contient des étymologies, des articles expliquant des questions de grammaire douteuses, le bon usage, et relatifs à l'histoire des mots d'emprunt. L'ethnographie et le folklore finno-ougrien y trouvent aussi leur place avec un précis de bibliographie linguistique et des comptes-rendus systématiques. Les plus importants sont les deux articles de la première année : *Kuidas murdesugemeid Koguda* (Comment doit-on recueillir les matières dialectales ?) et *Murdesugemete Kogumine 1922 a.* (La collection des matières dialectales en 1922).

Un grand travail se révèle dans ces articles. L'estonien — comme les langues finnoises en général — est riche en dialectes. Jusqu'aux temps récents l'étude de ces dialectes a été accidentelle. L'*Emakeele Sellis* a résolu d'élargir le domaine de ce travail en lui imprimant une direction ferme. On espère recueillir en moins de dix ans tous les mots de l'estonien. Ainsi naîtrait la grande œuvre : « Le dictionnaire des dialectes estoniens » ou l'œuvre d'ensemble : un *Thesaurus linguae estonicae*. On envoie chaque été 20 à 25 étudiants boursiers dans les divers coins du pays pour recueillir les matériaux nécessaires. Le travail a commencé en 1922 avec l'aide de l'Etat, de la Société de Langue maternelle et de la Société Littéraire Estonienne (*Eesti Kirjanduse Sellis*). Les principales directives du travail sont : la collection des mots, des phrases et des locutions ; une histoire de la phonétique pour chaque région ; la collection de textes dialectaux (phonogrammes) ; la collection systématique de noms de lieu.

Le principal directeur de l'entreprise est le savant distingué Albert SAARESTE. La rédaction de ce dictionnaire est incontestablement une des tâches les plus importantes de l'*Emakeele Sellis*.

La deuxième année de l'*Esti Keel* contient des articles se rapportant à l'orthographe, à la grammaire, à l'étymologie, à la toponymie et à l'étude des noms de personne. Nous y trouvons les premiers résultats de la collection concernant les mots de patois. D'un intérêt plus général est l'article : *400 a. vanane keeleline leid Eestis*, (Une trouvaille linguistique de 400 ans en Estonie), par A. SAARESTE. Un jeune historien, Paul JOHANNSEN, a trouvé dans les archives de Tallinn (Reval), un manuscrit portant le titre : *Wackenbuch von Goldenbeck*. Parmi les textes bas-allemands et latins se rencontrent plusieurs noms de lieu, d'anciens noms de famille et des prénoms, des mots et des locutions — tous estoniens. A la fin du manuscrit se trouvent le *Paternoster*, l'*Ave*, le *Credo* en estonien, dont l'origine doit remonter à 1524-1528, lorsque le prêtre J. LELOW de Kullamaa, peut-être d'après le manuscrit de son prédécesseur, Jacques Hueth, a recopié ces prières.

composées conformément à la résolution d'un synode de 1505. On peut remarquer déjà dans ces prières l'influence de la Réforme. D'une importance particulière sont aussi les divers noms estoniens peut-être encore d'origine païenne.

La troisième année de l'*Eesti Keel* contient des articles sur l'orthographe, sur le purisme, des études toponymiques, étymologiques et dialectales.

* * *

Les *Mémoires* de l'Université : *Eesti Vabariigi Tartu Ülikooli Toimetused* (Acta et Commentationes Universitatis Dorpatensis) paraissent dans la rédaction de M. Walter ANDERSON, contiennent des études de linguistique générale. Les études linguistiques paraissent dans la série B. *Humaniora*. Nous en détachons quelques-unes qui nous paraissent particulièrement intéressantes¹.

Dans le tome I^{er} (Tartu, 1921) M. Max VASMER donne l'étymologie de *Carpathes* (pp. 24-27). Il croit avoir reconnu le mot albanais : *karpε*, *karme* « fels, klippe » dans le nom des Carpathes (*καρπάτης ὄρος*). La forme grecque désigne un nom collectif qui s'explique d'après la forme albanaise : *karpατς*, dérivée de *Karpε*. Le mot albanais *karpε* est aussi en parenté avec le mot albanais **krep*, *škrep*, « fels, fester sandstein », aussi « abhang ». L'extension géographique de cette forme originale dans les dialectes romanches (Engadine-Frioul) même le nom *Gräpelem* en suisse-allemande (Toggenburg) démontrent que la forme albanaise est parvenue par l'entremise illyrienne dans les dialectes romanches. Le mot bulgare *karpa*, « fels, klippe » est, sans doute, aussi un emprunt albanais.

Ainsi, on pourrait conclure que le nom hongrois des Carpathes *Kárpát(ok)* est d'origine albanaise, signifie, « rocher, montagne de rocher » et a pénétré dans la langue hongroise par l'intermédiaire illyrien. N'est-il pas possible que les Hongrois aient appris ce mot lors des campagnes des rois S^t Ladislas et Coloman, en Croatie ?

Un autre article de M. VASMER présente l'étymologie de *Mursa* (Mursia), *Pannonia*, *Siscia*, qui doivent intéresser surtout le public hongrois.

Mursa (*Μούρσα*) ou *Mursia* (*Μουρσία*) est l'ancien nom de la ville hongroise *Eszék* allem. *Essegg*, serbocroate *Osjek*. M. Vasmer est d'avis que la signification de *Mursa* répond à celle

1. Voir la liste complète : *Revue des études hongroises*, 1925 [t. 3], p. 91.

d'*Osjek*, qui signifie en serbocroate, « pente (sur rivière), locus declivis ». Ce mot semble un emprunt d'origine illyrienne. M. Vasmer a retrouvé le mot $\mu\omicron\upsilon\rho\sigma\alpha$ avec la signification « fossé », « grube » dans le dialecte d'Epire du nouveau-grec. Le mot se rencontre aussi en grec-moyen (xv^e s.). Mais nulle part en grec classique. Comme le mot ne peut être un emprunt ni du turc, ni de l'albanais, du slave ou du roumain, l'extension géographique du mot en Epire, et l'ancienne forme $\text{Μοϋρσ}\alpha$ du slave *Osjek* suggèrent l'idée d'un emprunt illyrien. La population slave aurait tout simplement traduit la signification de $\text{Μοϋρσ}\alpha$. Ainsi la forme hongroise *Eszék* dériverait d'*Osjek*; la forme allemande vient du hongrois.

Pannonia signifie le pays autour du lac Balaton (allemand. *Plattensee*, sloven. *Blatno jezero*, « lac marécageux »). La forme slave pourrait faire croire que *Pannonia* dérive d'elle et signifie « pays marécageux ». Des noms comme Emona, Campona, Salona (sel), Narona (sur la rivière Nar) trouvés en territoire illyrien font supposer un nom de lieu : *Pannona*, « ville marécageuse » d'où la forme *Pannonia* est facile à dériver.

Siscia (grec $\Sigma\iota\sigma\kappa\iota\alpha$) est la ville hongr. *Sziszek*, serbocroate *Sisak*, allemand. *Sissek*. La ville est située entre l'embouchure de la Coulpe (Kulpa) et de la Save. On pourrait donc facilement penser à une explication comme serbochr. *sisak-nòsac*, « embouchure ». Mais cette explication est contredite par l'histoire. Il est impossible de parler d'une population slave en Pannonie à un temps où le nom de *Siscia* se rencontre déjà (VASMER). Il faut donc penser aux Celtes ou aux Illyriens. M. Vasmer est de l'opinion que le mot *Siscia* dérive du celtique. Il correspond à irl. mod. *seisg*, cymr. *hezg*, « jonc, carex, laiche » ; anc. celte : **sekská*, anc. bas-allemand. *sahar*, « laiche, carex », lat. *seco* ; v. germ. (urgerm.) *sagja* « laiche, carex », *sagjā* « épée », v. germ. *secg* « laiche, carex », (angl. *sedge*). Meyer-Lübke (Rom. W.B. 592), cite la forme gauloise : **sesca* « roseau, jonc » qui se rencontre en provençal *sesca* et en esp. *jisca*.

Il faut donc admettre que *Siscia*, ancien nom de *Sziszek*, est d'origine celtique et signifie « jonc, laiche ». Les anciennes descriptions géographiques de cette ville corroborent cette opinion.

L'article de M. Walter ANDERSON : *Nordasiatische Flutsagen*¹, a de l'importance au point de vue du folklore finno-ougrien.

A l'exception du savant hongrois M. Antal HERRMANN², le monde

1. *Acta et Comm.* IV, 1923.

2. *Die Flutsagen der finnisch-ugr. Völker*, Globus, 1893, t. 63.

savant a ignoré jusqu'à l'existence des légendes finno-ougriennes sur le Déluge, elles occupent pourtant un immense territoire : au nord de l'Asie, des montagnes de l'Oural jusqu'à l'Océan Pacifique. Des variantes riches et d'un développement intéressant se rencontrent surtout chez les Vogoules, tandis que celles des Ostiaks sont très influencées par des éléments russo-chrétiens. Très originales sont les légendes samoyèdes. Les peuples turco-tatares de la Montagne Altaïque aiment aussi beaucoup ces légendes et chez les Kamtchadales elles sont encore aujourd'hui bien connues.

M. ANDERSON publie 8 variantes vogoules, 2 ostiakés, une samoyède, 7 turco-tatares de l'Altaï, 2 kamtchadales. Il constate 18 traits caractéristiques qui prouvent que l'origine de ces légendes n'est pas purement biblique ; mais elles sont remplies d'éléments d'une mythologie originale. Elles montrent plutôt beaucoup de points de contact avec les variantes des légendes diluviales des peuples de l'Amérique du Nord. Les mêmes traits caractéristiques se rencontrent dans les narrations des habitants des Iles Palau et des habitants de l'Asie intérieure (divers peuples mongols).

L'excellent archéologue finnois M. A. M. TALLGRÉN a publié aussi un article dans les Mémoires de l'Université : *L'ethnographie préhistorique de la Russie du nord et des états baltiques du nord*¹. En se basant sur les nouvelles recherches archéologiques, surtout celles d'Estonie il décrit les diverses époques de culture dans ce pays, en indiquant aussi les peuples qui vivaient alors dans cette région. Pour ce qui concerne l'arrivée des peuples finnois ces nouvelles recherches archéologiques ne font que confirmer les hypothèses de la linguistique. Les Finnois (dès lors les Estoniens aussi) ont aux I^{re}-VI^e siècles après J.-C., colonisé les rivages de la Mer Baltique et y ont développé une culture où ne manquent pas les influences arabes, romaines et germaniques.

On ne saurait passer sous silence l'activité scientifique de l'*Õpetatud Eesti Selts* (Société Savante Estonienne). Cette société, fondée en 1838, fonctionne auprès de l'université de Tartu-Dorpat et elle réunit les savants distingués du pays. Son but est d'étudier la langue, la littérature, l'archéologie, l'histoire et l'ethnographie du peuple estonien et de faire connaître ses recherches à l'étranger. Les publications de la société sont les *Sitzungsberichte* et les *Abhandlungen der Gelehrten Estn. Gesellschaft*. Récemment les *Jahresberichte*, publication bibliographique, sont venus s'ajouter à cette série.

1. *Acta et Comm.*, t. IV. 1923.

La *Société Savante Estonienne* a résolu en 1920 de publier d'année en année des annales critico-bibliographiques de toutes les œuvres qui regardent l'Estonie. On y rend compte de tous les livres (même les livres classiques) les articles de périodiques et de journaux ; on y accueille la linguistique, la littérature, le folklore, l'ethnographie, l'archéologie et l'histoire estonienne. On mentionne tout ce qui a trait surtout aux Estoniens et aux Livoniens, mais on n'oublie pas les minorités de l'Estonie (Allemands baltés, Russes, Suèdes, Lettons, etc.).

Cette entreprise est la première publication critique et bibliographique en Estonie. Elle est — grâce à l'excellent rédacteur M. ANDERSON — la perfection même ¹.

* * *

Il nous reste à parler encore de quelques travaux intéressants au point de vue de la linguistique finno-ougrienne. M. Lauri KETTUNEN nous a donné une histoire phonétique complète du veps méridional (*Acta et Comm. B. Hum. T. II et III, Tartu 1922*), dont l'étude déjà était entamée par les Finnois EUROPAEUS, REINHOLM et M. SETELE. M. Kettunen a passé en 1917-18 environ cinq mois parmi les Veps méridionaux (gouv. Novgorod) dont la langue est appelée ordinairement, à cause des formes anciennes qu'elle a conservées, le « sanscrit des dialectes finnois ». L'œuvre de M. Kettunen qui présente un tableau complet du passé et du présent de cette langue est le premier ouvrage linguistique important publié en estonien. Le riche lexique du tome deuxième est d'une grande importance aussi pour l'histoire du protofinnois.

Néanmoins les conclusions de M. Kettunen où il conteste l'existence de *g, d, b*, ainsi que des consonnes affriquées dans le protofinnois, nous semblent peu solidement établies, étant données les formes des langues permiennes, du hongrois et même de l'estonien. D'autre part M. Kettunen révoque en doute la justesse de la théorie de l'*alternance des degrés*, théorie fondamentale de la linguistique finno-ougrienne depuis M. SETELE qui l'a formulée le premier. Néanmoins il se refuse à tirer lui-même des conclusions définitives contraires à cette théorie, car selon son avis, le lapon qui a conservé les preuves les plus abondantes de l'alternance des degrés, n'est pas encore suffisamment étudié.

La *Société Littéraire Estonienne* a rendu un excellent service par la réédition du dictionnaire de WIEDEMANN (*Eesti-Saksa Sõnaraa-*

1. Le dernier volume paru se rapporte à 1920 : *Jahresbericht der Estnischen Philologie und Geschichte. Band III, Jahr 1920, Dorpat, 1926, in-8°, XII, 281 p.*

mat. — *Estnisch-Deutsches Wörterbuch*. Dritter... Druck, n. d. zweiten Aufl. Tartu 1923), qui est appelé à combler la lacune qui nous sépare de la publication du grand dictionnaire estonien. La deuxième édition due aux soins de Jacques HURT a été reproduite invariablement ; elle a été augmentée cependant d'un avant-propos de M. SAARESTE sur l'Estonie, le peuple estonien, la langue estonienne et d'une carte géographique.

La *Revue des Études hongroises et finno-ougriennes* a déjà analysé (t. 3 [1925], pp. 80-82) le travail de M. Jules MARK intitulé *Die Possessivsuffixe in den uralischen Sprachen* (I. Hälfte. Helsingfors 1923. Tirage à part des *Mém. de la Société Finno-Ougrienne*), dont l'intérêt dépasse les études estoniennes.

Le jeune savant estonien M. Albert SAARESTE que l'on peut compter parmi les disciples étrangers de l'école linguistique française, étudie dans son *Lexikaalseist vahekordadest eesti murretes* (I. Analüüs, Tartu 1924, avec un résumé en langue française) l'histoire du vocabulaire estonien, en indiquant tour à tour les phases de la communauté finnoise et le sectionnement lexicologique qui arrive nécessairement après la scission de l'estonien et du finnois. Il signale aussi la cause de la diversité lexicologique des diverses régions de l'estonien et finit par tirer des conclusions d'une valeur générale sur les conditions de la différenciation lexicologique et intéressant éminemment la géographie linguistique.

Parmi les grammaires pratiques nous devrions citer les travaux de MM. H. EINER, H. PÖLD, J. JÕGEVER, K. LEETBERG et O. LOORITS qui contiennent des chapitres excellents ; cependant aucun de ces manuels ne peut être considéré comme une grammaire définitive de l'estonien moderne. M. JÕGEVER a donné aussi récemment une importante histoire des voyelles de l'estonien ¹ tandis que M. SAARESTE s'est occupé dans un ouvrage spécial de quelques problèmes pratiques de la phonétique estonienne ².

Nous avons mentionné plus haut le dictionnaire de M. Lauri KETTUNEN. Il convient d'ajouter celui de M. J. AAVIK (*Uute sõnade sõnastik*, Tallinnas 1921) où l'on retrouve d'une part les néologismes consacrés par l'usage et d'autre part quantité de mots proposés par l'auteur, dont un certain nombre empruntés au finnois.

Le dictionnaire orthographique rédigé par la section linguistique de la *Société Littéraire Estonienne* (*Eesti keele õigekirjutuse sõnaraamat*. Eesti Kirjanduse Seltsi väljaanne. Tallinn 1918), est déjà

1. *Eesti keele häälikute ajalugu*. Tartus 1918.

2. *Tegeliku eesti fonetiko alged*. Tallinnas 1920.

épuisé et l'on en prépare une deuxième édition revue et augmentée. Dans son ouvrage *Eesti keele õigekirjutus koolidele ja iseõppijatele* (Tartu 1922) M. RIDALA tâche d'introduire dans l'orthographe estonienne des principes clairs et pratiques en se basant sur la langue vivante.

Comme l'orthographe, la syntaxe et le bon usage de l'estonien ne sont pas définitivement arrêtés, l'ouvrage de M. AAVIK : *Kirjavahemärkide õpetus ühes lühikese lauseõpetusega* (Tartu 1923) sur la syntaxe estonienne prétend agir dans le sens d'une unification de la syntaxe et de l'usage. M. KETTUNEN a donné une excellente étude (*Lauseliikmed eestikeeles*. Tartu 1924) sur les membres de la proposition en estonien. M. SAARESTE donne quelques conseils pratiques sur le bon usage de l'estonien ; n'étant ni conservateur ni réformateur exagéré en matière de grammaire, il puise la plupart du temps dans la langue vivante (*Tegelikud õigekeelsuse määruised*. Tartu 1922).

L'ouvrage de M. J. EISEN sur les peuples parents des Estoniens (*Eestlaste sugu*. Tallinn, 1922) contient beaucoup d'erreurs et surtout des lacunes impardonnables. Les Hongrois occupent moins de place dans ce livre que les Vogoules ; mais les parties qui concernent les Estoniens ne manquent pas d'erreurs non plus. Plus instructif est le petit fascicule de M. KARL STALTE sur les Livoniens (*Livo lolõd*. [Chants livoniens]. Tallinn 1924) qui vient s'ajouter aux publications de l'*Emakeele Selts*.

(Université de Tatu [Dorpat], Estonie.)

ELEMÉR VIRÁNYI.

NOTES ET DOCUMENTS

SOURCES ITALIENNES D'UNE BALLADE HONGROISE

L'Italie du xvi^e siècle n'est pas seulement le point de départ du mouvement de la Renaissance qui va répandre l'Antiquité sur toute l'Europe. Elle est également la patrie d'une série de fables, de contes facétieux et d'histoires tragiques, remontant en partie au moyen-âge, et qui, avant d'entrer dans les littératures, avaient reçu leur première forme littéraire sur le sol qui avait été témoin des événements et des troubles du *rinascimento*. La *novella italiana* fournit ainsi de nombreuses ressources à la littérature comparée qui s'adonne aux recherches sur l'origine des motifs, des sujets et des thèmes et sur leur filiation à travers les diverses littératures.

Les sujets traités par les novellistes italiens subissent une double évolution. Quelques-uns se transmettent par la littérature et arrivent même jusqu'à Shakespeare. D'autres, au contraire, sont accueillis par le peuple et poursuivent leur existence dans les contes et chansons populaires. Le sujet que nous allons examiner ici, à propos d'une vieille ballade hongroise, subit, lui aussi, cette double évolution : d'une part il s'étend, à travers les littératures de l'Europe, jusqu'en Angleterre, d'autre part il sera chanté par le peuple italien et transmis oralement pour arriver par cette voie en Hongrie où il recevra, dès le xvii^e siècle, sa forme poétique qui persistera avec de nombreuses variantes jusqu'à nos jours.

Il s'agit d'un événement tragique, qui, d'après la légende, s'est passé à Côme en 1547. C'est l'histoire bien connue de la *Tosca* (1903) et d'une des pièces de Shakespeare (*Measure for measure*, 1604), laquelle a été plusieurs fois l'objet des recherches des comparatistes ¹.

1. Cf. les études suivantes : L. Kropf, *Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft* 1894, 292 ; G. Heinrich, *Ungarische Revue* 1893, 505 ; Dunlop, *Hist.*

Le plus ancien document écrit sur ce sujet est sans nul doute la lettre d'un étudiant hongrois, du nom de Jean MACARIUS, datée de Vienne, du 1^{er} oct. 1547. L'étudiant Macarius raconte à l'un de ses amis habitant un village hongrois, la nouvelle qui court à Vienne. Près de Milan on emprisonne un meurtrier. Sa femme se rend chez le prévôt de la ville pour le supplier d'accorder la grâce du condamné. La bonne femme ayant obtenu la promesse du prévôt passe la nuit chez lui. Au réveil elle comprend avec terreur que son sacrifice et son infidélité n'ont point réussi à sauver son mari. A la fin, le prévôt lui-même sera décapité par ordre du duc de Milan.

Voici l'origine de cette histoire tragique qui sera racontée sous différentes formes dans maints pays. Examinons d'abord rapidement ses variantes littéraires. CINTHIO (*Hecathomithi ovvero Cento Novelle*, 1565) donne la ville d'Innsbruck pour cadre à son histoire, à laquelle il apporte un dénouement heureux : la sœur de la femme du condamné est substituée à celle-ci et l'empereur Maximilien, sur la demande de cette fille, fait grâce au prévôt qui doit épouser l'infortunée. Cinthio fut la source d'une série de nouvelles parues en latin, en français et en anglais. Nous nous bornerons à mentionner parmi ces nouvelles le recueil intitulé *Tragica sive tris-tium historiarum libri II* (1598) ainsi que la nouvelle de GOULART parue dans ses *Histoires admirables* (1618), qui tous deux, placent l'événement à Côme et, de même que la lettre du hongrois Macarius, en l'an 1547. Un auteur français, Claude ROUILLET, donne le premier une forme dramatique au sujet¹. Un écrivain anglais, George WHETSTONE, le traite sous deux formes différentes : sous forme de drame (*Promos and Cassandra*, 1578) et de nouvelle (*Heptameron*, 1582) qui est la forme originale. Whetstone réforme la fable : son condamné, nommé Andrugio, sera sauvé par le géolier compatissant, et le drame finit par un double mariage... Tout cela s'explique par l'origine et le caractère populaires du sujet, mais ce qui est curieux, nouveau et d'ailleurs inexplicable chez Whetstone, c'est qu'il fait se dérouler les événements en Hongrie², au temps de Mathias Corvin et dans une ville qui porte le nom

of prose fiction 1911, II, 199 ; Köhler, *Kleine Schriften* III, 221 ; D'Ancona, *La poesia popolare italiana*, 1906, 140 ; Simrock, *Die Quellen des Shakespeare*, 1873, I : 137 ; L. Bodrogi, *Magyar Shakespeare-Tár* (Annales Shakespeariniennes de Hongrie) 1908, 182 ; B. Zolnai, *Irodalomtörténet* (Revue de l'hist. litt. de la Hongrie), 1917, 405.

1. Cf. l'analyse des Frères Parfait, *Hist. du théâtre français*, Paris, 1745, III, 342.

2. Cf. A. Fest, *Ungarn in der englischen Litteratur*, Ungarische Rundschau 1914, 901.

fictif de « Julio »¹. Whetstone a encore le mérite d'avoir fourni le sujet à SHAKESPEARE dont le *Measure for Measure* est trop connu pour être analysé ici. Shakespeare accepte les innovations de Whetstone, devenues tradition pour lui : le lieu de l'action est Vienne, siège du roi de Hongrie.

Si la filiation littéraire de notre sujet montre déjà quelques points de contact avec la Hongrie, ses variations populaires² sont encore plus intéressantes du point de vue hongrois.

La ballade catalane, citée par Simrock, intitulée *La Dama de Reus* est incontestablement apparentée à la ballade hongroise, connue sous le nom de *Fehér László*. Mais la ballade catalane est trop éloignée de la variante hongroise pour établir un lien plus étroit. Néanmoins il faut supposer que le sujet de la romance hongroise est d'importation étrangère. Cette supposition est confirmée par la circonstance que *Fehér László* fait remonter son origine au xv^e siècle et que l'histoire qu'elle raconte est trop singulière et trop poétique pour pouvoir se passer et être imaginée n'importe où et n'importe quand. Il est donc plus que probable que le sujet est venu en Hongrie de l'étranger³. Il s'agit seulement de savoir quels sont les pays où l'on doit placer l'origine de la ballade hongroise et la voie par laquelle le sujet pouvait arriver au peuple hongrois.

En ce qui concerne l'origine du sujet, je crois qu'il faut la situer en Italie, le pays le plus proche de la Hongrie et celui où l'événement est placé par les premiers documents écrits. En Italie l'histoire tragique de la femme qui se sacrifie pour sauver son mari (son frère) condamné à mort et qui se voit abusée après son infidélité, avait donné naissance à une série de petites chansons épiques. Parmi ces ballades voici le texte d'une chanson de Venise, intitulée *La povera Cecilia*, mise en parallèle avec la traduction française de la *Fehér László* :

La povera Sesilia
Piange il suo mari
L'han messo in prigione
E la le fano morir.

FEHÉR LÁSZLÓ avait volé un cheval
Au bas de la colline noire,
Neuf agents l'ont poursuivi,
Neuf agents, neuf gendarmes.

1. Est-ce « Alba Julia », ancien nom latin de la ville de Gyulafehérvár, en Transylvanie ?

2. Cf. là-dessus : D'Ancona, *op. cit.*, p. 141 ; F. Wolf, *Proben portugiesischer und catalanischer Volksromenzen*, Wien 1856, p. 143 ; A. Wolf, *Volkslieder aus Venetien*, Wien 1864, n. 85.

3. C'est encore l'opinion de M. Solymossy dans la revue ethnographique hongroise *Népelet*, 1925, 65.

Tasi, tasi, Sesilia !
 Non mancherà da mi.
 Semo in do capitani,
 Dormi con chi volè
 Che salvarè la vita
 A vostro mari. »

« « Che vada en prigione
 A dirghelo a mio mari.
 Contento che sia elo
 Sta sera sarò qui » ».

« « Marito, mio consorte !
 Una grazia vojo da vu. » »
 « Una grazia sara data.
 Dimmi cosa ti vuoi. »

« « Dormir col Capitano
 Salvo la vita a vu. » »
 « Va là, va là, Sesilia,
 Cosa m'importa mi ?
 L'onor che ti farè
 Ti porterai con ti. »

Così a un' ora di note
 Sesilia è giunta li,
 Così a mezza note
 Sesilia tra un sospiro.

« Cosa ghavi, o Sesilia,
 Che non potè dormir ? »
 « « Mi gho una voglia nel
 cuore
 Che mi sento morir. » »

« Gendarmes, que voulez-vous ?
 Est-ce moi peut-être que vous cher-
 chez ? »
 C'est pour vous que nous venons, pour
 vous mettre aux fers,
 Vous porter à Eger-le-Joyeux, ¹
 A Eger-le-Joyeux, vous mettre en pri-
 son,
 Au plus profond de la prison.

FEHÉR Anna avait entendu dire
 Que son frère était en prison,
 Fehér Anna s'en alla
 A la fenêtre de la prison,
 Fehér Anna parla ainsi :
 « Fehér László mon frère bien-aimé,
 Vis-tu encore ou bien es-tu mort ? »
 — Fehér Anna, ma sœur bien-aimée,
 Maintenant encore je pense à toi.

Alors Fehér Anna s'en alla
 Chez le lieutenant de la prison,
 Alors Fehér Anna parla ainsi :
 « Mon lieutenant, mon lieutenant
 Donne liberté à mon frère,
 Je t'apporte une assiette pleine d'or,
 Une assiette pleine d'or, une assiette
 pleine d'argent. »
 — Je ne veux point de ton assiette
 pleine d'or,
 De ton assiette pleine d'or, de ton
 assiette pleine d'argent ;
 Je veux que tu passes une nuit avec
 moi,
 Et ton frère sera libre.

Fehér Anna s'en alla de nouveau,
 A la fenêtre de la prison,
 Alors Fehér Anna parla ainsi :
 « Fehér László, mon frère bien-aimé,
 Vis-tu encore ou bien es-tu mort ? »
 — Fehér Anna, ma sœur bien-aimée,
 Maintenant encore je pense à toi.

1. Dans le texte hongrois : *Vig-Eger*, ce qui est une étymologie populaire remplaçant l'ancien *Vég-Eger* qui veut dire « Eger, forteresse à la frontière. » Eger, située au centre de la Hongrie, est devenue par l'avance des Turcs une forteresse de marche.

« Dormi, dormi, Sesilia,
Non sospirè così ! »
Così ala mattina
Sesilia si leva si.

E poi che l'è vestio
La si va al balcon,
Che vede suo mario
Lungo di picolon.

« « O caro di un Capitano,
M'avì proprio tradì,
A mi tolto l'onore,
La vita a mio marì ! » »

« Tasi, tasi, Sesilia !
Non mancherà de mi.
Siamo do capitani,
Sposerè chi che volì. »

« « Non voj do capitani
Resisterò così,
Torò la roca e' l fuso
E restero così.

Su più alti rami
Che canta il gardelin,
Non voglio capitani,
E vivero anca mi. » »

Alors Fehér Anna parla ainsi
« Fehér László, mon frère bien-aimé,
Mon lieutenant m'a dit
Que je dois passer la nuit avec lui »

— Ne pass e point la nuit avec lui, ma
sœur bien-aimée,

Il est lâche, il est canaille,
C'est un pendarde :
Il te prendra ta virginité,
Il fera tomber la tête à ton frère.

Fehér Anna ne le crut,
Elle y passa quand même la nuit :
— Dors donc, sois tranquille !
« Je ne peux point dormir, je suis in-
quiète,

Car j'entends des coups de fusil. »

— Dors donc, sois tranquille !

« Je ne peux point dormir, je suis in-
quiète,

Car j'entends le bruit des chaînes. »

— Dors donc, sois tranquille,
Ce sont mes soldats qui se lèvent,
Ce sont mes brides qui cliquentent.

Alors Fehér Anna se leva,
Et s'en alla à la fenêtre de la prison,
Alors le prévôt lui dit :
« Ne cherche point ici ton frère,
Cherche-le dans la verte forêt sur la
grande plaine,

A la potence ! »

Alors Fehér Anna s'en alla
Chez le lieutenant de la prison,
Alors Fehér Anna dit :
« Sois maudit, ô lieutenant,
Que Dieu te prive de sa grâce,
Que les eaux se répandent devant toi,
Que ton cheval se casse la jambe,
Que ton bain se transforme en bain de
sang,

Que ta serviette prenne feu ! »

— Fehér Anna, ma chère,
Né me maudis pas ainsi,

Nous allons cueillir des rameaux ¹
 Pour te faire une couronne de vierge !
 « Je ne veux plus de tes rameaux,
 Tu peux les cueillir nuit et jour,
 Je ne serai plus vierge ! »

En comparant les deux poèmes, il faut reconnaître l'identité du sujet et même celle de la forme : les dialogues soutenant l'action et les phases de celle-ci correspondant entre elles. Il est à noter encore que les deux chansons populaires se rattachent par un trait commun qui les distingue de toutes les variantes littéraires. Tandis que les variantes littéraires jugent nécessaire d'ajouter à la fable une justice poétique (l'épisode des repréailles punissant le juge coupable), les deux ballades se contentent d'exposer les événements tragiques. Le poète inconnu de la ballade hongroise a-t-il eu connaissance de la ballade italienne ou bien a-t-il composé son poème d'après une nouvelle transmise par les récits des voyageurs ou par d'autres moyens ? Un emprunt direct ne semble point invraisemblable, vu le grand nombre des poèmes qui ont été traduits de l'italien en hongrois au cours du xvi^e siècle.

Pour la tradition orale du sujet nous avons une preuve incontestable. Le pasteur Péter BORNEMISSZA (Petrus Abstemius), un des plus fervents disciples hongrois de Calvin, l'avait inséré dans ses sermons². Abstemius reprend le sujet dont il avait eu probablement connaissance à Vienne où il avait fait ses études (1558-1559). A l'instar des sermonnaires du moyen-âge il raconte l'histoire tragique pour en tirer des conséquences morales. Voici son histoire qui s'accorde avec celle de Macarius dans le lieu (Milan) et dans le nom du prince Gonsaga :

A Mediolanum le gouverneur de la ville était Gonsaga. Son lieutenant avait retenu en prison un jeune homme noble. Quand la femme de ce prisonnier le supplie de lui donner la liberté, le lieutenant y consent à condition que la femme lui cède... Après avoir obtenu ce qu'il voulait, il fait exécuter le mari et rend le cadavre à la veuve. La femme rapporte l'affaire à Gonsaga. Celui-ci oblige le lieutenant à épouser la veuve (ce qui est fait). Ensuite Gonsaga fait exécuter le lieutenant et ordonne que tout son bien soit donné à la veuve.

Doit-on chercher le premier poète inconnu de la ballade hongroise parmi les auditeurs du pasteur Abstemius-Bornemissza ? Toujours est-il que la ballade hongroise a dû recevoir sa forme

1. En hongrois : *istenfa* = arbre de Dieu, *abrotanum officinalis*.

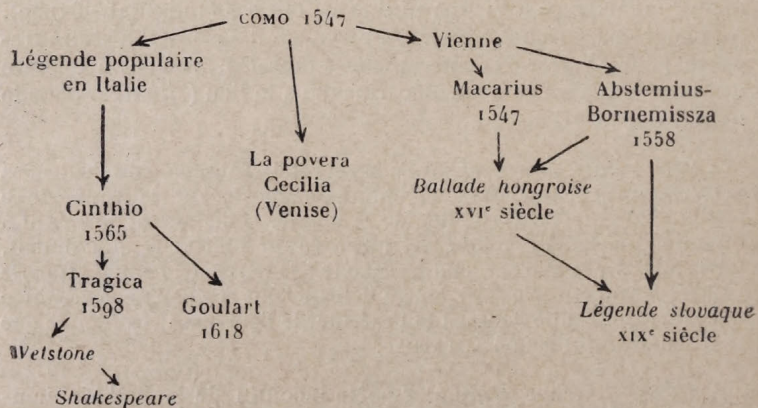
2. *Postilla*, IV.. Sempte 1578, p. 873 verso.

poétique au cours du xvi^e siècle. Ce fait est prouvé par une allusion¹ dans les textes hongrois recueillis depuis le milieu du xix^e siècle, allusion qui se rapporte à l'histoire du xvi^e siècle et qui est transmise comme anachronisme jusqu'à nos jours.

Il nous reste encore à signaler une variante slovaque de l'histoire. Il est impossible de préciser la date d'origine de la légende slovaque qui avait été recueillie par A. H. OSZTOJA aux environs de Cassovie (Kassa)².

A notre avis la légende est une formation moderne, calquée sur la ballade hongroise et rattachée à la personne du bon roi Mathias Corvin³. Vu la grande popularité de Mathias, idéal du souverain juste parmi les paysans de Hongrie, on s'explique sa présence dans cette légende comme « deus ex machina », sans recourir à la supposition d'une influence de WHERSTONE qui, comme nous l'avons exposé plus haut, fait se passer l'événement également sous les auspices de Mathias Corvin et en Hongrie, pays lointain des événements romantiques...

Sans vouloir établir à tout prix un lien de parenté entre les variantes de notre histoire, qu'il nous soit permis d'en dresser un tableau « généalogique » en faisant figurer l'une à côté de l'autre les variantes qui semblent avoir une cohésion entre elles et en mettant en italiques celles qui font se dérouler l'histoire tragique en Hongrie :



1. Cf. plus haut, note 1, p. 161.

2. *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1894, 222.

3. Cf. notre article dans la *Revue des Études Hongroises* (1923, p. 125) : *Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin, roi de Hongrie*.

Pour conclure, il n'est pas sans intérêt de constater qu'une légende populaire, partie d'Italie à son début, voit son apogée, en Angleterre, dans un drame de Shakespeare, tandis que, transplantée en Hongrie, elle y reste à l'état populaire et trouve une forme durable dans la ballade. Ce fait est symbolique de la littérature hongroise, qui a été toujours, et d'une façon plus profonde que les autres littératures, influencée par la poésie populaire.

(Université de Szeged.)

BÉLA ZOLNAI.

TÉLÉMAQUE EN HONGRIE

Le livre récent de M. Albert CHÉREL sur la fortune du *Télémaque* au XVIII^e siècle¹ et l'édition critique qu'en a donnée M. Albert CAHEN dans la série des *Grands Écrivains* ont attiré de nouveau l'attention sur ce chef-d'œuvre de la littérature française dont la réputation a été plus générale encore que ne le soupçonnent les historiens de la littérature française. Dans les lignes qui vont suivre nous désirons compléter au point de vue hongrois les résultats intéressants obtenus par M. Albert Chérel ; on verra que la Hongrie n'est jamais un pays négligeable dès qu'il s'agit de dresser le bilan d'un mouvement d'idées ou d'un livre de réputation européenne.

Au sujet de l'expansion du *Télémaque* en Hongrie il faut d'abord tenir compte des réimpressions et traductions dont les éditeurs allemands et viennois ont inondé le pays. Je citerai quelques éditions viennoises conservées aux bibliothèques de Budapest et qui dès lors ont été utilisées par des Hongrois. L'édition française de Trattner contenant un certain nombre de gravures et un commentaire allemand pourrait être appelée la *Vulgate* allemande et autrichienne du *Télémaque*, c'est elle qu'on retrouve dans presque toutes les anciennes bibliothèques de Hongrie. Elle fut souvent rééditée ; la plus ancienne que j'aie trouvée en Hongrie est peut-être elle-même une réédition :

Les aventures de Telemaque, fils d'Ulysse, par feu Messire François de Salignac de la Motte-Fénelon, etc., etc.

Oder wunderbare Begebenheiten Telemach's... deutlich erklärt und erläutert... v. Joseph Anton v. Ehrenreich, jetzo aber mit vielem Fleiss übersehen. auch um viel verbesserter und vermehrter ans Licht gestellt von. J. L. K.

Wien, Trattner 1782.

On rencontre, avec de légères modifications dans le titre, des rééditions de Linz 1795, de Vienne 1811 et 1812 (J. Tendler) ; avec

1. Albert Chérel, *Fénelon au XVIII^e siècle en France*. Son prestige, son influence. Paris, Champion, 1923.

un texte toujours invariable. Une autre édition a été donnée en 1805 (chez la veuve Rehm) et une édition bilingue (française-allemande) en 1840, tirée de l'édition polyglotte de L. Baudry à Paris (1837).

Vienne a donné aussi une traduction italienne indépendante :

Le avventure di Telemacco figliuolo d'Ulisse, composta da Monsignor Francesco di Salignac de la Motte Fenelon, tradotte nel puro idioma italiano da Gio. B. de' Pagani ora rivedute sull'originale francese e da per tutto emendate da L. D. L. V.

Lnigi Doll 1807.

Enfin on rencontre une réimpression de la traduction latine du R. P. Trautwein parue à Ulm ; celle que j'ai vue, est sans doute une seconde édition :

Fata Telemachi, Ulyssis filii, gallice conscripta per Franciscum Fenelonim Archiepiscopum quondam Cameracensem etc. Latinitate donata a Gregorio Trautwein, C. R. Editio nova, recognita et emendata.

Vindobonae, Al. Doll 1807.

Une édition bilingue contenant une traduction latine et une translation allemande a été publiée également à Vienne :

Fata Telemachi a gallico Franc. Fenelonii in latinum sermonem conversa. Telemachs Begebenheiten neu verdeutscht und mit einer lateinischen Uebersetzung begleitet.

Wien, Rud. Sammer [s. d.]. t. I-II.

Mais la Hongrie elle-même a donné, comme on va le voir, une riche contribution à la « télémacomanie » européenne.

Nous connaissons deux traductions hongroises de *Télémaque* : l'une éditée à l'usage des catholiques, l'autre à celui des protestants : la plus ancienne est la première, la traduction de László HALLER (1717-1751) qui ne fut éditée qu'après la mort du traducteur :

Telemakus bujdosásának Történetei Mellet francia nyelven irt Feneloní Saligniák Ferencz Magyarra fordított... Haller László Most pedig magyar hazánk fő, közép és alacson rendeinek örömére, kedves és bölcs mulatságára, dicséretes költségével ki-nyomtatott... Szalai Barkóczy Ferencz egri püspök.

Kassán 1755. Akad. betükkal.

Cette édition due aux soins de l'évêque d'Eger fut si populaire qu'on en donna bientôt trois autres encore : en 1758, en 1770 et en 1775.

Les calvinistes, ne voulant pas rester en arrière, donnèrent peu de temps après une traduction nouvelle, également posthume, faite par le médecin Joseph ZOLTÁN en 1753 :

Telemakusnak, az Ulisses fiának bujdosásai. Mellyet frantzia nyelven irt Feneloní Sálignák Ferentz kameráki érsek. Magyarra fordított Néhai Med. Doctor Zoltán Jósef 1753-dik esztendőben.

Kolozsvár 1783. A réformátus Kollegium betüivel.

La traduction de Joseph Zoltán eut l'honneur d'une réédition en 1829, écho tardif de la grande vogue de l'œuvre de Fénelon en Hongrie.

Telemakus bujdosásai.

Budán 1829. Burián Pál könyvárosnál.

C'est la seule traduction hongroise conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris.

D'autre part, comme en France et à Vienne le *Télémaque* fut utilisé par les Jésuites dans l'enseignement, non seulement comme un excellent texte pour servir à l'étude du français, mais encore comme un traité politique qui donne la meilleure image du souverain et du pays idéal, l'on comprend que les Jésuites de Kassa (Cassovie) aient réimprimé dans leur typographie la traduction latine du R. P. Grégoire TRAUTWEIN publiée à Ulm :

Reverendissimi, ac illustrissimi Domini Domini Francisci Fenelonii Archi-Episcopi Cameracensis, et quondam ab humanioribus litteris serenissimi Ducis Burgundici *Telemachus* gallice conscriptus. Ob amoenissimum tum tradendae tum addiscendae christianae politicae methodum in omnes fere Europae linguas transfusus, nunc nitidiore latinitate donatus a R. D. P. Gregorio Trautwein Can. reg. ad Exemptas Insulas Wengenses Collegii S. Arch-Angeli Michaelis Ulmae Professo, et Capitulari.

Cassoviae. Typis Acad. Soc. Jesu. Anno 1750.

Pour continuer l'édition on publia, l'année suivante, la suite de l'ouvrage ; les Révérends Pères avaient l'habitude d'utiliser les examens de doctorat de leurs élèves pour faire éditer à leurs frais un volume choisi par les professeurs, volume qui, précédé du questionnaire de la soutenance, fut distribué parmi les élèves de la promotion. En 1751 le professeur ZIMMERMANN fit éditer les livres XII-XXIV du *Télémaque* :

Fr. Fenelonii archi-episcopi Cameracensis Telemachus Libri Duodecim ad amoenissimum tum tradendae, tum addiscendae

christianae politicae methodum accomodati, Per illustribus, reverendis nobilibus, ac eruditis dominis, dominis, dum In Alma Episc. Soc. Jesu Universitati Cassoviensi Promotore R. P. Joanne Zimmermann è Soc. Jesu, AA. LL. et Phil. Doctore, Ejusdemque Professore Emeritu, nec non p. t. Seniore, Suprema AA. LL. et Philosophiae Laureâ insignenterur, A philosophis Condiscipulis dicati.

Anno 1751, Mense Augusto Die 17. Cassoviae, Typis Acad. Soc. Jesu.

Au commencement du XIX^e siècle la capitale hongroise fut encore le centre de civilisation de toutes les nationalités non-magyares de la Hongrie; elle jouissait du même prestige aux yeux de celles-ci que Vienne aux yeux de la noblesse magyare. Vienne était le soleil, Pest et Bude deux planètes jumelles, autour desquelles circulaient de nombreuses satellites. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver parmi les produits de la presse universitaire de Bude une traduction roumaine et une traduction grecque du *Télémaque*. Voici la translation roumaine imprimée encore en caractères cyrilliques :

Întâmplărire lui Telemah fiului lui Ulise (Odisseus), întocmită de Fenelon arhiepiscopul Kamerei. Acum întâi, de pre limba Italienească, pre limba Rumânească prefăcute de Petru Maior de Dicio-Sâmărtin¹. Protopop, si crăescu Revizor a Cărtilor. Tomu I.

La Buda. In crăiasca tipografie a Universitateri din Pestu 1818.

L'auteur de cette traduction, Petru MAIOR, personnage éminent de la littérature roumaine, a pris pour point de départ une des nombreuses traductions italiennes, — peut-être celle de Vienne — et non pas le texte original.

La traduction grecque est un peu plus ancienne; elle est l'œuvre d'un certain Démétrios le GOBDELAAS qui l'a éditée aux frais des « philhellènes » de Bude, dédiée à Jean Constantin Alexandre YPSILANTE, archiprêtre de Moldovalachie et ornée d'une série de belles gravures :

ΤΥΧΑΙ ΤΗΛΕΜΑΧΟΥ ΥΙΟΥ ΤΟΥ ὈΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΝΤΕΘΕΙΣΑΙ ΜΕΝ ΓΑΛΛΙ Γ' ΠΑΡΑ ΤΟΥ ΣΟΦΩΤΑΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΦΡΑΓΚΙΣΚΟΥ ΣΑΛΙΝΙΑΚ ΔΕ ΛΑ ΜΟΤΤΕ ΦΕΝΕΛΟΝ ΜΕΙΩΜΑΣΙΝ ΕΠΗΥΞΗΝΘΗΣΑΝ ΠΑΡΑ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ ΤΟΥ ΓΟΒΔΕΛΛΑ.

ΔΑΠΑΝΗ, ΦΙΛΕΛΛΗΝΩΝ ἘΝ ΒΟΥΔΑ. Τύπως τοῦ κατ' Οὐγκάριαν Βασιλικῶν Πανδιδασκηρίου. 1801. Τ. Ι-ΙΙΙ.

1. En hongr. : Dicső-Szentmárton, en Transylvanie.

Tout récemment encore on a réimprimé en Hongrie, à Zombor, des extraits d'une traduction serbe du *Télémaque*, destinés à l'usage scolaire. Je donne ici la transcription en lettres latines du titre cyrillique :

Fenelon ov Telemak. S francuskogpreveo Stefan Živković 1814. god. Za srpsku mladež preradio Dušan Gyurič. Sombor 1897. F. Bitermana i sina.

Je n'ai pas vu la traduction citée dans le titre, mais la *Bibliografija Slovensko-Srpska*, publiée dans l'appendice du t. XVIII, de la *Letopis Matice Srpske* (Bude, 1829), indique le titre entier du volume : *Prıkl jučeajav Telemaka sina Uliseva*, et le lieu d'impression : Vienne, 1814.

Ce succès immense du chef-d'œuvre de FÉNELON, auquel je ne connais rien de comparable dans la littérature mondiale du XVIII^e siècle, ne s'explique que par le fait de son utilisation pédagogique. Les titres des traductions latines de Cassovie montrent qu'elles servaient de lecture aux élèves de l'académie de droit ; ils y étudiaient le modèle du gouvernement impeccable, pieux, fondé en morale, mais soucieux aussi du bien-être des sujets.

En même temps le *Télémaque* était sans doute le premier texte que les professeurs de français, jésuites et laïcs, faisaient étudier à leurs élèves. Le surintendant luthérien János Kiss, célèbre écrivain hongrois (1770-1840), a noté dans ses mémoires qu'il avait appris les éléments de la langue française, ainsi que ses contemporains, le *Télémaque* en main. De plus, l'auteur de ces lignes ayant demandé à l'âge de 16 ans (1906) à ses professeurs de français un livre français, — sa première lecture en dehors des manuels scolaires, — ceux-ci lui prêtèrent le *Télémaque*.

Mais la vogue du *Télémaque* avait aussi une autre face. Les notes de Pál Óz, exécuté en 1794 pour avoir participé au complot de l'abbé MARTINOVICH, ont conservé le souvenir de ses lectures et elles sont aussi un éloquent témoignage de ce qu'on cherchait et de ce qu'on trouvait, du côté révolutionnaire, dans l'œuvre du pieux archevêque. Les lignes que le jeune avocat hongrois copie à son usage, proviennent toutes des livres XII-XXIV qui contiennent le programme du souverain idéalement éclairé. La figure du souverain qui apparaît dans les citations de Pál Óz n'est pas, bien entendu, celle de Louis XIV, mais celle d'un souverain qui sait qu'il est là pour son peuple et non l'inverse, et qui ne cherche pas la raison d'être de son règne en lui-même, mais dans la prospérité de son peuple. Il évitera le despotisme qui fait des sujets des esclaves et

il bannira le luxe. On dirait que Fénelon avait prévu Joseph II ou plutôt que Joseph II s'est efforcé de se conformer à l'idéal proposé par l'archevêque de Cambrai. Utilitarisme, libéralisme, voilà les principes politiques de Fénelon, et le xviii^e siècle l'a fort bien senti en goûtant cette lecture équivoque. Pál Óz trouve même dans *Télémaque* des menaces de révolution et il s'empresse de copier dans ses papiers ces lignes chargées de sens (XXII^e livre) :

« Quand les rois s'accoutument à ne connaître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout ; mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondements de leur puissance ; ils n'ont plus de règle certaine ni de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flatte ; ils n'ont plus de peuples, il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cède ; les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée : souvent même le coup qui pourrait la modérer l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin. »

Ainsi, tout comme en France, le *Télémaque* en Hongrie fut un pot-pourri dont on tirait ce qu'on voulait, les Jésuites des principes pieux, les réformistes des pensées révolutionnaires.

(Université de Budapest.)

ALEXANDRE ECKHARDT.

LA THÈSE ROUSSEAUISTE D'UN SERBE DE HONGRIE

Les recherches nouvelles d'un comparatiste hongrois ont suffisamment montré le rôle considérable qu'ont joué les idées politiques de J.-J. ROUSSEAU dans la formation de la mentalité politique hongroise¹. M. ECKHARDT a surtout souligné l'importance du *Contrat Social* à ce point de vue ; quant aux autres œuvres du citoyen de Genève, — et nous pensons ici avant tout au *Discours sur l'origine de l'inégalité*, — elles paraissent avoir rencontré une certaine opposition dans le monde des lettres hongroises, car l'on ne consentait pas volontiers à cette condamnation de la civilisation dans le pays qui dans sa soif de progrès s'efforçait précisément de s'éloigner de sa vieille culture patriarcale.

La thèse de droit d'un Serbe de Hongrie, soutenue et imprimée à Pest en 1786, semble constituer dans ce courant général une exception intéressante.

Né en 1760 Sabbas TÖKÖLY-POPOVICS, auteur de la thèse en question, passa sa licence en droit à l'âge de 26 ans à l'Université de Pest, fut secrétaire de chancellerie et député à la Diète hongroise. Ce fut un vrai apôtre des Serbes ; il fonda un collège pour les étudiants serbes à Budapest (*Tökölyanum*), qui existe encore aujourd'hui, et présida à leur mouvement national, tout en restant fidèle à sa patrie hongroise. Déjà au congrès national serbe de 1790 à Temesvár il protesta contre le projet de détacher le Banat de la Hongrie et bientôt il fit une donation de 2.000 florins en faveur de l'Académie Hongroise. Il mourut à l'âge de 82 ans, en 1842.

La thèse de droit de Sabbas Tököly le montre versé dans la litté-

1. A. Eckhardt, *Le Contrat Social en Hongrie*, RÉTH et Fou, 1924 [t. II], p. 117 et son livre hongrois : *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la Révolution française en Hongrie), Budapest [1924].

rature française et se passionnant pour les paradoxes du sombre philosophe de Genève. Le titre de son ouvrage en indique suffisamment le sujet : *Quae causa, quis finis civitatis ?* (Pestini, 1786. Joseph G. Lettner) ¹.

Or pour sa thèse l'auteur a largement utilisé le *Contrat Social* mais surtout le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. D'un ton convaincu, il fait l'éloge de Jean-Jacques en se réclamant de son opinion : « Ceterum, qui haec omnia citra prejudicium et ut ita dicam, indifferenti philosophorum oculo contemplatur, facile perspiciet, ne risu quidem, nimis criminatione dignum esse celeberrimum nostrae aetatis philosophorum (J.-J. Rousseau, *Contr. soc.*) qui ausus est dicere : sibi videri hominum multitudinem liberorum unius imperio sese subjicientem sana mente carere ² » (chap. X). Il s'empresse d'ajouter que Jean-Jacques ne prétendait attaquer ainsi que la monarchie absolue, c'est-à-dire le despotisme.

Sabbas Tököly prend pour base de sa thèse l'histoire utopique de la société humaine que Jean-Jacques a retracée dans son *Discours*. L'homme, lors de la forme la plus simple de la société, vivait dans une égalité parfaite. Point de distinctions sociales dues à la naissance. Dans cet âge d'or, Tököly, comme Rousseau, distingue deux sortes d'égalités : l'égalité physique et l'égalité morale. Or physiquement l'homme primitif vivait dans la santé et dans l'ignorance qui étaient communes à tous les hommes. Pour mieux faire ressortir le bonheur physique de cette époque, l'auteur oppose cette santé aux défaillances physiques et morales de l'ère moderne : podagre, hémorroïde, hypocondrie, colère, envie, avarice. D'autre part les veilles, les passions immodérés, les chagrins et les peines innombrables de l'homme moderne vicient la constitution naturelle de l'homme.

Ainsi il est clair que les sauvages sont les hommes les plus heureux, car ils vivent encore dans cet état de perfection primitive, se nourrissant des fruits de la terre et couchant à la belle étoilé. Vient le classique exemple de la Hottentote de Van der Stel (chap. VII), tiré des notes du *Discours*. L'homme de l'âge d'or ignorait les besoins factices, la gloire, le luxe, mais en revanche il possédait la paix de l'âme. L'homme est d'autant plus heureux qu'il

1. Un exemplaire manuscrit de l'ouvrage est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Budapest, sous la cote F 17.

2. D'ailleurs, en considérant tout cela sans aucun préjugé et pour ainsi dire avec une sorte d'indifférence politique, on saura admettre aisément que le plus célèbre philosophe de notre époque (J.-J. Rousseau, *Contr. soc.*), ne mérite ni la dérision ni le blâme pour avoir osé dire qu'une multitude d'hommes libres se soumettant à l'empire d'un homme lui semblait dépourvue de bon sens.

se rapproche de l'ignorance de l'animal. « Je ne doute pas, — ajoute Sabbas Tököly, — que ma thèse ne sera approuvée que par très peu de gens, mais tous ne comprennent pas ces paroles. ¹ »

L'inégalité sociale ou politique ne pouvait point se manifester pendant l'âge d'or. Les produits de la terre étaient communs et les hommes n'étaient ni riches ni pauvres. Chacun disposait du même droit.

Mais l'âge d'or est suivi de l'âge d'argent. Les passions viennent détruire l'égalité générale. Le droit de propriété est né et l'homme est assujéti à son semblable. Le riche a besoin du service de son semblable, le pauvre a besoin de l'appui du riche. De cette inégalité sortent des vices effrayants et les hommes ne peuvent éviter la destruction totale qu'en s'unissant et en concluant le contrat social. On est arrivé à l'âge de fer.

Ainsi se trouve reproduite chez Sabbas Tököly toute la théorie de Jean-Jacques sur l'origine de l'inégalité sociale ; il n'y ajoute en effet que la classification apprise sur les bancs de l'école : les trois âges classiques. L'âge d'or correspond chez lui à l'état de nature de Rousseau et « l'époque de la pétulante activité de notre amour-propre » se répartit sur l'âge d'argent et l'âge de fer.

Sur les maux provenant de la naissance de la propriété Tököly s'accorde également avec les conclusions du *Discours*. Mais lorsqu'il s'agit de définir la destination finale de la société il accorde avec Rousseau qu'elle doit être cherchée dans la protection des biens, de la vie et de la liberté de chaque membre de la société ; néanmoins dans le détail il prétend suivre désormais les enseignements du professeur Martini, le disciple viennois de Rousseau, qui présente dans ses livres une forme adoucie du *Contrat Social*, appropriée aux exigences du règne absolutiste de Joseph II, son élève ². Les idées de Rousseau pâlisent de plus en plus en face de celles de Martini, mises en relief.]

En effet, selon Sabbas Tököly, les Etats ont été fondés en vue du bien public. Il faut donc que la volonté du souverain s'accorde avec la volonté générale du peuple et que la liberté de l'individu soit maintenue dans la société civile. Ainsi la thèse se termine par un éloge à l'adresse de l'empereur philosophe qui assure la liberté naturelle à tous ses peuples.

VICTOR MACHOVICH.

(Institut français
à l'Université de Budapest.)

1. Cf. l'opinion contraire de Ferenc Kazinczy, chef du mouvement réformiste hongrois, chez A. Eckhardt, *A francia forradalom eszméi*, p. 207.

2. Martini, *De jure civitatis*.

L'INSTITUT HONGROIS DE L'UNIVERSITÉ DE BERLIN

Sur l'initiative des milieux universitaires berlinois, désireux de voir la culture hongroise représentée dans la capitale de l'Allemagne et peut-être aussi de resserrer ainsi les liens de deux pays alors engagés dans une lutte commune, une chaire de langue et de littérature hongroise fut créée à l'Université de Berlin, le 14 mars 1916. C'était la première de ce genre en Allemagne. Le premier titulaire en fut nommé le 15 août 1916 en la personne d'un Hongrois, M. Robert GRAGGER, docteur ès lettres, professeur honoraire de l'Université de Pécs, qui l'occupe encore aujourd'hui¹. En automne 1916, les cours commencèrent. Dès novembre 1916 on adjoignit à la chaire un séminaire d'études, qui put fonctionner grâce aux livres qu'il reçut de divers donateurs, au nombre desquels il faut mentionner en premier lieu l'Académie Hongroise des Sciences. A partir du semestre d'hiver 1916-17 il y eut au séminaire, outre les exercices pratiques dirigés par le Directeur, des cours publics de langue hongroise, qui prirent tout leur essor lorsque, selon le vœu de beaucoup, ils furent développés grâce à la création d'un lectorat. En mai 1918 M. János Koszó fut nommé lecteur et bibliothécaire². Enfin, en décembre 1917 déjà, l'ensemble des cours, chaire, lectorat, bibliothèque prenaient le titre d'Institut hongrois près l'Université de Berlin, placé sous les auspices du Ministère prussien de l'Instruction Publique et des Cultes.

Bientôt, à l'enseignement de la langue et de la littérature hongroise, s'ajouta celui de l'histoire, de la géographie, de l'économie, du droit, des arts hongrois. Grâce aux démarches entreprises en Allemagne même, en Hongrie et en Finlande auprès de nombreuses personnalités savantes, démarches auxquelles le professeur E. HEYMAN, conseiller intime, prit une part importante,

1. Pendant que nous corrigeons les épreuves de ces pages, nous apprenons la nouvelle désolante de la mort subite de ce jeune et infatigable pionnier de la culture hongroise.

2. Lors de son rappel à Budapest, en 1922, il devait être remplacé par M. Gyula FARKAS, qui — à son tour — eut en 1925 pour successeur M. Elemér MOÓR.

une « Société des amis de l'Institut hongrois » put être fondée. Après s'être agrandi déjà en 1917, l'Institut déménagea en 1920 et transféra ses locaux dans le spacieux immeuble de la Dorotheenstrasse n° 6, occupé naguère par la légation saxonne.

L'activité de l'Institut est de trois ordres : il est à la fois un institut de recherches, un institut d'enseignement et un centre de publications, renseignant les savants et le public sur les matières qui sont de son domaine.

Les recherches de l'Institut s'étendent aux sujets suivants : linguistique hongroise, finno-ougrienne et ouralo-altaïque ; histoire de la littérature hongroise ; histoire de la civilisation ; rapports avec d'autres centres de culture, slaves, latins et surtout germaniques. L'Institut, en effet, s'occupe plus particulièrement de l'influence que les littératures allemande et hongroise ont exercée l'une sur l'autre ; les pionniers de la culture allemande en Hongrie ont été, dès le xvr^e siècle, ces étudiants luthériens hongrois qui fréquentaient les universités allemandes, et qui les ont fréquentées toujours davantage jusqu'au xix^e siècle. Les recherches historiques de l'Institut portent principalement sur les sources de l'histoire hongroise, sur les origines de la nation, sur les peuples qui habitaient la région danubienne lors de l'invasion des peuples orientaux, leur ethnographie, leurs migrations. Du côté latin on continue les travaux de Mommsen sur les inscriptions de Dacie et de Pannonie, la numismatique, etc. On étudie l'histoire des peuples slaves de Hongrie, les grands courants qui au moyen-âge canalisèrent les échanges entre nations, surtout le long de la grande voie qui conduisait des Flandres à Constantinople par la Silésie, la Haute-Hongrie et la Transylvanie ; les relations entre la Prusse et la Hongrie, entre la Prusse et la Transylvanie, dès le xv^e siècle ; le droit hongrois historique et le droit actuel, etc. Mais il y a particulièrement à faire dans le domaine de l'ethnographie et de la géographie humaine (traces de la vie nomade, art populaire, poésie, chansons, danse, folklore, considérés du point de vue de la psychologie et aussi de la comparaison avec l'art des peuples slaves et asiatiques).

L'Institut publie depuis l'année 1921 les *Ungarische Jahrbücher*, revue trimestrielle d'érudition¹, et la *Ungarische Bibliothek* (liste complète plus loin).

Pour ce qui concerne enfin les sujets des cours et des conférences de séminaire, tenus chaque semestre par le professeur

1. Edition de Walter de Gruyter et C^o. Berlin u. Leipzig. Administration : Berlin W 10, Genthiner - Str. 38. — Prix de l'abonnement annuel : 16 marks. — Le t. V [1925] a paru sur 474 p.

R. GRAGGER, ainsi que les cours de langue du lecteur, nous renvoyons à la liste complète qui en a paru dans les *Ungarische Jahrbücher* (n^{os} de février 1921, avril 1922, décembre 1923, août 1925). Pour l'enseignement de la langue les étudiants ont été divisés en plusieurs groupes ; dans les deux groupes les plus avancés on parle hongrois presque couramment. Des cours spéciaux sont donnés en outre sur plusieurs sujets n'entrant pas directement dans le cadre des études de l'Institut.

La bibliothèque a eu, au début surtout, à lutter contre de graves difficultés matérielles. Elle en a aplani plusieurs, grâce à la générosité d'un grand monde de donateurs.

La *Bibliothèque* se compose d'une division de livres et d'une division de journaux et périodiques.

La *section linguistique* comprend des publications sur le hongrois et les autres langues finno-ougriennes, des collections complètes de revues, des ouvrages d'ensemble, des lexiques et une collection de livres hongrois d'école et de langue.

La *section littéraire* possède toutes les œuvres hongroises importantes des poètes et écrivains, en grande partie avec la traduction allemande ; des œuvres allemandes qui ont un rapport avec la Hongrie ou la littérature hongroise. Elle comprend trois groupes principaux : a) œuvres de critique et d'histoire littéraire, bibliographies, etc. ; b) collections (classiques hongrois, romanciers, poésie populaire), etc. ; c) belles-lettres, classées en série historique.

La *section historique* comprend : a) les œuvres de l'histoire hongroise, en partie en langue allemande et latine ; b) les sources, comme les *Monumenta Hungariae Historica*, *Monumenta Comititalia Regni Hungariae (et Transylvaniae)*, *Codex Diplomaticus Hungariae*, *Acta Dietales*, etc. ; c) monographies d'histoire politique, culturelle et économique, rangées par ordre chronologique.

La *section artistique* comprend surtout des œuvres sur l'art populaire hongrois, la musique, l'architecture, l'archéologie.

En ce qui concerne l'*ethnographie* et les sciences annexes, on a pris en considération non seulement la Hongrie, mais aussi les différentes nationalités de l'ancienne Hongrie. Fait partie de ce groupe une importante collection de cartes anciennes et récentes, concernant les conditions ethnographiques, économiques et culturelles de la Hongrie.

La *section de droit* comprend, outre des œuvres isolées, le recueil des lois hongroises dans le texte original et dans l'édition allemande, ainsi qu'une collection d'ordonnances.

Suivent enfin les sections d'*économie politique et sociale*, de l'*enseignement et des cultes*.

L'organisation de la bibliothèque finnoise est en cours et fait de grands progrès.

La division des *périodiques* contient la collection annuelle complète des publications périodiques les plus importantes (linguistique, histoire littéraire, histoire, droit, économie, sociologie).

Dans la *section des journaux* se trouvent environ quatre cents collections annuelles reliées des plus grandes feuilles hongroises, et il y a toujours à disposition dans la salle de lecture environ trente numéros des principaux journaux hongrois et finnois.

Les archives, enfin, groupent systématiquement les nouvelles et les renseignements des journaux et revues d'Allemagne et du dehors. En dehors de la Hongrie, on prend aussi en considération les nouveaux Etats successeurs de la monarchie austro-hongroise. On recueille en vue de l'histoire une importante collection de brochures, statistiques, cartes, gravures, etc.

Les difficultés contre lesquelles la bibliothèque avait à lutter se sont encore accrues, s'il est possible, au cours de l'année 1921, mais on a pu réaliser malgré tout une notable augmentation du nombre des volumes, et acquérir entre autres un riche matériel d'études ainsi que la collection de cartes ethnographiques due au Comte Paul TELEKI. En 1922, une collection estonienne est venue s'ajouter aux collections finnoise et ouralo-altaïque de la Bibliothèque. Au cours des deux années 1922 et 1923, l'augmentation a été de 2550 ouvrages et 3519 revues, dont 318 et 650 respectivement pour la section finnoise. On en trouvera le détail dans les *Ungarische Jahrbücher* de décembre 1923 (p. 407). La section estonienne a été développée par M. le Prof. LAURI KETTUNEN. En 1924 et 1925, 1927 nouveaux volumes et 1749 revues (222 et 279 pour la section finlandaise). M. le Prof. MORDTMANN met à la disposition de l'Institut sa riche bibliothèque turcologique privée. A cette époque également parvient à l'Institut une nombreuse littérature provenant des républiques soviétiques finno-ougriennes de Russie : ce sont des ouvrages et publications en mordve, tchérimisse, zyriène, votiak, et aussi des ouvrages tchouvache, bachkir, kirghize et yakoute. M. ÖHMANN, le lecteur finnois, ayant été nommé en septembre 1924 professeur à l'Université de Turku, est remplacé à l'Institut par M. NORDMAN puis, dès le semestre d'été 1925, par M. ROSENQUIST.

En 1921, M. GRAGGER tient à Stockholm des conférences sur quelques questions littéraires et politiques hongroises, puis, à Berlin, dans une série de cours organisés par le groupe d'études étrangères de l'Université sous le titre *Mittleuropa*.

Dès 1917, avait été fondée, sur l'initiative d'un grand nombre de personnalités hongroises et allemandes, une *Société des Amis de l'Institut Hongrois de Berlin*. La séance de constitution eut lieu en novembre 1917, en présence d'un grand nombre de personnalités politiques et scientifiques de Berlin, de Budapest et de Vienne. On remarqua tout particulièrement un discours de M. BECKER, représentant le Ministère prussien des Cultes, qui insista sur la généralité de la culture hongroise. Feu le Dr Friedrich NAUMANN s'était également employé avec chaleur en faveur de la Société; il fit devant l'assemblée des membres une conférence sur l'ensemble du problème germano-hongrois. L'assemblée constitutive vota les statuts de la société et élut le comité d'honneur et le comité. On trouvera dans les *Ungarische Jahrbücher*, n° de février 1921, les statuts de la Société ainsi que la liste des membres du comité, dont trois sont nommés par le Ministère prussien des Cultes, trois par le ministère hongrois de l'Instruction publique, un par l'Université de Berlin, un par l'Académie Hongroise des Sciences, et quatorze par l'assemblée des membres, plus le Directeur de l'Institut.

La Société a organisé de nombreuses conférences et soirées. En 1921, M. GRAGGER en fit sur la poésie populaire hongroise, M. SCHÜNEMANN sur l'influence de la musique hongroise en Allemagne. En 1923, un appui extérieur étant devenu nécessaire pour la section finlandaise de l'Institut, M. Gragger se rendit en mai à Helsinki et sur son initiative fut fondée, en 1924, grâce au concours des savants finlandais, la *Société des Amis de la section finlandaise de l'Institut Hongrois*, avec siège à Helsinki, et placée sous la direction d'un comité dont le président est le professeur SETELE.

Le 3 mars 1923, la *Société des Amis de l'Institut Hongrois de Berlin* fête le centenaire de Petöfi. Cette commémoration a lieu dans l'Aula devant une salle comble.

Au printemps 1923, M. GRAGGER se rendant à Helsinki, visite Dorpat et Reval en vue du développement des sections finnoise et estonienne de l'Institut et de la *Société des Amis de l'Institut*. C'est à cette époque qu'on fonda une société pour la *Finlandkunde* en Allemagne. Un comité de protection se créa également en Estonie. M. Gragger termina sa tournée par la Suède.

En 1924 et 1925, il y eut des conférences du Dr ZEMPLÉNI sur les Soviets en Hongrie, du Dr SCHÜNEMANN sur l'art des Sicules (Szé-

kelys), de M. Bálint HÓMAN sur les Huns, les Bulgares et les Hongrois, et une soirée de romances populaires.

On voit que l'activité de la société bat son plein, ce qui est bien fait pour entourer l'*Institut Hongrois de Berlin* d'une atmosphère de sympathie et d'émulation.

A. D.

(Genève, octobre 1926).

Voici la liste complète des ouvrages parus jusqu'à ce jour dans la *Ungarische Bibliothek* (nous traduisons les titres en français) :

- 1^{re} série, n° 1. József SZINNYEI, prof. à l'Université de Budapest :
L'Origine des Hongrois, de leur langue et de leur culture primitive.
- n° 2. Robert GRAGGER, prof. à l'Université de Berlin :
Manuscrits allemands dans les bibliothèques hongroises.
- n° 3. Károly TAGÁNYI, chef-archiviste d'Etat à Budapest :
Les restes du droit coutumier et leur réunion en Hongrie.
- n° 4. Tivadar THIENEMANN, prof. à l'Université de Pécs :
Les mots d'origine allemande dans la langue hongroise.
- n° 5. Herbert SCHÖNEBAUM, assistant à l'Institut de culture historique de l'Université de Leipzig :
Les connaissances des historiens byzantins sur l'histoire la plus ancienne de la Hongrie avant l'établissement.
- n° 6. Robert GRAGGER :
La Prusse, Weimar et la couronne royale hongroise.
- n° 7. Robert GRAGGER :
Une ancienne « planctus Mariae » hongroise.
- n° 8. Konrad SCHÜNEMANN, assistant à l'Institut hongrois de l'Université de Berlin :
Les Allemands en Hongrie jusqu'au XII^e siècle.
- n° 9. Bálint HÓMAN, prof. à l'Université de Budapest :
L'histoire dans le Niebelungenlied.
- n° 10. András ALFÖLDI, prof. à l'Université de Debrecen :

La décadence de la domination romaine en Pannonie. I.

n° 11. Béla BARTÓK, prof. à l'Ecole Supérieure de Musique de Budapest :

La chanson populaire hongroise.

n° 12. András ALFÖLDI :

La décadence de la domination romaine en Pannonie. II.

2° série, n° 1 et 3. Antal ALMÁSI, privat-docent à l'Université de Szeged :

Le droit privé hongrois.

n° 2. János NYULÁSZI, directeur du Central des Institutions financières à Budapest :

Les lois d'Etat pour la réglementation des questions d'impôt et de contribution.

n° 4. Zoltán MAGYARY, privat-docent à l'Université de Budapest :

La législation du budget en Hongrie.

n° 5. Comte Cuno KLEBELSBERG, Ministre de l'Instruction Publique de Hongrie :

Instruction publique et activité scientifique en Hongrie après la guerre.

3° série.

Bibliographia Hungariae :

1^{er} volume : Historica.

2^e volume : Politico-œconomica. Geographica.

3^e volume : Philologica. Register (à paraître).

Dans la *série littéraire* de la *Ungarische Bibliothek* seront publiés :
 #) Romances populaires hongroises, recueillies par Robert GRAGGER et traduites par Hedwig LÜDEKE¹.

Vieux récits hongrois, recueillis par Robert GRAGGER.

Homme et Femme, roman du baron Zsigmond KEMÉNY, traduit par Henri HORVÁT.

1. Vient de paraître : *Ungarische Balladen*. Übertragen von Hedwig LÜDEKE. Ausgewählt und erläutert von Robert GRAGGER. Berlin u. Leipzig. Walter de Gruyter. 1926, 8°, LXIV, 206 p.

IN MEMORIAM
ROBERT GRAGGER †

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE HONGROISE A L'UNIVERSITÉ
DE BERLIN (1887-1926).

Au moment de mettre sous presse nous parvient une nouvelle douloureuse : ROBERT GRAGGER n'est plus ! Avec cette mort se brise une existence jeune encore, mais riche en œuvres et en actions ; une existence de savant, d'organisateur, de pionnier et de patriote intelligent.

Issu d'une famille appartenant à la bourgeoisie intellectuelle de l'ancienne Haute-Hongrie, il se proposa d'embrasser la carrière universitaire et fut admis en 1905 au Collège Eötvös (Ecole Normale Supérieure de Budapest). Au bout de quatre années d'études dans cette pépinière de savants, où il s'occupa des littératures allemande, française et hongroise, il publia (1909) une bonne thèse sur Karl Beck, poète allemand d'origine hongroise, laquelle fut suivie peu après d'un intéressant travail sur les premières traces de MOLIÈRE dans la littérature hongroise (*Molière első nyomai a magyar irodalomban*, 1909), et d'un grand nombre d'autres travaux d'histoire littéraire ou de littérature comparée concernant surtout les relations littéraires germano-hongroises. C'est lui qui fut chargé d'écrire, pour une histoire de la littérature autrichienne, la partie traitant de la littérature de langue allemande en Hongrie (*Geschichte der deutschen Literatur in Ungarn*, 1914) ; plus tard, dans une série d'articles, il étudia avec beaucoup de finesse et d'érudition le type du gentilhomme campagnard dans la littérature hongroise de la fin du xviii^e siècle, gentilhomme qui — scandalisé par les mœurs des citadins dénationalisés et dévergondés — prêche le retour aux mœurs nationales et patriarcales ; en Hongrie, ainsi qu'il le démontre, ce type est venu de Vienne (*Irod.-tört. forrástanulmányok*, 1916), etc.

Après avoir professé durant quelques années dans l'enseignement secondaire à Budapest, il fut nommé en 1916 à la chaire.

de hongrois de l'Université de Berlin, récemment créée. Là commença une nouvelle phase de sa vie. On a vu dans l'article précédent ce que ce jeune professeur a su créer en dix années en fait d'institutions, d'organismes et de moyens d'études. Travailleur infatigable, il a réussi, — grâce à une volonté ferme alliée à un sens diplomatique inné — à réaliser bon nombre de ses projets d'organisation scientifique et de collaboration intellectuelle germano-hongroise. Il est vrai que dans ce travail il fut puissamment secondé de deux côtés : d'une part le Gouvernement prussien et les milieux universitaires et gouvernementaux allemands ne lui marchandèrent aucun appui matériel et moral pour fonder ou agrandir les institutions scientifiques hongroises à Berlin qu'ils ont entourées, dès la première heure, d'une chaude atmosphère de compréhension intelligente et de sympathie agissante ; d'autre part le Comte Cuno KLEBELSBERG, l'actuel Ministre Hongrois de l'Instruction Publique, dès son arrivée au pouvoir, a fait de Gragger, de sa chaire et de son *Institut Hongrois* un pilier de sa politique d'expansion intellectuelle et de rapprochement spirituel européen et il a créé, avec lui, le *Collegium Hungaricum*. Ce ministre, digne successeur du Baron EÖTVÖS et d'Agost TREFORT, offrit à Gragger tous les moyens dont la Hongrie appauvrie pouvait disposer, pour développer et fortifier ces institutions universitaires de collaboration scientifique germano-hongroise.

ROBERT GRAGGER avait une âme forte dans un corps chétif. A côté de ses occupations d'organisateur et d'administrateur, il fit des cours très suivis à l'Université de Berlin, donna des conférences scientifiques à l'étranger, fit de fréquents voyages à Budapest, dans les pays scandinaves et baltes pour son cher *Institut* et son jeune *Collegium*, fonda une école hongroise avec un Conseil scolaire pour la colonie hongroise de Berlin, mais il ne négligea pas non plus ses devoirs de savant. Il rédigea dès 1921, avec des collaborateurs hongrois et allemands, les *Ungarische Jahrbücher*, sœur aînée de notre *Revue des Études hongroises et finno-ougriennes* (qu'il suivit dès le début avec une grande attention) ; rédigea en outre l'*Ungarische Bibliothek* ; dirigea les travaux de la *Bibliographia Hungarica* (dont nous avons signalé ici-même [1923, t. I, p. 219], le tome I^{er}), laquelle comble — et d'une façon excellente — une lacune bien sensible ; écrivit un intéressant ouvrage sur le mouvement qui vers la fin du xviii^e siècle tendait à l'indépendance complète de la Hongrie avec un prince allemand comme roi (*Preussen, Weimar und die ungarische Königskrone*, 1923) ; découvrit et publia avec un commentaire un beau « planctus Mariæ » hongrois, ms. datant de la fin du xiii^e siècle, paraphrase en vers du *planctus*

de Saint Bernard de Clairvaux (*Eine altungarische Marienklage*, 1923) ; fit précéder enfin d'une pénétrante étude introductive un choix de romances populaires (« ballades ») hongroises dont la belle traduction allemande est due à son initiative (*Ungarische Balladen*, 1926).

Ce fut un homme bon, à la simplicité cordiale, aux manières presque juvéniles, mais d'une grande élévation de pensée, et d'une admirable persévérance. Il restera par excellence l'homme irremplaçable. Son exemple demeure vivant parmi nous tous qui travaillons, moins bien soutenus que lui et avec des moyens infiniment plus modestes, aux mêmes fins : c'est-à-dire à faire connaître dans les milieux intellectuels des autres pays la Hongrie intellectuelle, littéraire et spirituelle, et plus particulièrement : d'interpréter et de répandre les résultats de la science hongroise offrant un intérêt général, et à faire profiter de ce rapprochement l'érudition hongroise et la cause de la compréhension mutuelle des nations et des races.

(Genève-Szeged).

ZOLTÁN BARANYAI.

L'ACTIVITÉ DE L'ASSOCIATION HONGROISE DES SOCIÉTÉS ET ÉTABLISSEMENTS SCIENTIFIQUES

Un simple coup d'œil sur la liste des membres de cette Association (*A Tudományos Társulatok és Intézmények Országos Szövetsége*) suffit à montrer son importance. Présidée par le ministre de l'Instruction publique lui-même, le comte CUNO KLEBELSBERG, elle est dirigée par MM. Elemér CZAKÓ et Zoltán MAGYARY, assistés d'un comité de professeurs d'Université ; et elle comprend à peu près toutes les sociétés savantes de Hongrie.

La tâche qu'elle s'est proposée en effet n'est pas mince, et exige le concours de toutes les sommités du pays. L'Association cherche à améliorer les conditions du travail intellectuel. Elle s'efforce d'abord de coordonner les efforts des chercheurs ; en groupant les savants des diverses spécialités, elle diminue les risques de la spécialisation excessive, et elle permet à chaque partie de la science de profiter des découvertes faites dans un autre domaine. Elle encourage aussi l'activité intellectuelle de la province ; il fut un temps où toute la vie intellectuelle était concentrée à Budapest ; sous l'impulsion de l'Association, la province prend sa part des recherches scientifiques, et les villes universitaires de Debrecen, Pécs ou Szeged rivalisent avec la capitale. L'Association surtout évite aux savants de la province de perdre le fruit de leurs recherches, et elle les aide à porter à la connaissance du monde savant les résultats auxquels ils sont arrivés.

Mais le grand mérite de l'Association aura été de s'attaquer à la question primordiale : les difficultés matérielles qui entravent la publication des ouvrages savants. Elle a pris la direction des « Presses des Sociétés savantes » (*A Tudományos Társulatok Sajtóvállalata*), puis elle a obtenu le concours de l'« Imprimerie universitaire » (*Egyetemi Nyomda*), et a fusionné les deux entreprises en une société par actions. Les adhérents ont une réduction de 20 % sur les commandes qu'ils passent, et touchent en outre une ristourne annuelle de 10 %. La Société fait l'acquisition d'un

matériel perfectionné et de tous les caractères nécessaires pour l'impression des ouvrages scientifiques ; elle s'occupe également de la publication de revues, et de leur diffusion tant à l'étranger qu'en Hongrie. De plus l'Association se charge des finances de toutes les sociétés adhérentes ; les comptes ont été unifiés, et un trésorier unique gère les fonds communs. Lors de la fondation, certains craignaient de voir aliénée l'indépendance de chacune des sociétés. En réalité, l'Association, laissant à chaque société son entière autonomie intellectuelle, les décharge des soucis matériels et financiers, et leur permet de se consacrer à leur vraie tâche, la recherche scientifique.

Faut-il dès lors s'étonner du succès obtenu par l'Association ? Les pouvoirs publics lui témoignent leur intérêt : le Ministère de l'Instruction publique s'en remet à elle du soin de répartir les subventions accordées par l'Etat aux sociétés et établissements scientifiques. La grande majorité des revues et des sociétés confient à ses presses leurs travaux d'imprimerie. Fondée le 20 avril 1923, l'Association avait déjà reçu, lors de l'assemblée ordinaire du 17 décembre 1925, l'adhésion de 46 sociétés savantes, dont la collaboration ne peut qu'activer les progrès de la pensée hongroise, encore trop peu connue à l'étranger. La constitution d'une telle Association est une nouvelle preuve de la vitalité de ce pays, durement éprouvé par les suites de la guerre, et qui veut se ressaisir, réorganiser sa vie, et perfectionner sa civilisation.

J. G.

(Paris).

COMPTE-RENDUS CRITIQUES

Constantin C. DICULESCU. **Die Gepiden.** Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes. I. B. Leipzig, 1923, XIV, 262 p.

S'il y a eu quelque part une époque caractéristique de migrations des peuples — sans aucun analogue dans les pays occidentaux — c'est à coup sûr en Hongrie, cette « grand'route des peuples. » Depuis la mort de Théodose, durant cinq cents ans, des vagues de peuples sans cesse nouvelles se sont étalées, ont reflué, ont battu et forcé cette vraie porte de l'Europe. C'est pourquoi l'histoire de ce territoire entouré de frontières naturelles est, par son importance, du ressort de l'histoire universelle; et c'est aussi ce qui rend cette période si obscure. Il ne suffit pas de rassembler les bribes des documents écrits qui s'y rapportent, mais il faut aussi utiliser l'énorme richesse des découvertes archéologiques; il faut tenir compte de la circulation de la monnaie romaine qui ralentit peu à peu; il faut rechercher les preuves, laconiques, mais par là même plus sûres, que fournit l'analyse linguistique des noms géographiques. L'auteur connaît bien les matériaux à utiliser, et sait se plier à diverses méthodes, ce qui est un mérite indiscutable. Les chercheurs qui s'occupent de l'antiquité et du moyen-âge auront un profit certain à lire son ouvrage, car il a épuisé la matière que peuvent fournir ENNODIUS, PROKOPIOS, CASSIODORE, etc...; et aussi les sources littéraires postérieures et il a rassemblé avec soin les traits qui caractérisent la vie des Gépides sous la souveraineté des Avars. Mais, tout naturellement, il n'a pas réussi à justifier son idée directrice: sa thèse est que les Gépides ont joué le même rôle dans la formation du peuple roumain, que les Francs dans celle du peuple français, ou que les Lombards par rapport aux Italiens. Je dis « tout naturellement », car on sait qu'il est impossible de montrer sur le territoire de la Transylvanie une survivance romaine, et l'on sait aussi que le peuple roumain ne s'est pas formé dans cette région,

mais bien plus au sud, quelque part dans les Balkans, sur le cours inférieur du Danube, ou même plus bas.

Non pas que le livre de M. Diculescu soit un livre tendancieux, à visées politiques ; il est né d'une conviction honnête, et il ne sera pas sans intérêt de montrer ce qui a amené cet historien, formé aux bonnes méthodes de l'érudition, à attribuer aux Gépides la formation du peuple roumain. La cause en est toute simple : d'une part son sentiment patriotique roumain, d'autre part la trace profonde de ses études en Allemagne. Voilà ce qui l'a lancé dans cette voie, et l'a conduit à admettre que les Gépides avaient trouvé en Transylvanie le même état de choses que les Goths d'occident en Espagne, ou les Francs en Gaule, à savoir une forte couche de peuples romanisés. Il ne peut se défaire de cette analogie et croit (p. 170) que les Gépides aussi « der einheimischen romanischen Bevölkerung gegenüber die Minderzahl bildeten... ein Verhältnis, das bekanntlich überall in den germanischen Staaten auf dem Boden des alten römischen Reiches bestand. » Il assimile donc la situation du milieu du III^e siècle, lors de l'abandon de la Dacie, à la condition, profondément différente, des pays occidentaux aux V^e et VI^e siècles. Il croit (p. 195) que les colons romains, se dérochant à la charge écrasante des impôts, se sont jetés dès ce moment dans les bras des conquérants germaniques, comme le déplore, deux cents ans plus tard, le Gaulois SALVIANUS.

Que l'Empire fût en un état déplorable à l'époque de Gallienus et d'Aurelianus, d'accord. Mais la population romaine n'avait pas perdu le sens au point de rester là, en Dacie, à se sacrifier sans résistance et à servir de butin aux farouches conquérants, alors que le « limes » du Danube ne s'était pas écroulé et tenait ferme. Et quand bien même la panique aurait torturé les colonies romaines, elles se seraient repliées vers le cœur du grand empire, où les attendait une civilisation tranquille, plutôt que de choisir l'incendie, le massacre et l'esclavage. Assurément, si l'on considère le moment où, après un siège d'un siècle et demi, les Huns et les autres barbares ont balayé les fortifications minées et croulantes des armées du Danube, ou si l'on prend l'époque où les Germains occupèrent à leur aise les pays d'Europe aux civilisations florissantes, les conditions sont tout autres : il n'y a plus alors d'endroit où l'on puisse se réfugier puisque partout le même sort attend les Romains ; aussi restent-ils sur la glèbe natale, se mélangeant peu à peu avec les conquérants. M. DICULESCU oublie aussi qu'après les Goths, beaucoup de peuples encore ont ravagé la Transylvanie, et ont rasé les colonies romaines, sans même en laisser subsister le nom. Dans ces conditions, il n'est pas éton-

nant qu'il interprète singulièrement, dans l'intérêt de sa théorie, l'absence de preuves d'une survivance romaine, et qu'il en tire des conséquences inadmissibles. Il faut une imagination un peu téméraire pour admettre que ces « barbares », que le capitaine Priskos emmène avec les Gépides dans son expédition victorieuse contre Baján, sont les autochtones primitifs romanisés, c'est-à-dire les Roumains primitifs. Non content de cette hardiesse (p. 253, note 18), il risque cette affirmation un peu excessive, que puisque les documents romains de la basse époque appellent la Dacie « barbaricum », les Romains sur leur territoire pouvaient fort bien se désigner eux-mêmes du nom de « barbares » (!). Pourtant il n'est pas sans savoir que les territoires situés en dehors du « limes » étaient appelés en bloc « barbaricum ».

Aux yeux de M. Constantin DICULESCU, les Gépides deviennent donc les ancêtres du peuple roumain ; là-dessus son patriotisme s'éveille, et il entreprend de dépeindre leur grandeur. Il se permet alors des exagérations étranges. Par exemple (p. 149), il suit le récit de PROKOPIOS pour rapporter les différentes versions qui racontent, les unes d'une façon, les autres de l'autre, comment Thorisin s'est débarrassé du prétendant au trône lombard, Hildichis, et comment Audoin a supprimé Ostrigota, prétendant gépide, s'évitant ainsi mutuellement des conflits. Il cherche, en cette occasion, à sauver l'honneur des Gépides, et il croit que ces meurtres n'ont pas eu lieu : « dass die Könige sich gegenseitig belogen haben. » Ailleurs (p. 154), il réhabilite Kunimund qui, violant sa promesse, n'avait pas livré Sirmium aux Romains de l'Est ; peut-être, dit-il, l'assemblée du peuple fit-elle opposition, comme une fois déjà elle avait empêché son père d'exécuter ses desseins. Il est possible qu'on n'aurait pas trouvé de ces remarques qui sentent la naïveté, si l'auteur avait connu l'étude approfondie de E. STEIN sur l'histoire de cette période (*Studien z. Geschichte d. byzant. Reiches*, 1919).

Pour pouvoir déterminer l'habitat des Gépides, il s'efforce souvent de combler par des hypothèses un peu trop hardies les lacunes des documents écrits. Ainsi, il assure qu'en 256 les Gépides attaquent la Transylvanie ; or le surnom de « Dacicus Maximus » que portait Gallienus ne permet nullement d'inférer ce fait (p. 33). Ou bien il affirme que la conquête des Quades par Hunimund et la victoire de Torismud sur les Gépides sont l'œuvre des Huns (p. 54) : assertion dénuée de fondement, comme il dit lui-même, de l'explication circonspecte donnée par L. Schmidt, — et ainsi de suite.

Mais il faut surtout relever chez l'auteur un manque complet

d'esprit critique dans l'appréciation des découvertes archéologiques. Il semble que les possibilités illimitées de l'archéologie préhistorique l'aient enhardi, autant que les mots de même consonance séduisaient autrefois les linguistes, non encore habitués à une méthode rigoureuse. Nous ne sommes pas encore, loin de là, assez avancés dans la réunion et l'étude des matériaux, pour pouvoir tirer de ces découvertes des conclusions aussi lointaines que celles auxquelles arrive M. Diculescu; la faute en est peut-être aussi à son maître. En quelques lignes, on se rend compte du degré d'exactitude qu'il veut atteindre dans l'établissement des dates, à propos des trouvailles concernant les tribus des bords de la Vistule que Blume s'est efforcé de situer dans la chronologie (p. 26) : « Da die termini post quem nicht nur Zehn —, sondern auch Fünfzahlen sind (z. B. 275, 325, u. s. w.) so lassen sich diese archeologischen Daten eventuell, mit Hilfe anderer Anhaltspunkte, höchstens um 2 1/2 Jahre hinauf-bzw. hinabrücken. » Inutile de commenter. (Exemples analogues, pp. 22 et 39 : de la rareté des trouvailles il conclut à des migrations pendant cette année-là. P. 31-32 : du lieu où l'on a découvert quelques fibules mi-romaines, mi-barbares, il déduit une conquête de la Dacie septentrionale par les Gépides, etc...). Il sera instructif de considérer quelles glissades on peut faire sur ce terrain scabreux. A l'exemple de KOSSINA, il pense qu'une partie des Gépides s'est détachée aux environs de Kief. Pour prouver que ceux-ci gardaient des liens avec l'ensemble de la peuplade (p. 48), il invoque le témoignage de petits miroirs ronds en métal, que l'invasion des Huns et des Avars a répandus à foison sur le sol de la Hongrie. J'aime beaucoup l'ample commentaire, si favorable aux Gépides, qu'il consacre à la somptueuse chaîne d'or du trésor de Szilágyosomlyó : laissant de côté les Romains, il part de ceci que : « Denn soviel Sinn für's sesshafte Leben und so hohe Wertschätzung der friedlichen Beschäftigungen, als es durch dieses Goldgeschmeide bekundet wird, ist für jene Zeit wohl nur den Gepiden zuzutrauen. » Une citation s'impose encore pour caractériser la manière dont il détermine la date d'ensevelissement des objets trouvés à Szilágyosomlyó : « Die Vergrabung beider Schätze, die nach der herrschenden Annahme am Ende des IV. oder Anfang des V. Jahrhunderts geschah, lässt darauf schliessen, dass damals ihr Besitzer seine Wohnstätte in Dacien zu einer weitgehenden Unternehmung auf längere Zeit mit all den Seinen verliess. Sie muss also unbedingt mit dem Ereignis von 406 zusammenhängen, wonach als genaues Datum das Jahr 405 sich ohne weiteres ergibt. » Il n'y a pas lieu de s'étendre longuement sur « l'exacti-

tude » de cette date, ni sur le fait que nous ne savons rien sur la participation des Gépides à l'invasion de 405-406 menée par Radagaisus. Notons simplement que cette expédition fut une véritable émigration, et non pas seulement une campagne militaire et qu'au cours de cet exode les émigrants n'ont pas dû laisser de trésors là où ils étaient décidés à ne jamais revenir. (L'hypothèse traditionnelle est plus raisonnable : le possesseur probable de ces lourds médaillons d'or serait un roi got qui les aurait reçus des Romains ; au début de la panique causée par les Huns, il aurait enfoui ses trésors, dans l'espoir de pouvoir revenir un jour). On ne peut que discréditer l'archéologie aux yeux des historiens, lorsqu'on fait des déductions de ce genre : p. 105, que le trésor de Pusztapakod, de caractère germanique, témoignerait de la résidence d'un gouverneur gépide en cet endroit ; p. 219 : les moules de Fönlak sont baptisés gépides, alors que les traces du goût occidental y apparaissent à côté d'ornements de harnais du type avar. La numismatique non plus ne mérite pas qu'on la traite avec tant de légèreté : si en 249 après J.-C. on représente le buste de l'empereur en costume militaire sur les monnaies autonomes de Dacie, rien ne justifie d'en conclure, un peu naïvement, qu'il venait d'y avoir tout récemment des guerres ; pas plus que sur le revers la représentation des deux légions indigènes ne perpétue le souvenir de combats (p. 28).

Ce n'est pas sans regret que nous avons dû faire une critique si sévère de ce travail méritoire, mais nous ne pouvions guère nous dispenser d'en signaler les erreurs ¹.

(Université de Debrecen).

ANDRÁS ALFÖLDI.

Léon BOPP. **H.-F. Amiel**. Essai sur la pensée et son caractère d'après des documents inédits. Paris, 1926. Félix Alcan. Gr. in-8°, XIX-373 p.

Cette belle thèse, basée sur l'étude non seulement des œuvres déjà publiées d'AMIEL, mais aussi d'importants fragments inédits de son *Journal intime*, de la plupart de ses cours et d'une grande partie de sa correspondance, jette une lumière nouvelle sur plu-

1. Nous reviendrons sur les résultats d'ordre linguistique de cet ouvrage (N. d. I. R.).

sieurs points de la vie et des idées du penseur genevois. Par l'étendue de son information, par sa méthode et par les considérations philosophiques qu'il renferme, le livre de M. BOPP est l'ouvrage le plus complet et le plus solide qu'on ait consacré, jusqu'à ce jour, à l'auteur du *Journal intime*.

Amiel nous intéresse plus particulièrement, à cause de ses traductions en vers du poète hongrois Alexandre PETŐFI. M. Bopp y touche à peine (p. 197), et c'est dommage. Lui qui allie si heureusement une érudition approfondie à un goût sûr de la poésie, il serait parfaitement à même de nous donner une appréciation définitive sur les traductions d'Amiel. En dehors des traductions en vers des poésies de Petőfi, nous avons d'autres preuves de l'intérêt d'Amiel pour la Hongrie : le caractère du Hongrois l'a intrigué (cf. *Journal intime*, 27 févr. 1880, éd. Bouvier, III, p. 300), il s'est occupé de l'histoire de la Hongrie (voir *Revue des Études hongroises*, t. I [1923], p. 115) et il est infiniment probable que son *Cours de psychologie des nationalités* contenait des remarques sur les Hongrois. Ses relations avec des Hongrois (H. MELTZL) et avec des amis de la Hongrie (CASSONE) pourraient également faire l'objet d'études intéressantes.

(Genève)

B.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE ¹

1925

AUERBACH (Bertrand). — L'Autriche et la Hongrie pendant la Guerre, depuis le début des hostilités jusqu'à la chute de la Monarchie (août 1914-novembre 1918). Paris, *Felix Alcan*, 8°, xxvii-627 p. *Bibliothèque d'histoire contemporaine*.

BALOGH (Arthur). — Les droits de minorités et la défense de ces droits en Roumanie. *Revue de Droit international, de sciences diplomatiques, politiques et sociales* (Genève), III^e a. juillet-sept., pp. 157-176.

BARANYAI (Zoltan). — Les Protestants de la Hongrie (Notre Enquête sur les Eglises protestantes du Monde). *Les Cahiers de Jeunesse* (Lausanne), oct-nov., pp. 442-445.

BETHLEN (Comte Etienne). — Où nous en sommes. Les chroniques nationales : Hongrie. *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, sept., pp. 1125-1128.

BRATIANU (G. I.). — L'expédition de Louis I^{er} de Hongrie contre le prince de Valachie Radu I^{er}, Basarab en 1377. *Revue historique du Sud-Est Européen* (Bucarest), II^e a., avr.-juin, pp. 73-82.

BUDAY (Ladislas de). — Voyage autour de la Hongrie. Par — sous-secrétaire de l'Etat, professeur de l'Ecole polytechnique, [sic] Président de la Société hongr. de statistique. Traduction par Jules Bodnár, docteur ès lettres. Budapest, *Oriens. Soc. anon. d'édition et de librairie internationales*. Pet. in-8°, 164 p.

COLIN (E.). — L'Europe Centrale : Hongrie. *Géographie Universelle Quillet*. Paris, 1923-1925. 4 vol, in-4°, — vol. III. Europe. — Hongrie : pp. 409-418.

CHALOUPECKY (Vaclav). — Deux études historiques concernant le pays slave subcarpathique. 1. Le sel de Bulgarie (892). 2. De la date à

1. Les articles de la troisième année [1925] de la *Revue des études hongroises et finno-ougriennes* ne sont pas compris dans cette bibliographie.

Cette bibliographie est rédigée, dès le commencement, par Z. Baranyai.

laquelle fut rattaché à la Hongrie le pays slave de la Tisa supérieure. *Sbornik filosofické fakulty university Komenského v Bratislavě*. Ročník III. Císlo 30. 1925. pp. 131-186.

Résumé fr. d'un travail publié en tchèque avec une certaine tendance politique ; citons par exemple la conclusion : « S'il est permis à l'occupant antérieur de se réclamer du droit historique, ce droit appartiendrait aux Slaves et, parmi les Slaves, à ceux qui, jusqu'à nos jours, dans la Slovaquie orientale et en Russie subcarpathique, peuplent les contrées les plus septentrionales du bassin de la Tisa supérieure. Si les circonstances défavorables [!] permirent aux Pétchéngues, aux Cumans, aux Magyars, aux Roumains de refouler les Slaves hors de ce pays originellement slave, du moins où ils subsistent encore, leur continuité historique est-elle indiscutable. »

CONSTANTINESCU (N. A.). — Un journal de la campagne d'Eugène de Savoie en 1717. Publié par — *Revue historique du Sud-Est Européen*. (Bucarest). 2^e a., avr.-juin, pp. 102-141.

COUDEKERQUE-LAMBRECHT (A. de). — Les Centenaires. Maurice Jókai, romancier hongrois. *La Croix*, 11-12 janv.

COUDEKERQUE-LAMBRECHT (A. de). — Le Cinquantenaire de l'Académie de Musique de Budapest et la musique hongroise. *La Croix*, 4-5 oct.

CRICK (Lucie). — Notes relatives au souvenir et au culte de S^{te}-Elisabeth de Hongrie en Belgique. *Revue d'histoire franciscaine*, juillet.

CRUCY (François). — En longeant les Carpathes. *Europe*, 15 déc., pp. 433-447.

Sur la Slovaquie et la Russie subcarpathique. Propagande tchéco-slovaque et anti-hongroise.

CSEKEY (Etienne). — L'organisation d'instituts scientifiques à l'étranger. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e a. — T. XXXII.) 15 avr., pp. 121-132.

Et tirage à part : 14 p. Budapest. *Athenaeum. Bibliotheca hungarico-estica* 2.

CSIKAY (Paul). — La situation économique de la Hongrie. *Revue d'économie politique*. Janvier.

CZEKE (M^{lle} Marianne). — Revue des revues hongroises. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e a., t. XXXII.) 15 janv., pp. 37-40 ; 15 juillet-15 août, pp. 33-40.

DAMI (Aldo). — La presse romande. — Problèmes orientaux. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e a., t. XXXII.) 15 janv., pp. 7-25.

DAMI (Aldo). — L'Absence. Nyiregyhaza. *Semaine littéraire* (Genève), 2 mai, pp. 214-215.

DAMI (Aldo). — L'agonie d'un Empire. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e a., t. XXXIII.) 15 sept., pp. 57-65.

A propos du livre d'André de Hevesy (Paris, 1923).

DELOS (A.). — Quelques aspects de la question sociale et du régime agraire en Hongrie. *Revue économique internat.*, nov., pp. 301-334.

EISENMANN (Louis). — Conrad von Hötzendorf et Tisza : un épisode de la politique yougoslave de l'Autriche-Hongrie durant la guerre (octobre 1915-avril 1916). *Mélanges publiés en l'honneur de M. Paul Boyer*, Paris, VI, 376 p.

FAY (Aladar de). — Les services d'hygiène publique en Hongrie. Elaboré d'après l'ouvrage « l'Hygiène publique en Hongrie » d'—, sous-secrétaire d'Etat, par le D^r Alexandre de Dobrovits, conseiller de section à l'Office central roy. hongrois de statistique. — Organisation et fonctionnement des services d'hygiène dans divers pays. (C. H. 265). Genève.

Publication de la *Section d'Hygiène du Secrétariat de la Société des Nations*.

FELLNER (D^r Frédéric). — La réforme monétaire en Hongrie. *Revue écon. internat.* (Bruxelles), novembre, pp. 277-300.

FENYOE (Max). — Notes sur la révision des Traités de Paix. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e a., t. XXXII.) 15 mai-15 juin, pp. 169-172.

FITZ (Joseph). — Les bibliothèques de la Hongrie. *Revue des bibliothèques*, nov.-déc., pp. 419-424.

GABANYI (Janos). — L'histoire des mouvements révolutionnaires et de la guerre rouge de 1918 à 1919 en Hongrie. *Kelet Népe* (XVII^e a.), mai-juillet, pp. 5-10.

GARA (Ladislas). — La littérature hongroise. *Partisans* (Paris), décembre.

GAUVAIN (Auguste). — Henry Wickham-Steed et les 'Slaves. *Le Monde Slave*, octobre, pp. 13-31.

GRATZ (Gustave). — La situation économique de la Hongrie. Budapest, *Chambre de Commerce*, 8^e, 29 p.

GROSZ (Emile). — Rapport sur l'activité de trois ans de la Commission fondée par l'Association pour l'enseignement supérieur en vue d'assurer le travail scientifique dans les écoles supérieures hongroises (juillet 1922-juin 1925). *Revue de Hongrie* (XVIII^e a., t. XXXIII), 15 déc., pp. 179-183.

HANUS (Josef). — Explorations dans les bibliothèques slovaques. *Sbornik filosofické fakulty university Komenského v Bratislavě*. Ročník III číslo 29. pp. 101-129.

Résumé fr. d'un travail paru en tchèque sur les principaux ouvrages de Ladislas Bartholomeides (1783-1809), monographies de certains comitats de l'ancienne Haute-Hongrie et sur un livre de tendance de contre-réforme (Tyrnau, 1744).

HELTAI (Eugène). — L'Escamoteur. Roman. Trad. de André Révész et Marius Boisson. *L'Intransigeant* (quotidien de Paris). A partir de février.

HELTAI (Eugène). — Monsieur Selfridge escamoteur. Roman traduit du hongrois par André Révész et Marius Boisson. *Éditions Bossard*, Paris, 8^e, 322 p.

HORN (Emile). — A travers la presse étrangère. Revues de Hongrie : a) *Kelet Népe, Magyar Kisebbség, Budapesti Szemle, Budapesti Hirlap, Religio*. — *Le Correspondant*, 10 févr., pp. 441-448. — b) *Közgazd, Szemle, Bp. Hirlap, Pester Lloyd, Magyar Kisebbség*. — *Le Correspondant*, 10 oct., pp. 131-136.

HORN (Emile). — Le rôle politique de Clément IV. *Séances et travaux de l'Académie des sciences politiques et morales*. Mars-avril, pp. 273-300.

Lu à la séance du 9 déc. 1924 de cette Académie. — Traite surtout des rapports entre le Saint-Siège et la Hongrie sous le Pape Clément IV.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *Economiste français*, vol. 53, n° 32, pp. 164-166.

HORN (Emile). — La mission diplomatique d'un franciscain. *Etudes Franciscaines*, XXXVII, (juillet-octobre), pp. 405-418.

Il s'agit de Fra Gentile de Montellorum, envoyé par Clément V comme légat en Hongrie, pour faire reconnaître la royauté de Charles d'Anjou. L'article est un extrait d'une communication faite par son auteur à l'Académie des sciences morales et politiques, séance du 9 déc. 1924.

HORN (Emile). — La question du blé en Hongrie. *Economiste Français*, 7 mars.

HORN (Emile). — La Situation financière et économique en Hongrie. Les Fabriques de sucre et leurs procédés de fabrication durant la campagne 1923-24. *Economiste Français*. 9 mai.

HORN (Emile). — Le Commerce extérieur de la Hongrie. *Economiste Français*, 27 juin.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *Economiste Français*, 8 août-19 sept.

HORN (Emile). — Les Bibliothèques sous le régime bolchévik en Hongrie. *La Croix*, 2-3 août.

HORN (Emile). — La psychologie du Bolchévisme. *Le Temps*, 2 octobre.

A propos d'un livre du Comte Joseph Mailáth.

HORN (Emile). — Comptes-rendus dans le *Polybiblion*, sur les ouvrages hongrois suivants : *Az ősegység kommunizmusa* (Le Communisme dans l'Eglise primitive), février-mars ; *Magyarország újjáépítése és a kereszténység* (La Reconstruction de la Hongrie et le Christianisme), par le R. P. Bangha, avril ; *Isten képe a természetben* (L'Image de Dieu dans la nature), par Jean Walter, avril ; *Katholikus kérdések* (Questions catholiques), juillet, p. 56 ; *Szent Gellért csanádi püspök és vértanú élete* (Vie de Saint Gérard, évêque de Csanád), par le chanoine J. Karácsonyi, août-sept., pp. 118-119.

HORN (Emile). — La situation financière de la Hongrie. *L'Economiste français*, 10 janvier.

HORN (Emile). — L'enseignement supérieur en Hongrie. *Journal de Statistique*, mai.

HORN (Emile). — Le traité de commerce franco-hongrois. *L'Economiste français*, 5 décembre.

HORN (Emile). — Alexandre Matlekovits. *Journal des économistes*, 15 décembre.

KADLEC (K.). — Les Slaves à la lumière de leur histoire politique. *Le Monde Slave*, juin (II^e a., n^o 6), pp. 369-400 ; juillet, (n^o 7), pp. 29-61. Sur beaucoup de points touche l'histoire des Hongrois.

KARL (Louis). — Correspondance de reines : Marie [d'Autriche, reine douairière] de Hongrie et Isabelle de Danemark. *Revue du seizième siècle* (12^e a.), pp. 414-419.

Marie, reine de Hongrie (1505-1558).

KAZBUNDA (K.). — Deux memoranda de Rieger. *Le Monde Slave*, juillet (II^e a., n^o 7), pp. 102-138.

Ces « memoranda », comme l'activité de Rieger en général, touchent sur certains points la question hongroise, notamment la position de la Hongrie vers les années 1870 dans la monarchie austro-hongroise.

KENEDY (Géza). — L'unité de la terre hongroise. *Revue de Hongrie*, (XVIII^e a., t. XXXII), 15 mars, pp. 98-106.

KONKOLY-THEGE (Jules de). — La production agricole de la Hongrie depuis le Traité de Trianon. *L'Est Européen* (Varsovie), 5^e a., nov.-déc., pp. 558-566.

KONKOLY-THEGE (Jules de). — Les conditions de la propriété foncière et la réforme agraire en Hongrie. *Revue de la Société hongroise de statistique*, oct.-déc., pp. 139-165.

KOEHALMY (Jc seph). — Congrès international des tramways et des chemins de fer de banlieue à Budapest. *Revue de Hongrie* (XVIII^e a., t. XXXII), 15 janv., pp. 26-30.

KOEVESLIGETHY (Rado de). — Le tremblement de terre d'Eger (Hongrie) du 31 janvier 1925. *Matériaux pour l'étude des calamités* (Genève). II^e a., n^o 5, avril-juin, pp. 59-62.

KOEVESLIGETHY (Rado de). — Les tremblements de terre en Hongrie. *Matériaux pour l'étude des calamités* (Genève), (II^e a.), juillet-sept., pp. 156-160.

Annexe : *Liste des tremblements de terre destructifs en Hongrie* par A. RÉTHLY. *Ibid.*, pp. 160-164.

LASZLO (Paul). — Traductions françaises, allemandes et anglaises de poèmes d'André Ady. — Deutsche, französische und englische Ady-Uebersetzungen, German, french and english translations of Andrew Ady. Paris. Im Selbstverlage. — Paris, Nyomatott : Béla Haupt. Impr. Mouillier. 16^e, 23 p.

Traduction française (assez primitive) des poèmes *A Gare de l'Est-en, Vér és arany* et *Enek a porban*.

LUKACS (Georges). — En mémoire de Jókai. *Revue de Hongrie*, (XVIII^e a., t. XXXII) 15 mars, pp. 91-97.

LUKACS (Georges). — L'indigénat en Slovaquie. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e a., t. XXXIII), 15 sept., pp. 50-56.

MAGYARY (Géza de). — La valorisation des dettes dans le droit hongrois. *Journal du droit international*, mai-juin.

MANTEAU (Armand). — Situation du travail intellectuel en Hongrie. *Revue de l'Université*, janvier.

MASSONI (P. A.). — La culture française en Hongrie. Chronique littéraire. *Revue de Hongrie*, (XVIII^e année, t. XXXII). 15 févr., pp. 77-79.

MATTYASOVSKY (Nicolas de). — La réforme agraire et le crédit agricole en Hongrie. *Revue écon. internat.*, novembre, pp. 335-343.

MENCZEL (Aladar). — Trois petites nouvelles. Traduites du hongrois. Budapest, 39 p. *Imprimerie de la Société Franklin*.

Traduction française (avec le texte hongrois en regard) des nouvelles suivantes : Zsigmond Móricz, L'honneur hongrois [Tisztelességes magyarok], Dezső Szabó, Souffrance [Szenvedés], Aladár MENCZEL, Gyurkó.

MIKSZATH (Coloman). — Le forgeron sourd, roman de — traduit du hongrois par M^{lle} Marguerite Collineau. *Revue de Hongrie* (XVIII^e a., t. XXXII-XXXIII), 15 févr., pp. 61-73. 15 mars, pp. 110-116. 15 juillet-15 août, pp. 17-29. 15 sept., pp. 66-73. (fin) 15 oct. pp. 103-107.

MOLNAR (Ferenc). — La clef. *Fantasio* (Paris), 15 août. Adapté du hongrois par Louis Thomas.

MOLNAR (François). — Deux gifles. Saynète adapté du hongrois par L. Thomas. *Correspondant*, 10 juin.

NEGULESCO (D.). — La loi agraire en Roumanie et son application aux optants hongrois de Transylvanie. *Revue de droit international et de législation comparée*, n^{os} 1-2.

NEUMANN (Charles). — La statistique et l'exploitation des chemins de fer. *Revue hongroise de statistique*, juillet-sept., pp. 105-124.

NICOLAS (André). — Où va la Hongrie? *La Revue du Siècle*, 1^{er} juillet.

Tableau de la situation politique et économique.

OPOCENSKY (Jean). — La genèse de la note austro-hongroise du 28 octobre 1918. *Le Monde Slave*, octobre (II a., n^o 10), pp. 62-97.

OREL (Dobroslav). — François Liszt et Bratislava [Presbourg]. *Sborník fil. fak. univ. Komenského v Bratislavě*. Roč III. Číslo 36, pp. 408-478.

Résumé fr. d'un travail publié en tchèque sur les relations du musicien hongrois Liszt, à Pozsony, ville hongroise, devenue tchéco-slovaque par le Traité de Paix.

OSUSKY (Stephen). — Quelques dessous des préliminaires de la paix en 1918. *Revue de Genève*. Chronique internationale, décembre, pp. 1538-1557.

Touche surtout l'Autriche, la Hongrie et la Tchéco-Slovaquie.

PAP (D.). — L'ajustement des salaires au coût de la vie en Hongrie. *Revue Internationale du Travail*. Vol. XI, n^o 2. Févr., pp. 161-178.

RADO (Antoine). — Un poète hongrois, prisonnier en France. *Revue de Hongrie* (XVIII^e a., t. XXXIII), 15 juillet-15 août, pp. 11-16.

Il s'agit d'Alexandre Kisfaludy, détenu à Draguignan.

RADOVANOVITCH (Voyslav). — Le Danube et l'application du principe de la liberté de la navigation fluviale. *Thèse de l'Université de Genève* (Faculté de Droit). Genève, 8^e, 336 p.

REDSLOB (R.). — De Cracovie à Budapest par les montagnes de la Tatra (avril-mai 1923). — Paris, *Berger-Levrault*, 85 p.

RÉGNIER (P.-E.). — La Hongrie renaissante. *L'Opinion*, 1^{er} août.

RÉTHLY (Antoine). — Les calamités naturelles en Hongrie de 930 à 1876. *Matériaux pour l'étude des calamités*. Genève, janvier-mars, n^o 4; pp. 373-378; n^o 5, avril-juin, pp. 77-87.

RÉVAI (Jean-Maurice). — Jókai et la cause hongroise à l'étranger. *Revue de Hongrie* (XVIII^e a., t. XXXIII), 15 oct., pp. 81-92.

ROQUES (Mario). — Les premières traductions roumaines de l'Ancien Testament. Palia d'Orastie (1581-1582). I. Préface et livre de la Genèse publiés avec le texte hongrois de Heltai et une introduction par —. Paris, *Edouard Champion*. Gr. in-8^e (4), LIV, 213 p.

SANDORFI (Kamill). — La situation du droit aérien en Hongrie. *Revue de Droit International* (Genève), n^o 1. Janvier-mars, pp. 34-38.

SCHWARTZ (Jean). — La Russie subcarpathique. *La Revue française de Prague*. 1^{er} juillet (IV^e année), pp. 145-160.

SÉE (Pierre). — Où va la Hongrie ? Un entretien avec le baron Korányi touchant l'assainissement financier de la Hongrie. *Revue des Valeurs Étrangères*. 18 oct.

SETON-WATSON (R.-W.). — L'Archiduc François-Ferdinand. *Le Monde Slave*, avril (II a., n^o 4), pp. 1-18.

Cf. sur ses rapports à la Hongrie, ses projets relatifs à une révision de la Constitution hongroise.

SETON-WATSON (R.-W.). — La genèse de l'attentat de Sarajevo. *Le Monde Slave*, sept., pp. 321-334.

SZTERÉNYI (Joseph). — Une page d'histoire : Le roi Charles IV, ami de la vérité. *Revue de Hongrie* (XVIII^e a., t. XXXIII). 15 déc., pp. 161-165.

TESTIS. — La tragique histoire de Charles I^{er}. Première tentative en Hongrie. *Le Correspondant*, 10 mars, pp. 675-683.

D'après Werkman.

TORMAY (Cécile de). — Le livre proscrit. Scènes de la révolution communiste en Hongrie. Traduit et adapté par Marcelle Tinayre et Paul-Eugène Régnier. Paris, *Plon-Nourrit et C^{ie}* [1925], Marcelle

Tinayre : Introduction, 1-xi p. ; Paul-Eugène Régner : [Préface], xiii-xv p. ; 8°, 226 p.

C.-r. : *Nouvelles Littéraires*, 12 sept. ; *Les Études*, 5 sept. ; *Revue française*, 12 juillet ; *L'Illustration*, 1^{er} juillet ; *Le Petit Oranais*, 22 nov. ; *Revue belge (Bruxelles)*, 1^{er} déc. ; etc.

TRONCHON (Henri). — L'« esthétique » du théâtre allemand et les « règles » françaises jugées par un voltairien hongrois. *Revue de Littérature comparée*. Janvier-mars, pp. 60-88.

TRONCHON (Henri). — Le mouvement littéraire en Hongrie. *Comœdia* (Quotidien de Paris), 12, 19 et 24 février.

(II. La presse périodique. — III. La critique. — IV. Le théâtre. — V. Le roman. — VI. La poésie). — Excellent exposé, clair, précis et compréhensif. — Réimpression d'un article de la *Vie des Peuples*.

TRONCHON (Henri). — Gibbon en Hongrie : Premières traces (d'après des documents inédits). *Modern Language Notes* (Baltimore), nov. (vol. 40, n° 7), pp. 385-396.

TRONCHON (Henri). — Compte-rendu de Eckhardt, *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Budapest, 1924). *Revue de Littérature comparée*, oct.-déc. 1925.

VAGO (Joseph). — Le chômage en Hongrie. Ses causes et ses remèdes. *Revue Internationale du Travail* (Vol. XII). N° 3, sept., pp. 370-398.

VAN ISEGHEM (L.). — L'avenir de la Hongrie. *Journal des Economistes*, 15 avril (a. 84), pp. 40-55.

VAN ISEGHEM (Léon). — Le problème agricole en Hongrie. *Revue écon. internat.*, nov., pp. 344-349.

VÉGH (Jules de) et LAYER (Ch.). — Tapis turcs. Provenant des églises et collections de Transylvanie. Paris, A. Lévy.

VICZIAN (Édouard de). — Les inondations en Hongrie. *Matériaux pour l'étude des calamités* (Genève), oct.-déc. (II^e a.), pp. 218-239.

UN ANCIEN AMBASSADEUR. — La question des responsabilités et la révision des traités. *Revue de Hongrie* (XVIII^e année, t. XXXII), 15 mars, pp. 81-90.

JUSTUS. — La politique scolaire et ecclésiastique du Royaume S. C. S. du point de vue des droits de minorités par —. Budapest, *Association Hongroise du Sud pour la Société des Nations*, 8°, 21 p.

VERIDICUS. — Les infractions au Traité des minorités en Roumanie par —. Budapest, *Association Hongroise-Sicule pour la Société des Nations*, 8°, 64 p.

X. — Les agrariens hongrois et le conflit austro-hongrois-serbe de 1914. *Revue de Hongrie*. (XVIII^e année, t. XXXII), 15 mars, pp. 107-109.

F. G. — Saint Etienne, roi de Hongrie. *La Croix*, 25 août.

— Une lettre de Mgr Haynald au sujet du dogme de l'infailibilité. *Le Monde Slave*, sept. (II^e a.), n^o 9, pp. 441-455.

*** Pages internationales. Réflexions d'un Hongrois moyen. *Vers l'Unité*. (Paris-Genève), IV^e année, n^{os} 35-36. Août-sept., pp. 37-38.

— Bulletin périodique de la presse hongroise. Ministère des Affaires Etrangères [de France], n^{os} 87 à 95. [Paraissant par période de 4 à 6 semaines ; non mis en commerce].

— Deux procès-verbaux du Conseil de la Société des Nations. *Le Monde Slave*, nov. (n^o 11, 2^e a.), pp. 277-299.

Publication du grand discours de M. TITULESCU, représentant de la Roumanie au Conseil de la Société des Nations, au sujet de l'affaire des colons de race hongroise du Banat et de la Transylvanie et du rapport de M. de MELLO-FRANCO à ce sujet. Dans l'avant-propos *Le Monde Slave* explique que « les adversaires officiellement en cause sont uniquement la Roumanie et la Hongrie. » C'est une erreur. Les « adversaires » étaient dans cette affaire litigieuse : le Gouvernement majoritaire roumain et un groupement de petits colons hongrois de Roumanie. La conception qui se fait jour dans cette préface, c'est-à-dire de réduire cette grave question de minorités, et visiblement tout le problème de la minorité hongroise de Roumanie, uniquement à des intrigues du gouvernement hongrois (« cette affaire de minorité, à l'arrière-plan de laquelle on découvre sans peine le groupement qui aspire à séparer la minorité de sa nouvelle patrie politique »), rappelle étonnamment l'attitude de certains milieux hongrois d'avant-guerre qui considéraient les problèmes des nationalités non-hongroises surtout comme des suites d'agissements des gouvernements et des propagandistes étrangers, attitude que des membres éminents du *Conseil de Direction du Monde Slave* (p. e. MM. EISENMANN, GAUVAIN, etc.) ont combattu et combattu encore énergiquement. — D'ailleurs on voit peu l'intérêt pour le *Monde Slave* de publier uniquement le discours du représentant roumain sans avoir fait connaître préalablement l'objet de la pétition elle-même. Ce discours défend le point de vue gouvernemental dans une affaire d'intérêt plutôt spécial, certainement pas d'ordre général. Elle n'est même pas très nouvelle, puisque quelque un an ou deux auparavant le Conseil de la Société des Nations s'est prononcé dans un litige pareil (réclamation des colons allemands de Poznan) et a dû donner tort à l'Etat slave défendeur. — Ici ni le Gouvernement en question, ni la minorité ne sont slaves. Les « revendications » de la minorité hongroise sont des réclamations des groupes de colons de langue hongroise, petits propriétaires dont les propriétés furent expropriées par le Gouvernement roumain pour des raisons en premier lieu politiques. Comment ces « revendications » pourraient-elles viser les autres pays de la Petite Entente, où il n'y a presque pas de colons hongrois, l'auteur seul de la petite note pourrait nous l'expliquer. Il fait enfin l'éloge de la *Conférence des Minorités*, tenue à Genève, au mois d'octobre 1925 ; et il s'efforce de découvrir une divergence entre l'esprit de ce congrès et celui des minorités hongroises oubliant que celles-ci ont joué un rôle prépondérant dans la préparation et la direction de cette Conférence, et jouent encore un rôle de premier plan dans tout ce mouvement, p. e. durant la seconde conférence (Genève, août 1926), etc.

— Le commerce et l'industrie de la Hongrie en 1924. Budapest, Chambre de Commerce et d'Industrie. 8^o, 156 p.

— Convention de commerce et de navigation entre la Hongrie et la Norvège, signée à Christiania, le 16 sept. 1924. S. des N. — *Recueil des Traités*. Vol. XXXIII, pp. 104-108.

— Convention commerciale entre la Hongrie et la Pologne, signée à Budapest, le 26 mars 1925. Société des Nations, *Recueil des Traités*. Vol. XXXVII, pp. 152-172.

— Convention entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie, concernant la libération du patrimoine des pupilles et des caisses tutélaires (caisses des orphelins), de même que la répartition du patrimoine des caisses tutélaires dont le rayon d'activité a été divisé par la frontière d'Etat, signée à Prague, le 8 mars 1924. S. d. N. — *Recueil des Traités*. Vol. XXXVI, pp. 62-72.

— Droit d'investigation en vertu des traités de paix. Lettre, en date du 8 décembre 1924, adressée au Président du Conseil par le Ministre de Hongrie à Rome. Société des Nations. *Journal Officiel*. Février, pp. 230-232.

— Echange de notes entre les gouvernements danois et hongrois, comportant un arrangement sur la reconnaissance mutuelle des documents qui établissent la précedence. Budapest, les 3 et 4 juin 1925, S. d. N. — *Recueil des Traités*. Vol. XXXVI, pp. 120-122.

— Etudes et informations commerciales de la Banque nationale française du Commerce extérieur [Paris, 21, Bd Haussmann]. Bulletin hebdomadaire, N^{os} s'occupant de la Hongrie : 163 (p. 99), 172 (p. 187), 194 (p. 388), 197 (p. 413), 199 (p. 435).

— Protection des Minorités en Roumanie. Pétition des colons de race hongroise du Banat et de la Transylvanie, et observations présentées par le gouvernement roumain sur la pétition. S. d. N. *Journal Officiel*. Juillet, pp. 1000-1014. Oct., pp. 1341-1352. Texte révisé par le Gouvernement roumain des annexes aux observations de ce gouvernement. Nov., pp. 1585-1586.

— Protection des Minorités en Roumanie. Observations du Gouvernement roumain à la pétition supplémentaire des Eglises réformée, unitaire et catholique de Transylvanie au sujet du projet de loi roumain sur l'enseignement privé. *Société des Nations*. C. 738. 1925. I. Genève, le 3 déc., folio 163 p.

— Protection des Minorités en Hongrie. S. des N. *Journal Officiel*. Août, pp. 1034-1040.

— Protection des Minorités en Tchécoslovaquie. Pétition de quelques députés de race hongroise au parlement tchécoslovaque au sujet de la question de la nationalité sur la base de l'indigénat et réponse du Gouvernement tchécoslovaque y relative. *Société des Nations*. C. 788. 1925. I., Genève, le 10 déc., folio 21 p.

— Protocole final général sur les négociations financières qui ont eu lieu entre les délégués du Gouvernement du Royaume de Hongrie et

ceux du Gouvernement de la République Tchécoslovaque, signé à Prague, le 13 juillet 1923. *Société des Nations. — Recueil des Traités.* Vol. XXXVI, pp. 54-58.

— Protocole entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie, concernant le recensement des créances et obligations mutuelles, nées en anciennes couronnes autrichiennes et hongroises, signé à Prague, le 13 juillet 1923. S. d. N. — *Recueil des Traités.* Vol. XXXVI, pp. 14-38.

— Protocole entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie au sujet du recensement supplémentaire des mises de fonds (créances), conformément aux ordonnances de la République Tchécoslovaque, signé à Prague, le 13 juillet 1923. S. d. N. — *Recueil des Traités.* Vol. XXXVI, pp. 42-50.

— Relèvement financier de la Hongrie. Septième rapport du Commissaire général de la Société des Nations pour la Hongrie. 1^{er}-30 novembre 1924. Société des Nations. *Journal Officiel.* Mars, pp. 388-396.

Huitième rapport. 1^{er}-31 décembre 1924, pp. 397-408.

Neuvième rapport. 1^{er}-31 janvier 1925, pp. 545-553.

Dixième rapport. 1^{er}-28 févr., pp. 661-672.

Onzième rapport. 1^{er}-31 mars, pp. 813-821.

Douzième rapport. 1^{er}-30 avr., pp. 1095-1104.

Treizième rapport. 1^{er}-31 mai, pp. 1105-1116.

Quatorzième rapport. 1^{er}-30 juin, 1242-1253.

Quinzième rapport. 1^{er}-31 juillet, pp. 1637-1646.

Seizième rapport. 1^{er}-31 août, pp. 1647-1657.

Dix-septième rapport. 1^{er}-30 sept., pp. 1759-1769.

— Traité de conciliation et d'arbitrage entre la Hongrie et la Suisse, signé à Budapest, le 18 juin 1924. S. d. N. — *Recueil des Traités.* Vol. XXXIV, pp. 387-396.

— Traité de Commerce et de Navigation entre le Gouvernement du Royaume de Hongrie et le Gouvernement de la République lettone, signée à Riga, le 19 novembre 1923. S. d. N. — *Recueil des Traités.* Vol. XXXVII, pp. 342-360.

— L'Université Joseph R. Hongr. des Sciences techniques à Budapest. *Bulletin de l'Office International de Renseignements Universitaires.* Société des Nations. — Commission de coopération intellectuelle. II^e année, n° 1. Janv. (Genève).

BIBLIOGRAPHIE

DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DES ŒUVRES DE JÓKAI ¹

1. *Les fous de Hongrie*. Scènes de la vie hongroise : Marcsa la Folle. — Pista. — Boho-biri. Moritz Jokay. Hungarian Sketches. *Revue Britannique* (Paris), t. XXVI. 1885, avr., pp. 359-374.

2. *Le Proscrit*, fantaisie hongroise, par Jokay (1856). Traduit du magyar par Ch.-L. CHASSIN. *La Libre Recherche*, revue universelle (dirigée par M. Pascal DUPRAT). 1^{re} année (t. IV), juin-août 1856, pp. 244-256.

3. *Claudia*. Episodes de la guerre de l'indépendance en Hongrie [Csataképek]. D'après la nouvelle hongroise de Maurice Jókai. Ch. L. CHASSIN. *Revue Française* (Paris), t. IX, mai-juillet 1857, pp. 513-533.

4. *La fille d'airain*, épisode de la guerre de Hongrie. [Csataképek]. Traduit de l'allemand par G. REVILLIOD. *Bibliothèque Universelle, Revue Suisse* (Genève), janv. 1857, pp. 29-52.

5. *Un nabab hongrois*. [Egy magyar nábob]. Imitation libre du hongrois de Moricz Jokai. Collection Lebègue. Bruxelles, Alp. Lebègue, imprimeur-éditeur. 1860, in-16 oblong, 1^{er} vol. : 236 p. 2^e vol. 260 p. [Bibl. Nat., Y² 44183].

La traduction est faite (d'après le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibl. Nat.*), par P.-D. DANDELY et M^{me} DANDELY. Kont (*Bibl. fr. de la Hongrie*) ignore cette traduction.

6. *Un nabab hongrois*. [Egy magyar nábob]. Desser. Liège, 1860. 2 vol. in-16, 226, 260 p.

Kont ignore cette traduction. — Est-elle identique avec le n° 5 ? Donnée de Ferenczi.

1. Pour compléter l'article de B. Tóth, *En marge des traductions françaises de Jókai*. *Revue des Études hongroises*, 1925 [t. III], pp. 285-291. On a utilisé les données de János Gál, *Jókai élete és irói jelleme*. Berlin, 1925, p. 282, et de Zoltán Ferenczi, *List of the translations of Jókai's works into foreign languages*. Budapest, 1926, in-8°, 43 p. Bibliotil Könyvtár, n° 1. Z. B-i.

7. *Un nabab hongrois*. [Egy magyar nábob]. Paris et Bruxelles. 1865. 2 vol., 201, 207 p. ; 2^e éd. 1874.

Kont ne connaît que l'édition de 1874.

8. *Aventures dans un vieux château*. [Történetek egy ócska kastélyban]. M. GOUTTENSTEIN. *Le Nord*. (Bruxelles), 9-16 déc. 1874.

9. *Scènes de la vie hongroise*. [Deux chapitres de *Aranyember*]. Paris, Gautier, 1877.

10. *Les fils de l'homme au cœur de pierre*. [A köszivü ember fia]. Traduit du hongrois par Antonine de GERANDO-TELEKI. Paris, P. Ollendorf, 1880, in-8°, vi-368 p.

Avec un avant-propos du traducteur sur l'auteur. La traduction est dédiée à Madame Coloman de TISZA.

11. *La tour de Dagö*. [A dagői torony]. *Gazette de Hongrie* (Budapest), 1880-1881.

12. *Le lapis vert*. [Szabadság a hó alatt. I^{re} partie]. Imité de Maurice Jokai par Louis ULBACH. Avec une biographie. Paris. Calmann-Lévy, 1880, in-8°, iv-384 p. « Bibliothèque contemporaine ».

Dédié « à mon ami Frédéric SZAVARDY... pour le remercier du plaisir qu'il m'a procuré en m'obligeant à lire, à transcrire, à adapter au goût français le roman de son illustre compatriote Maurice Jokai. »

13. *Le mariage de Pouchkine*. [Szabadság a hó alatt. II^e partie]. Imité de Maurice Jokai par Louis ULBACH. Paris, Calmann-Lévy, 1881. in-8° (4), 354 p. « Nouvelle collection Michel Lévy ». — 2^e édition, 1891.

14. *Deux historiettes* : Grégoire Sonkolyi. Le revenant. [Sonkolyi Gergely. — A hazajáró lélek]. *Gazette de Hongrie*. (Budapest). 1881.

15. *Mes contemporains*. [Az én kortársaim]. Trad. par M^{me} de JANKOVICH. *Gazette de Hongrie* (Budapest), 1882.

16. *La blessure invisible*. [A láthatatlan seb]. Trad. par M^{me} de JANKOVICH. *Gazette de Hongrie*, 1882.

17. *Le Cagliostro hongrois*. [Egy ember aki mindent tud : Hatvani]. Trad. par M^{me} de JANKOVICH. *Gazette de Hongrie*. 1882.

18. *La 1.002^e nuit*. [Az 1.002-ik éjszaka]. Trad. par M^{me} de JANKOVICH. *Gazette de Hongrie*. 1882.

19. *Petites nouvelles*. [Rövid elbeszélések]. Trad. par M^{me} de JANKOVICH. *Gazette de Hongrie*. 1882.

20. *Pater Peter*. Roman trad. de M^{me} de JANKOVICH. *Gazette de Hongrie*. 1882.

21. *Jugé par lui-même*. [Önmagától elítélve]. *Gazette de Hongrie*. Budapest. 1883.

22. *Ne recherchez pas la beauté*. [Ne keressétek a szépséget]. *Gazette de Hongrie*. 1885.

23. *Grégoire Sonkolyi*. [Sonkolyi Gergely]. *Nouvelles hongroises*, publiées par la *Gazette de Hongrie*. Budapest, Société Franklin. 1885, in-8°, 136 p.

Contient en outre la traduction d'une nouvelle de PÁKŰ et une de BERCEK.

24. *Le Nouveau Seigneur*. [Az új földesúr]. Roman humoristique, trad. de l'allemand [!] par H. HEINECKE. Paris, Hachette, 1886, 12°, 324 p. ; nouvelle éd. 1910. « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers. »

25. *I love you*. [Dekameron]. *Gazette de Hongrie*. 1887.

26. *Nouvelles hongroises*. (Trad. par Ch. SIMOND [?].) *Nouvelle bibliothèque populaire*. N° 59. Paris, [1887]. 32 p.

Trad. de deux nouvelles : *Le fléau*. *Le chat blanc*, avec une notice biographique.

27. *L'amusement forcé*. [A kénytelen mulatság]. *Gazette de Hongrie*. 1888.

28. *Rêve et vie*. [Petki Farkas leányai. Erdélyi képek]. Traduction du prince Bojidar KARAGEORGEVITCH. Paris, Dentu. 1894. in-32, 116 p., illustré par L. Marold. (« Petite Collection Guillaume »).

Publié à l'occasion du cinquantenaire littéraire de Jókai. Avec une préface sur l'auteur.

29. E. HORN : Jókai. Préface de Gaston Boissier, de l'Académie Française. Paris, Paul Ollendorff. 1895, in-8°, xvi-176 p. [200 exemplaires, non mis dans le commerce]. Lettre de G. Boissier au traducteur (pp. v-viii). Jókai. Notice biographique par Emile Horn (pp. ix-xvi). 1. *Femmes sicules*. [Székely asszony. Csataképek]. 2. *Un bal*. [Egy bál. Csataképek]. 3. *Le chant de la forêt*. [Az erdei dal. Életemből]. 4. *La rose jaune*. [Sárga rózsa].

30. *La rose jaune*. [Sárga rózsa]. *Le Temps*. 1900.

31. *Contes magyares*. Traduits par Jérôme THARAUD. Budapest, Dobrowsky et Franke. 1903, 179 p., 2° édit., 1910. [?]

De Jókai : *Je te l'avais bien dit*. [Lám megmondtam]. *Un héros turc*. *La parole du Székely*. *La femme de Beczkó* [B. Felesége]. *Les deux Saxons*. *J'aurais pu l'être* [En lehettem volna az]. *Nuits de Sylvestre* [Sylvester-éjszakák].

32. *Vieille chanson*. [Régi dal régi dicsőségről]. Ch. d'EURY. Presbourg, « Poésies classiques hongroises », 1904-8, t. II.

33. *Nouvelles*. [Novellák : Hadak útja, Csataképek, A kis szürke ember, Szegény asszony áldozatja, etc.]. Paris, 1909.

34. *Les mille nouvelles nouvelles*. [Les nouvelles de Jókai sont reproduites d'après les *Contes magyares* de Jérôme THARAUD]. Vol. I. Paris, 1910.

35. *Père Pierre*. [Páter Péter]. *Revue de Hongrie*. (Budapest), 1911. (4° a., t. VII), pp. 1-13, 121-136, 241-254, 361-373, 489-500, 601-615. (Traduction non achevée).

Trad. de M. Joseph Fórti.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

ANGYAL (David). Le Comte Etienne Széchenyi, fondateur de l'Académie Hongroise (1791-1860)	5
BERZEVICZY (Albert). L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859	112
CSÁSZÁR (Elemér). Les rapports de l'Académie Hongroise des Sciences avec l'Académie Française	29
LUKINICH (Imre). L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie	78
MAGYARY (Géza). L'Académie Hongroise et la science juridique en Hongrie	90
NÉGYESY (László). Cent ans de littérature hongroise (1825-1925)	62
SZINNYEI (József). L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise	41

CHRONIQUE

VIRÁNYI (Elemér). Le travail linguistique en Estonie	145
--	-----

NOTES ET DOCUMENTS

Sources italiennes d'une ballade hongroise (Béla ZOLNAI)	158
Télémaque en Hongrie (Alexandre ECKHARDT)	166
La thèse rousseauiste d'un Serbe de Hongrie (Victor MACHOVICH)	172
L'Institut Hongrois de l'Université de Berlin (A. D.)	175
In Memoriam. R. Gragger † (Z. BARANYAI)	182
L'activité de l'Association hongroise des Sociétés scientifiques (J. G.)	185

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BOPP (L.). H.-F. Amiel (B.)	191
DICULESCU (G.). Die Gepiden (A. ALFÖLDI)	187
Bibliographie française de la Hongrie (1925)	193
Bibliographie des traductions françaises des œuvres de Jókai	204



La *Revue des Etudes hongroises* a publié dans ses trois tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- JULIUS : La nouvelle organisation et le programme des études historiques hongroises (t. 1).
- GY. MORAYCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
- A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
- E. MÁLYUSZ : La formation d'un comitat dans la Hongrie historique (t. 2).
- B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
- A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUGRIENNE :

- E. ZICHY : L'origine du peuple hongrois (t. 1).
- A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 2).
- I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
- Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
- G. BÁRCZI : Hongr. *Kilincs* v. fr. *Glenche* (t. 2).
- J. MELICH : *Pozsony. Presbourg. Bratislava* (t. 2).
- Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
- D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
- B. HÓMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
- Z. GOMBOCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
- G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petöfi (t. 1).
- A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
- K. ISOZ : Le manuscrit original du Rakoczy de Berlioz (t. 2).
- B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
- P. GULYÁS : Dix années de bibliographie hongroise (t. 1).
- E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
- E. MATTYASOVSKY : L'histoire des idées et de la vie intellectuelle en Hongrie (t. 2).
- G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
- A. WEBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
- G. KASTNER : Le passé et l'avenir des études italiennes en Hongrie (t. 3).
- I. LAJTI : La philologie classique en Hongrie (t. 3).
- A. SCHÖPFLIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
- A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
- F. HOLIK : Saint Jacques de Compostelle et Saint Ladislas de Hongrie (t. 1).
- D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
- Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
- A. ECKHARDT : *Le Contrat social* en Hongrie (t. 1).
- L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
- H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
- Z. BARANYAI : Etudiants hongrois à l'Académie de Lausanne (t. 2).
- A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
- A. ECKHARDT : Le Baron de Trenck, un témoin ignoré de la Révolution française (t. 2).
- A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution (t. 3).
- L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3).
- V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
- B. TÓTH : Un apôtre français de Petöfi : Thalès Bernard (t. 3).
- H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
- A. ECKHARDT : La *Manekine*, fille d'un roi de Hongrie (t. 3).
- B. TÓTH : En marge des traductions françaises de Jókai (t. 3).

Les prochains numéros contiendront :

- Ferenc ECKHARDT : Introduction à l'histoire de la Hongrie.
- Tivadar THIENEMANN : Erasme et la Hongrie.
- Arthur GYALOKAY : Histoire militaire de la bataille de Mohács (1526).
- Pál TÖRÖK : La bataille de Mohács et l'Europe.
- Emile HARASZTI : Des hussards hongrois en Alsace. (Tableaux musicaux de C. Harst).
- Sándor SOLTMOSSY : Eléments orientaux dans le conte populaire hongrois.
- Alice GORLUPP : La bibliographie hongroise (chronique).
- Robert GRAGGER : L'influence de Molière en Hongrie.
- János MELICH : La Hongrie avant l'arrivée des Magyars.
- Béla ZOLNAI : Le jansénisme en Hongrie.
- Zoltán BARANYAI : Amiel, Petöfi et Meltzl.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, EDITEUR 5, QUAI MALAQUAIS

EDMOND HUGUET

Professeur de philosophie français à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
DU SEIZIÈME SIÈCLE

Fascicules 1 à 5

Le Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle formera au moins deux forts volumes in-8° jésus de 800 pages.

Le Dictionnaire paraît par fascicules de 5 feuilles, soit 80 pages in-8°. Le prix de souscription à l'ouvrage complet (environ 20 fascicules) est de 48 francs le fascicule.

A. MEILLET et J. VENDRYES

TRAITÉ DE GRAMMAIRE COMPARÉE
DES LANGUES CLASSIQUES

In-8° carré, xvi-684 pages. 48 fr.

LES CLASSIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE AU MOYEN AGE

TOME VI

PHILIPPE DE COMMYNES

Mémoires édités par J. CALMETTE et G. DURVILLE

Ouvrage terminé

T. III et dernier. In-8°, 442 pages. Broché, 24 fr. Relié. 28 fr. »»
Rappel : T. I, 48 fr. Relié 21 fr. »»
T. II, 24 fr. Relié. 24 fr. 50
Les trois volumes ensembles Brochés, 63 fr. Reliés 73 fr. »»

JEANNE ANCELET HUSTACHE

Agrégée de l'Université

MECHTILDE DE MAGDEBOURG

(1207-1282)

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE

In-8° raisin, 402 pages, sous couverture illustrée. 45 fr.

Importante étude sur la grande mystique du XIII^e siècle

Du même auteur :

LE TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

Composé vers 1430 par un élève anonyme de l'Université de Vienne ; publié d'après le manuscrit allemand de Bâle.

In-8° raisin et une planche fac-similé, 1926. 25 fr.

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.